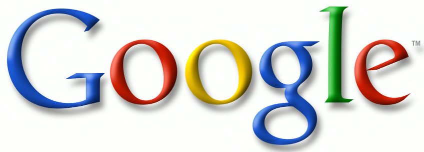
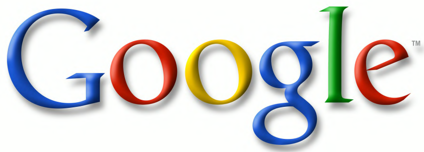
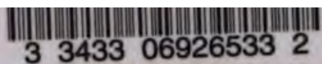





3 3433 06926533 2

* GAN
C2a

LA BIBLIOPHILIE EN 1894

CET OUVRAGE

A ÉTÉ TIRÉ

A TROIS CENTS EXEMPLAIRES

Sur papier de Hollande

TOUS NUMÉROTÉS A LA PRESSE

(220 seulement ont été mis dans le commerce)

N° 238

D'EYLAC
(A. DE CLAYE)

LA BIBLIOPHILIE
EN
1894

III



PARIS
LIBRAIRIE TECHENER
(H. LECLERC ET P. CORNUAU, S^rs)
219, rue Saint-Honoré, au coin de la rue d'Alger.

1895



Je tiens l'engagement que j'avais pris envers les aimables et bienveillants lecteurs de la Bibliophilie en 1891-92, *puis de la* Bibliophilie en 1893 : *ce troisième volume complète les deux précédents par les tables détaillées qui le terminent et qui permettront de se retrouver sans peine dans l'ouvrage tout entier : « Les Tables ! ai-je entendu dire au « savant M. Émile Picot; les Tables ! il n'y a « que ça en bibliographie. »*

Le classement que j'avais suivi dans les deux volumes antérieurs est un peu modifié dans celui-ci : j'ai mis à la première place le compte-rendu de grandes ventes de l'année écoulée.

Mon motif a été de donner ainsi le rang qui lui convenait à l'évènement bibliophilique qui a dominé 1894 : la vente de la bibliothèque du Comte de Lignerolles.

Tout en m'efforçant de retracer la physionomie des ventes et de dégager les observations auxquelles elles donnaient lieu, j'ai cité moins de prix d'adjudication que je ne l'avais fait l'an passé. Ici également j'ai eu un motif, et le voici : jusqu'à cette année, aucune publication ne relatait, d'une façon absolument complète, les résultats des enchères. A partir du 1er janvier 1894, au contraire, ces résultats ont été consignés dans le Répertoire des Ventes *que fait paraître M. Pierre Dauze et que je décris plus loin d'une façon détaillée, en le recommandant à mes lecteurs avec une entière conviction. S'ils m'en croient, ils se muniront tous de cet indispensable* Répertoire, *et dès lors ils me sauront gré de n'avoir pas encombré mon petit livre de renseignements qu'ils se procureront bien mieux ailleurs.*

A. de Claye.

(d'Eylac).



CHRONIQUE DU LIVRE

I

La vente de la Bibliothèque du Comte de Lignerolles.

La plupart des grandes bibliothèques que notre siècle avait vu édifier seront dispersées avant même qu'il ne soit révolu. A la suite de celles de de Bure, de La Bédoyère, d'A. Firmin-Didot, de bien d'autres encore, la bibliothèque du comte de Lignerolles a pris le chemin de la Salle des Ventes. C'était une des plus belles, une des plus curieuses ; et non moins curieux était l'homme qui l'avait composée, volume par volume, au prix d'un labeur de près de cinquante années, sans un jour de repos.

Son nom de famille était l'Homme-Dieu du Tranchant de Lignerolles. Il naquit vers 1820 ; il est mort le 13 février 1893. Il traversa des temps agités et plusieurs révolutions sans connaître d'autres émotions, d'autres joies, d'autres souffrances que celles du bibliophile qui cherche toujours, qui a parfois le bonheur de trouver et bien plus fréquemment le regret de ne pas posséder ce qu'il désire. Vivant avec ses livres, pour eux, par eux, son histoire est la leur. Les évènements de son existence furent les acquisitions qu'il réalisa ou qu'il manqua. Son exemple montre ce que peut la volonté persévérante, obstinée, constamment tendue vers un but à atteindre. Avec des ressources limitées, mais servi par deux forces qui s'appellent patience et science, M. de Lignerolles était arrivé à composer une bibliothèque incomparable.

Pendant ce demi-siècle, pas une vente de livres n'eut lieu sans qu'il y assistât ou sans qu'il eût donné ses commissions à des libraires. Mais surtout il fouillait les boutiques et les magasins, jusqu'aux boîtes des quais. Tous les bouquinistes le connaissaient, lui et sa grande barbe blanche, et ses redingotes d'une coupe spéciale, ornées de poches où les in-folios s'engouffraient. Il semble que le terme d'argot : des *profondes,* ait été inventé pour désigner ces poches-là. Combien de trouvailles il fit ainsi ! Il savait tout en fait de bibliographie. Il

savait, en outre, dissimuler ses émotions et, en face d'un livre dont il avait envie, affecter l'indifférence. Dans les derniers temps, toutefois, il ne commandait plus à ses nerfs : devant l'objet convoité, un tremblement le saisissait, et le libraire averti se tenait sur ses gardes.

Il avait amassé des merveilles, qu'il gardait pour lui seul. Il était amoureux de ses livres jusqu'à l'extrême jalousie. Il n'en montrait que quelques-uns à de rares privilégiés ; et avec quelles précautions ! Souvent il offrait au visiteur des gants ; puis lorsque les mains étaient gantées, il ouvrait un volume, mais sans le lâcher ; il permettait la vue, non le toucher ! Et il y avait des recoins, des « réserves » que les plus intimes eux-mêmes ne connaissaient pas. Plus d'une fois, dans des réunions de bibliophiles, auxquelles il assistait, on parlait d'exemplaires hors ligne signalés par d'anciens bibliographes : « Que sont-ils devenus ? » se demandait-on. Il laissait dire. Après sa mort, on a découvert que bon nombre de ces livres d'élite, uniques ou dans des conditions uniques, revêtus de reliures historiques, étaient chez lui.

En fait de reliures modernes, celles de Trautz-Bauzonnet trouvaient seules grâce devant lui. Il fut le client assidu du célèbre artiste, qu'il assistait de ses conseils et qui exécuta pour lui ses œuvres les plus remarquables. J'entends parfois reprocher

à Trautz d'avoir manqué d'imagination et de s'être répété à l'excès. Qu'on aille donc voir les livres de M. de Lignerolles, et l'on sera émerveillé de la variété des compositions que Trautz sut trouver et des effets qu'il sut obtenir sous la direction d'un amateur éclairé. Ajoutez que ces maroquins si parfaitement travaillés avaient encore, le jour où ils arrivèrent chez le libraire-expert Porquet, tout leur éclat, toute leur *fleur ;* ils n'avaient été maniés qu'avec des gants, et encore !

A peine rencontre-t-on, dans la collection, quelques volumes signés d'autres relieurs modernes. Un seul volume porte la marque de Hardy-Mennil ; une circonstance particulière avait déterminé M. de Lignerolles à l'acquérir et à le conserver dans ce vêtement, quand même. Si absorbé qu'il fût dans ses livres, comme je l'ai dit, un sentiment très noble, celui de la fidélité politique, était resté vivant en lui ; il était royaliste, et c'est comme royaliste qu'il acheta, au prix de 5.000 francs, à la vente de Berryer, l'exemplaire *unique* des *Oraisons Funèbres* de Bossuet, que les ouvriers typographes avaient imprimé pour le grand orateur et qu'ils avaient fait habiller richement par Hardy-Mennil. L'exemplaire contient une feuille volante sur laquelle M. de Lignerolles a écrit, de sa large et haute écriture, les lignes suivantes que je transcris pour les conserver dans leur teneur complète :

« Le 20 mars 1869, j'ai acheté ce volume de Bossuet en l'honneur de Berryer, en l'honneur de l'opinion politique à laquelle il est resté fidèle, en l'honneur des ouvriers typographes qui le lui ont offert. Ce livre est pour Berryer et pour son temps un monument national et tout français. »

Que les profanes rient tant qu'ils voudront du bon M. de Lignerolles ! Il est vrai que sa passion confinait à la manie. Mais, outre que cette passion ne faisait de mal à personne, elle était respectable parce qu'elle était judicieuse et sincère.

Elle était judicieuse. Le choix des livres qu'il a collectionnés atteste des préférences littéraires qui lui font grandement honneur. Ce sont nos maîtres écrivains du XVI[e] et surtout du XVII[e] siècle qu'il recherchait avec ardeur. Il avait toutes leurs éditions originales, et dans quel état !

Et puis la passion de M. de Lignerolles était sincère. Il ne songeait pas à spéculer, le pauvre homme ! Pourtant il avait des besoins d'argent — pas pour lui, mais pour ses achats de livres. — Un jour, il s'en ouvrait à un de nos grands bibliophiles ; une vente allait avoir lieu, et il se lamentait d'être sans le sou : « Pourquoi, lui dit M. P..., ne vendez-vous pas afin de pouvoir acheter ? Vous avez, par exemple, deux *Montaigne* extraordinaires de l'édition de 1595. Un seul ne vous suffirait-il pas ? Cédez l'autre à quelque amateur qui vous en donnera un

gros prix. » M. de Lignerolles écoutait, la proposition lui paraissait sensée ; mais il conférait avec lui-même : « Jamais, murmura-t-il, je ne me déferai du *Montaigne* aux armes du Sully. — Soit ; mais l'autre, qui porte le chiffre et contient des notes de Scévole de Sainte-Marthe ? — Mon exemplaire de Scévole de Sainte-Marthe ? Mais j'y tiens encore plus qu'au Sully. » Il ne vendit rien. Avouez qu'il y avait dans cette tendresse du vieillard pour ses chers livres quelque chose de touchant.



La collection a été dispersée en trois ventes, qui ont eu lieu du 29 janvier au 3 février, — du 5 au 17 mars, — du 16 au 25 avril. Le catalogue avait été rédigé par M. Porquet, qui a, en outre, dirigé les ventes auxquelles a présidé le commissaire-priseur que tous les bibliophiles connaissent et apprécient, Mᵉ M. Delestre. Une disposition expresse du testament de M. de Lignerolles — qui n'était pas prodigue de sa confiance et ne la plaçait qu'à bon escient — avait désigné M. Porquet pour les fonctions d'expert. Le produit des trois ventes a atteint la somme de onze cent mille francs.

Une question se pose : le produit total eût-il été plus considérable il y a quelques années ? Certes il y a quinze ans, les éditions originales des classiques

français et les poètes de Renaissance étaient recherchés avec une passion qui s'est refroidie. Si, dès cette cette époque, les romans de chevalerie et les elzéviers avaient une tendance à la baisse, depuis lors cette baisse s'est accentuée. Enfin « les bibliophiles de 1875 », — pour employer l'expression par laquelle on désigne la génération d'amateurs à laquelle appartenait M. de Lignerolles — professaient le culte des reliures de Trautz — si largement et si brillamment représentées dans cette collection ; — actuellement, on discute Trautz, ce qui est le droit de chacun ; certains même le dénigrent à l'excès, ce qui est un tort. Je sais tout cela, je me rends compte de tout cela ; et cependant je ne tiens pas pour démontré que la vente eût donné vers 1880 un résultat très notablement supérieur à celui d'aujourd'hui. Les prix se seraient répartis d'une façon différente. Il y a eu perte sur de nombreuses et importantes séries ; par contre, il y a eu, sur les livres exceptionnels, une plus-value que M. de Lignerolles lui-même ne prévoyait pas.

J'invite les lecteurs à un rapprochement : je biffe cinquante ans de l'histoire ; je suppose que nous sommes au mois d'avril 1844 ; on vient de vendre à la salle Sylvestre les livres du pauvre Nodier, mort le 27 janvier de cette année-là. Le catalogue énumérait d'innombrables plaquettes gothiques d'une insigne rareté, de très nombreux poètes du XVIe

siècle à peine connus et dont les œuvres sont très difficiles à rencontrer, des recueils bizarres de chansons ou de noëls : les amateurs se sont vivement disputé ces curiosités bibliographiques, ces livrets introuvables ; on les a payés 100 francs, 150 francs, parfois 200 francs, prix énorme pour l'époque. Dans un coin, il y avait un livre intitulé : *Recueil de quelques vers amoureux,* par Bertaut, 1602 (n° 441 du catalogue). L'édition n'était pas très rare par elle-même ; mais l'exemplaire était dans une condition sur laquelle Nodier, en décrivant ses chers volumes avant de mourir, avait appelé l'attention par une note ainsi conçue : « Si l'on se rappelle l'étroite liaison du monarque et du poète, on ne sera pas étonné de trouver les *Vers amoureux* de Bertaut dans la bibliothèque de Henri IV. Ce précieux exemplaire est timbré, en effet, par le doreur, des armes et du chiffre du bon roi, et on peut présumer que ce n'est pas celui de ses livres qu'il a le moins feuilleté. Il me semble qu'il faudrait être bien insensible aux douceurs de la bibliomanie pour ne pas trouver quelque charme à un pareil souvenir. » Nous devons croire que ce charme fut peu compris, car le *Bertaut* aux armes de Henri IV ne fut adjugé que 71 francs.

Et maintenant, revenons à notre année 1894, reprenons le catalogue de M. de Lignerolles. Nous y retrouvons plusieurs de ces plaquettes qui avaient

appartenu à Nodier : les prix, en général, n'ont pas été très supérieurs à ceux d'il y a cinquante ans ; or, nul n'ignore combien ils avaient monté dans l'intervalle. Je peux même citer des numéros — comme le numéro 1121 — qui se sont vendus moins cher qu'en 1844. Par contre, le *Bertaut* aux armes de Henri IV, a été adjugé non plus 71 francs, mais 7.450 francs !

Cet exemple en dit plus long que toutes les dissertations sur les courants actuels de la bibliophilie. Il y a autant d'amateurs qu'aux autres époques, et ces amateurs consacrent à des achats de livres autant d'argent que leurs prédécesseurs. Mais la plupart ne se préoccupent pas de fonder des bibliothèques proprement dites. Divers motifs les en ont détournés ; un premier motif est l'exiguïté des appartements ; un autre motif, — le plus grave de tous — est le prix exorbitant qu'avaient atteint, à un moment donné, les beaux livres anciens de toutes les catégories et de tous les genres. M. de Lignerolles avait pu créer une bibliothèque parce qu'il avait commencé dans le bon temps, il y a près d'un demi-siècle ; mais il n'eût pas tenté l'entreprise s'il avait débuté durant la période de 1875 à 1880 ; il lui aurait fallu dépenser non des centaines de mille francs, mais des millions !

Or, ces plaquettes, ces éditions originales, ces poètes après lesquels on courait du temps de Nodier,

offrent surtout de l'intérêt s'il viennent prendre leur place dans une grande collection et y combler des lacunes. A l'état d'unités éparses, ces livres ne signifient pas grand'chose. Ce ne sont pas des *bibelots* de vitrine. La vitrine ! Voilà ce qui a remplacé la bibliothèque. On n'y mettra qu'un très petit nombre d'objets, mais ce seront des objets de choix, qu'on n'hésitera pas à payer des sommes énormes. Ce seront des volumes d'une provenance illustre, comme le *Bertaut* dont je viens de parler, ou bien ce seront des livres d'un très grand caractère artistique, ou bien encore des reliures d'une beauté exceptionnelle.

M. de Lignerolles avait, en s'attachant à la recherche de ces provenances ou de ces reliures étonnantes, devancé son époque. Au contraire, il avait sacrifié au goût et aux préventions des bibliophiles ses contemporains en excluant par système de ses rayons tout ce qui était moderne. Un savant écrivain, M. Maurice Tourneux, vient de mettre ce point en lumière dans la remarquable préface qu'il a écrite pour le *Manuel des Livres du XIXe siècle,* de M. Georges Vicaire : « Vous pouvez, dit-il, feuilleter les catalogues de Cigongne ou Solar, Armand Bertin ou Brunet, La Roche-Lacarelle ou Lignerolles sans vous douter que ces grands amateurs furent les contemporains de Lamartine, de Victor Hugo, d'Alfred de Vigny, de Musset, de

Dumas, de Balzac, de Gautier, de George Sand, de Mérimée. » La remarque est très juste et la critique adressée à cette génération d'amateurs est fondée : leur exclusivisme, qui les privait de livres qu'ils auraient dû avoir, privait en outre les auteurs, les éditeurs, les artistes, de conseils et d'encouragements dont tout le monde eût profité. Deux écrivains seulement de notre siècle avaient trouvé grâce devant M. de Lignerolles : le premier était Châteaubriand, représenté par son seul roman d'*Atala ;* l'autre était Béranger. Dérogeant à toutes ses habitudes, M. de Lignerolles avait enrichi son *Béranger* de la double suite, en épreuves avant-lettre et à l'état d'eaux-fortes, des figures de Raffet, Charlet, Johannot, etc. ; or l'exemplaire a été vendu 5.000 francs ! Le chiffre eût étonné M. de Lignerolles, mais ne l'eût pas consolé des pertes éprouvées sur les éditions gothiques des romans de chevalerie.



La série des Manuscrits (nos 1 à 35 du catalogue) comprenait des *Heures* du xve et du xvie siècles. On remarquait le no 4, Livre d'Heures exécuté sur vélin au xve siècle et contenant vingt-deux grandes miniatures ; c'était un spécimen admirable de l'art français. Prix : 11.000 francs.

Le n° 6 était un spécimen d'un art moins pur, mais très curieux. Ce livre d'Heures fut exécuté en Espagne pour un prince de Castille au xvᵉ siècle. Le roi Philippe V le fit couvrir d'une riche reliure à ses armes. Il a été adjugé à 8.850 francs.

Le n° 9, très beau manuscrit des premières années du xviᵉ siècle, sur vélin, avec 39 grandes miniatures, a atteint le prix de 10.500 francs.

Le n° 14, les *Heures de Notre-Dame,* manuscrit daté de 1549 et dédié à Claude d'Urfé, a été vendu 6.560 francs, au lieu de 5.405 francs à la vente La Roche-Lacarelle de 1888.

La Vision de l'Ame de Thurno et le *Vision* de Tondal, tel était le titre d'un très curieux manuscrit du xvᵉ siècle (n° 17), exécuté pour Marguerite d'York, femme de Charles-le-Téméraire ; leur devise *Bien en adviengne* était plusieurs fois répétée; malheureusement, un feuillet était refait. La reliure moderne de Trautz était belle. Ce manuscrit avait figuré à la vente de Ganay en 1881 ; il avait été adjugé 5.100 francs. Il a trouvé acquéreur, cette fois, au prix de 6.550 francs.

Les numéros 1 et 15 étaient des manuscrits du célèbre calligraphe Jarry. Le premier était un *Missel* écrit pour le cardinal de Richelieu dont les armes ornaient la reliure ancienne en maroquin rouge, malheureusement défraîchie. Le libraire Claudin avait, il y a quelque quarante ans, décou-

vert ce Missel chez un marchand de ferrailles de Charenton. Le voici maintenant chez M. le baron de Ruble où il est entré pour le prix de 2.320 francs. L'autre œuvre de Jarry était une merveille; intitulé : *Prières dévotes,* il contenait 9 miniatures peintes par Du Guernier ; la conservation était irréprochable, la fraîcheur extrême ; il s'est vendu 6.920 francs.

En dehors des manuscrits liturgiques, il y avait le n° 23 : *Le Débat de la Noire et de la Tasnée ;* ce manuscrit, sur vélin, était joli, mais surtout la pièce est d'une haute curiosité. M. A. de Montaiglon lui a consacré une longue notice. M. de Lignerolles fit l'acquisition de ce manuscrit à la vente Didot, de 1879, pour le prix de 5.900 francs ; il avait précédemment appartenu à M. le baron Pichon, à Solenne, à Méon. Il a été adjugé 3.205 francs. — Le n° 24 était une belle copie manuscrite, exécutée à la fin du XVe siècle, du *Chevalier délibéré,* d'Olivier de la Marche. 4.030 francs. — Le n° 25 était un poème allégorique, intitulé *le Traicté de Peyne.* M. Eug. Paillet en a fait l'objet d'une très intéressante étude, publiée en 1867 ; 16 curieuses miniatures en grisaille ornent ce manuscrit. Prix : 2.000 francs. — Le n° 30 était une relation manuscrite d'un voyage à Madagascar, par un sieur de Flacourt, qui offrit son ouvrage au surintendant des finances, Fouquet. La reliure, aux armes du

surintendant que pleurèrent les nymphes de Vaux, était superbe : 2.600 francs.



Je passe aux imprimés. La section Théologie, avec ses diverses subdivisions, ne comprenait pas moins de 350 numéros.

La classe des Livres d'Heures était particulièrement riche. On y remarquait la plupart des belles éditions de Simon Vostre, de Pigouchet, de T. Kerver, d'Antoine Vérard, etc., en exemplaires parfaits. — La série des Pères de l'Eglise était immense ; il y avait 38 numéros (131 à 167) consacrés à saint Augustin, la plupart en maroquin ancien, souvent avec des armes. — Presque aussi nombreux étaient les exemplaires des diverses éditions de l'*Imitation*. — Les ouvrages contre et pour le protestantisme, le quiétisme, le jansénisme, étaient représentés par des exemplaires de choix. Il y avait toutes les éditions originales de Bossuet, en maroquin de l'époque.

M. de Lignerolles avait également réuni quelques spécimens de cette singulière littérature spirituelle qui sévit en France à la fin du XVIe siècle et durant toute la première moitié du XVIIe. Quels titres ! et sous ces titres, quels livres ! Prosper Mérimée nous fait assister, dans sa *Chronique de Charles IX*, —

— un livre où il est question d'un Lignerolles, ancêtre du nôtre, — au sermon d'un prédicateur du temps de la Ligue. S'escrimant avec son crucifix comme avec un fleuret, l'orateur décrivait les combats du diable et de l'âme chrétienne : « Satan, disait-il, vous lui pousse en quarte une botte d'Orgueil. Le chrétien se couvre d'abord avec la Patience, puis il risposte à l'Orgueil avec une botte d'Humilité.... » Les livres de dévotion de l'époque étaient écrits dans ce goût. Qu'on prenne, par exemple, le n° 296 du catalogue : cela s'appelle *les Allumettes du feu divin pour faire ardre les cœurs humains*. — Plus loin (n° 300), vous trouvez *le Pèlerinage de Colombelle et Volontairette vers leur Bien-Aimé dans Jérusalem ;* plus loin (n° 303), *la Tablature spirituelle des Offices et Officiers de la Couronne de Jésus, couchés sur l'état royal de sa Crèche et payés sur l'espargne de l'étable de Bethléem*. On trouve aussi des *Baisers spirituels,* des *Bouquets sacrés,* etc. J'ai même lu quelque part — je demande pardon aux lectrices — qu'on publia dans ce temps-là une... *Seringue spirituelle pour les âmes constipées en dévotion*. — Toutefois, comme M. de Lignerolles n'avait pas ce volume, j'éprouve des doutes.

Voici les adjudications les plus notables qui ont eu lieu dans cette série :

Le numéro 39, *Liber Psalmorum,* édition donnée

par Simon Coline en 1541, avait appartenu au comte d'Hoym, qui l'avait fait recouvrir par Boyet d'une reliure à compartiments de mosaïque avec une riche doublure en maroquin citron. Il a été adjugé 2.500 francs au libraire Morgand.

N° 87. — *Les Homélies du Bréviaire,* 1640 ; 2 vol. in-8, aux armes et au chiffre du chancelier Séguier. La reliure, décorée d'arabesques, de compartiments et de rinceaux couvrant le dos et les plats du volume, est une merveille. Elle est certainement l'œuvre de l'incomparable doreur qui vivait au milieu du XVII[e] siècle, qui habilla le *La Chambre* de la Bibliothèque Nationale, les *Simulachres* de la Bibliothèque Mazarine, le *Jarry* de la collection du baron de Rothschild et celui de la collection de M. de Villeneuve, le *Justin* de la collection du comte de Sauvage, l'*Anacréon* décrit et reproduit dans le catalogue Morgand de novembre 1893, etc., et qu'on a désigné jusqu'à présent sous le nom de Le Gascon. Tout récemment, une controverse s'est engagée sur ce nom. M. E. Thoinan, dans son livre *les Relieurs français,* a mis sa grande érudition au service de la thèse d'après laquelle Le Gascon n'aurait été autre qu'un certain Florimond Badier, reçu maître relieur en 1645. Je me suis permis de contester cette thèse, par des arguments trop longs à rapporter ici. Je constate seulement que notre exemplaire me fournit une nouvelle preuve : la

date d'impression de ce livre — *les Homélies du Bréviaire*, 1640 — et sa reliure sont antérieures à l'époque où Florimond Badier entreprit l'exercice de sa profession. — Quel que soit, d'ailleurs, le vrai nom du relieur qu'on appelle depuis deux cent cinquante ans Le Gascon, sur la foi des lettres de Peiresc, des reliures comme celle-ci sont de pures merveilles. — L'exemplaire, poussé jusqu'au prix de 10.000 francs, a été adjugé à M. Morgand.

N° 91. *Heures à l'usage de Rome,* par Jehã Pychore et Remy de Laistre, vers 1497, in-4 de 96 feuillets, caractères gothiques. Superbe exemplaire sur vélin : haut. : 249mm. Un des plus beaux livres d'Heures qui existent. L'exemplaire était dans une vieille couverture en basane ; une note au crayon indiquait qu'il aurait fait partie de la Bibliothèque de Guillaume V, prince d'Orange. Prix : 5.050 francs.

N° 96. *Horæ in laudem beatissimæ Virginis Mariæ*, édition donnée par Olivier Mallard en 1541, avec les bois de Geofroy Tory ; sur vélin, seul exemplaire connu. De la bibliothèque La Roche-Lacarelle, où il avait été vendu 3.050 francs. Prix : 2.320 francs, au libraire M. Rondeau.

N° 100. *Incipiunt Hore Intemarate virginis Mariæ,* pour Anthoyne Verard, vers 1488 ; in-4 de 140 feuillets ; belle reliure du XVIe siècle, à compartiments ; sur les plats, on lit le nom de *Loys Parent* et on remarque un médaillon représentant saint

Michel et le démon. Prix : 6.250 francs, au libraire M. Morgand.

N° 105. L'*Office de la Semaine sainte*, aux armes de Louis XVI, exemplaire offert par le roi à la princesse de Lamballe le jour de sa fête et contenant un envoi autographe de Louis XVI, un billet de Marie-Antoinette, quelques lignes de la jeune Marie-Thérèse' plus tard duchesse d'Angoulême, enfin des lettres du roi et de la reine à l'occasion de la mort de la mère de la princesse de Lamballe. Ce volume n'avait jamais passé en vente publique. Il avait été, en 1858, coté 2.000 francs dans un catalogue du libraire Potier, lequel l'avait trouvé parmi les livres d'un collectionneur, M. Tripier, dont il avait acheté la bibliothèque en bloc. Il a été adjugé au libraire Morgand au prix de 30.000 francs. On assure qu'il est maintenant en Angleterre. A la suite de cette enchère mémorable, tous les libraires de Paris ont reçu des lettres où de braves gens, possesseurs de Semaines Saintes, les leur offraient à des prix plus ou moins fantastiques. Chacun croyait posséder un trésor ; aucun ne se rendait compte que ce prix de 30.000 francs, d'ailleurs énorme, se justifiait uniquement par l'ensemble des circonstances qui faisaient de cet exemplaire une précieuse relique.

N° 121. — *Homélies de saint Jean Chrysostôme*, 1693, 3 vol. in-8. — Encore un admirable chef-d'œuvre de

reliure, digne de rivaliser avec la reliure ci-dessus aux armes de Séguier. Ce Saint-Jean Chrysostôme a été recouvert, à l'époque, de maroquin bleu, avec compartiments de maroquin rouge et citron, arabesques, dorures à petits fers et au pointillé. Le catalogue attribue cette composition à Padeloup. En tout cas, l'artiste qui l'a trouvée et exécutée n'était pas seulement un praticien d'une étonnante habileté, c'était un grand coloriste. L'action du temps n'a fait que donner à son œuvre plus de beauté encore : les teintes, harmonieusement fondues, ont pris quelque chose de chaud et de velouté, tout ensemble, qui charme l'œil et lui donne une satisfaction absolue. Ces trois volumes, vendus 8.550 francs, avaient pour complément un quatrième volume (n° 124), dont la reliure était analogue, quoique présentant de légères différences ; ce volume a été adjugé 3.500 francs au libraire Th. Belin.

N° 243. — *Les Provinciales,* 1685, édition quelconque, mais dans une reliure doublée aux armes de Mme de Chamillart : 6.020 francs. On sait combien les livres de cette provenance sont rares, et surtout à quel point ils sont excellemment reliés. Toutefois on n'avait jamais vu encore un prix aussi élevé.

N° 281. — *L'Imitation de Jésus-Christ,* édition de 1663, in-8 ; exemplaire dans une reliure aux armes et au chiffre de Henriette de France, reine d'Angle-

terre, avec une intéressante lettre de cette princesse au cardinal Mazarin : 6.000 francs. — J'ai lu, non sans surprise, dans un journal, que cet exemplaire avait été « mal vendu ». Il avait été adjugé 700 francs lors de la vente de de Bure ; il s'est vendu chez M. de Lignerolles près de dix fois plus cher. Je demande quel prix il aurait dû atteindre pour être « bien vendu » ? Tout à l'inverse, je vois dans ce prix une confirmation de ce que je disais plus haut sur l'engouement extrême avec lequel on recherche les provenances et généralement tout ce qui fait qu'un livre cesse d'être un livre pour devenir un objet de vitrine.

N° 284. — *L'Imitation*... Édition de 1692, célèbre par la figure du second livre qui représente Madame de Maintenon priant dans la chapelle de Versailles. Exemplaire aux armes de Mme de Maintenon et donné par elle à Mlle de Gentil La Jompchat (encore un précieux *bibelot*) : 3.110 francs.

N° 293. — *Lorloge de Sapience,* première édition française (1493), exemplaire sur vélin, orné de seize miniatures : 4.520 francs. — Au rebours des numéros précédents, il y a eu perte sur ce livre : il avait été vendu 9.500 francs chez A. Firmin-Didot en 1879, puis 6.900 francs chez le baron Ach. Seillière.

Dans la section Sciences et Arts, on remarquait d'abord (n° 444) un Maïoli. Je suppose que tous mes lecteurs possèdent le *Nouvel Armorial du bibliophile,* de M. J. Guigard, un ouvrage indispensable à quiconque s'occupe de livres. — En l'ouvrant à l'article *Maïoli,* ils sauront... qu'on ne sait rien sur l'existence de cet amateur du xvie siècle, sinon qu'il fit frapper sa devise sur des volumes dont la reliure est le dernier mot de l'élégance et du bon goût. Celui que possédait M. de Lignerolles est admirable sous tous les rapports ; les entrelacs bleus, blancs et rouges se détachent sur le fond, qui est en veau fauve, avec une perfection inouïe. Par surcroît, dans cette reliure, il y a un livre : c'est un traité de philosophie imprimé en 1529. Il a été adjugé 2.700 francs à Morgand.

Les philosophes et moralistes français étaient représentés par toutes leurs éditions originales. J'avoue cependant ma surprise de constater que M. de Lignerolles ne possédait ni le La Rochefoucauld de 1664, dont un exemplaire, après avoir appartenu à M. Eug. Paillet, a été catalogué 6.000 francs, en 1887, par la librairie Morgand, ni le tirage *non cartonné* des *Caractères* de La Bruyère (1688), auquel j'ai consacré une étude (1).

Par contre, il y avait des *Montaigne* extraordi-

(1) Voir *La Bibliophilie en 1891-92*, page 31.

naires. La plus célèbre était (n° 448) un exemplaire de l'édition de 1588, presque à toutes marges, — le frontispice est intact — dans sa reliure primitive en vélin blanc, et avec un long envoi autographe, presque une épître, de Montaigne lui-même. Morgand l'a payé 8.000 francs.

N° 449. — Les *Essais*, du même ; édition de 1595; exemplaire relié en maroquin brun, ayant appartenu à Sully dont il porte le chiffre : 3.500 francs.

N° 585. — *Livre singulier et utile*... etc. ; 1542. Ce n'est qu'un traité de géométrie, mais dans une reliure aux armes de François Ier. Le dos est refait; les plats, sur lesquels se trouvent l'écusson de France couronné et la Salamandre, sont d'une grande beauté. Prix : 5.160 francs.

N° 602. — *Les Simulachres de la Mort*... édition de 1538; reliure maroquin citron, mosaïque de maroquin noir, compartiments de feuillages et de fleurs, alternant avec les emblêmes suivants : la tête de mort, les os en croix, les vers, le sablier, les flèches et la faux. C'est une des vingt-deux reliures à mosaïques que Trautz-Bauzonnet composa de 1838 à 1878 et dont la liste a été publiée à diverses reprises, notamment en tête du catalogue Béhague de 1880. On sait que, sur ces vingt-deux reliures, sept sont immobilisées soit à la Bibliothèque Nationale, soit dans les collections de Mgr le duc d'Aumale et du baron de Rosthschild. Sur les quinze autres, plu-

sieurs ont pris déjà le chemin de l'Amérique et ne paraissent pas devoir en revenir. Celle-ci, exécutée en 1857, est certainement une des plus belles ; c'est peut-être la plus originale. Mais,par une singularité unique, qui a semblé à quelques-uns constituer une infériorité, cette reliure n'était pas doublée. Prix : 8.500 francs. (Morgand).

Les nos 630 à 638 étaient des recueils, italiens et allemands, de modèles pour broderies; les prix ont varié de 400 à 800 francs.

Sur les livres de chasse (nos 641 à 653), on a constaté une baisse sensible par rapport aux prix d'il y a quelques années. L'édition originale de la *Vénerie* de Du Fouilloux (vers 1560) ne s'est vendue que 1.050 francs. Un exemplaire, très beau, de la première édition du *Livre de Faulconnerie* de Jehan de Frannière, dans une belle reliure doublée de Trautz, a atteint le prix de 2.400 francs.

Baisse également sur le *Pastissier Français,* cet elzévier qui donna lieu à tant de folies. L'exemplaire de M. de Lignerolles, grand de marges (132mm) et joliment relié par Trautz, n'a pas dépassé le prix de 1.020 francs.



La section des *Belles-Lettres* (nos 676 à 2160) a été vendue au mois de mars. Pour mettre un peu d'ordre

dans mon compte-rendu, je vais, au lieu de suivre le catalogue, procéder par grandes classifications.

Dans la classe des auteurs anciens, il y avait (n° 792) un *Catulle,* édition aldine de 1515, dans une admirable reliure, d'une conservation parfaite, exécutée pour Grolier et portant sa célèbre devise : *Jo. Grolierii et amicorum.* Ce volume figura à la vente Libri de 1847 ; il y fut vendu 935 francs, puis il passa à la vente Hebbelink, à Londres, en 1856 ; M. de Lignerolles l'y paya 2.500 francs ; en mars dernier, il a été vendu 10.000 francs et adjugé au libraire M. Morgand.

Le n° 799 était un des beaux livres à figures de la Renaissance française : *La Métamorphose d'Ovide figurée,* édition de 1557 donnée à Lyon par Jean de Tournes avec les superbes bois du Petit Bernard. L'exemplaire, dans une bonne reliure ancienne, s'est vendu 3.700 francs.

Dans l'ordre des époques, je trouve maintenant les vieux romans de chevalerie et les mystères, farces ou montres dramatiques. La baisse sur cette catégorie de livres a été très accentuée. Ainsi la *Melusine* (n° 1772), qui avait été vendue 5.700 francs chez Yemeniz, a été recueillie cette fois par Morgand au prix de 3.500 francs. — *L'Hystoire de Guy de Warvich* (n° 1774) n'a atteint que 1.350 francs au lieu de 4.900 francs chez M. de Ganay. — *Baudoin,*

comte de Flandres (n° 1779) est tombé à 1.800 francs au lieu de 4.300 chez Solar.

Les éditions originales des auteurs du XVIe siècle se sont mieux tenues, en général. Je ne dis pas que les héritiers de M. de Lignerolles aient toujours retrouvé les prix d'achat payés par lui. Chose étrange ! Cet amateur si éclairé et qui était si qualifié pour exercer une direction se laissait diriger ; il suivait les courants de la mode ; lui qui faisait tant de trouvailles dans les recoins inexplorés des arrière-boutiques, s'il s'agissait d'opérer à l'Hôtel des Ventes, il ne savait plus porter son choix que sur ce que tout le monde recherchait ; et c'est ainsi qu'il bénéficiait, en général, des occasions les plus chères. Il avait acquis surtout entre 1860 et 1875 les nombreuses éditions qu'il possédait de Rabelais et de Marot, de Villon et d'Olivier de Magny, des conteurs qui marchèrent chez nous sur les traces de Boccace et des poètes de la Pléiade. Sauf de rares exceptions, je le répète, les pertes éprouvées sur ces livres ont été peu sensibles. Pour quelques-uns d'entre eux, particulièrement rares, les prix ont été ceux des plus beaux jours. C'est ainsi qu'un exemplaire, superbe d'ailleurs et non rogné, des *Rymes de Pernette du Guillet,* Lyon, 1545 (n° 920) a été adjugé 6.310 francs. L'édition originale des *Œuvres de Louise Labé* (n° 929) a été vendue 3.000 francs. L'*Histoire des Amans Fortunés* (n° 1878), première

version extrêmement rare de l'Heptaméron de la Reine de Navarre, est entrée au prix de 2.500 francs dans la si riche collection de M. de Villeneuve. Bien entendu, dès que les exemplaires se distinguaient par une condition exceptionnelle, les prix montaient presque indéfiniment. J'ai signalé plus haut le *Bertaut* aux armes de Henri IV, vendu 7.450 francs. A titre d'exemple encore, je citerai le nº 901, *Œuvres de Clément Marot,* édition de 1545, dite du Rocher, reliure ancienne en maroquin doublé, aux armes du Dauphin, fils de Louis XIV : 4.000 francs.

Sortait-on, au contraire, de la classe des grands auteurs pour entrer dans la région des plaquettes anonymes, des simples recueils de chansons, des Noëls, des farces de Gautier Garguille, des fantaisies de Bruscambille ou de Tabarin, etc., etc.? La chute a été lourde.

Mais l'époque de prédilection de M. de Lignerolles était visiblement le « grand siècle ». Beaucoup d'exemplaires ont fait, grâce à leur condition de reliure ancienne, de très gros prix. Un *Racine* de 1697 (nº 1651) a dû à l'excellente reliure dont Boyet l'avait habillé d'atteindre 4.120 francs. Un exemplaire des *Amours de Psyché et Cupidon,* de La Fontaine, édition originale de 1669, dans une belle reliure aux armes du comte d'Hoym, a été poussé jusqu'à 3.500 francs. Les *Poésies de Mme Deshou-*

lières, édition de 1732, reliure doublée aux armes du duc de Lauraguais, a trouvé preneur à 4.000 francs. Je dois surtout citer le n° 1575; la reliure était aux armes de Richelieu; on ouvrait et on lisait sur le titre : *Sentiments de l'Académie Française sur la tragi-comédie du Cid.* C'est l'exemplaire de luxe qui fut offert au terrible Cardinal ; celui-ci savoura, en le lisant, la joie et l'illusion de croire que tout Paris se trompait en ayant pour Chimène les yeux de Rodrigue ; le vainqueur de La Rochelle se disait, en parcourant ces pages dont les rédacteurs furent Conrart et Chapelain, que *le Cid* serait oublié quand on applaudirait encore *Mirame*... Ce livre précieux est chez M. de Villeneuve, qui s'est réjoui de ne le payer que 5.000 francs.

Les exemplaires tout à fait exceptionnels mis de côté, comment se sont comportées sous le feu des enchères les éditions originales du grand siècle? Assez mal, en somme, ou du moins il y a eu des surprises, des à-coup, des incohérences qui montrent que le marché est détraqué.

Quelques exemples.

M. de Lignerolles possédait un des six exemplaires connus, avec le titre, de l'*Illustre Théâtre* de Corneille, édition elzévirienne de 1644. Ajoutons que c'était un des plus beaux. Il pouvait rivaliser avec celui qui a été coté 7.000 francs dans le catalogue de M. Paillet en 1887, après avoir été vendu

6.600 francs chez Benzon en 1875. Or, il n'a pas dépassé 1.400 francs.

Un livre plus rare encore était le n° 1306 : *Nouvelles en vers* tirées de Boccace et de l'Arioste, 1665. C'est le premier essai de publication des contes de La Fontaine. M. de Lignerolles l'avait payé 2.850 francs en 1870, à la vente de L. Potier. « Cette précieuse plaquette, écrivait naguère M. Jules Le Petit dans sa *Bibliographie des Éditions originales,* atteindrait sans doute un prix encore beaucoup supérieur maintenant. » Eh bien ! non : le prix n'a été que de 1.120 francs. — Comment expliquer alors le prix de 3.060 francs obtenu par le numéro qui suivait immédiatement et qui était un volume formé des deux parties parues en 1665 et 1666 des mêmes *Contes*, éditions extrêmement rares, mais non pas introuvables comme la précédente? Comment expliquer que le numéro 1911, *Histoires ou Contes du temps passé,* de Perrault, 1697, se soit vendu 1.800 francs, beaucoup plus cher que chez Solar et chez M. Double, de qui il provenait? Ce n'était pourtant pas la vraie première édition. M. de Lignerolles ne l'ignorait pas. Qu'on me permette une anecdote. Il vivait encore à l'époque où il m'advint de signaler pour la première fois (1) l'existence de deux éditions sous la

(1) V. *La Bibliophilie en 1891-1892*, p. 1.

même date, l'une qui est la bonne, et l'autre qui est.... moins bonne. On lui communiqua mon article ; il daigna en prendre connaissance avec intérêt ; puis, ouvrant un tiroir, il déplia un papier sur lequel il avait, trente ans auparavant, relevé toutes les particularités que je croyais avoir découvertes : « Eh quoi ! s'écria-t-on ; vous saviez cela et vous n'en disiez rien ? — Pas si naïf. L'erreur commune pouvait me faciliter l'acquisition de la bonne édition ; seulement, je ne l'ai jamais rencontrée. » Le trait dépeint l'homme.

Je ne saurais quitter cette classe si riche, et qui appellerait tant d'observations ! des éditions de nos classiques sans signaler le numéro 1584 : *Les Œuvres de Molière,* 1673, 7 volumes in-12. Longtemps cette édition a exercé la sagacité des bibliographes. M. A. Claudin, le libraire et l'érudit bien connu, lui a consacré dans le Catalogue de la vente Rochebilière, 1882, une longue note qui résume, rectifie ou complète ce qui avait été dit jusque-là. Il y démontre qu'en 1673 on publia un ouvrage en plusieurs volumes intitulé : *les Œuvres de Monsieur Molière.* Les deux premiers volumes étaient la réimpression de l'édition en deux volumes, avec pagination suivie, qui avait déjà paru en 1666. Les volumes suivants, portant des titres sur lesquels on lit *Tome III, Tome IV,* etc., n'étaient autre chose que des recueils formés avec les éditions originales

des pièces publiées entre 1666 et 1673. Pourquoi cette réimpression des volumes de 1666 ? Pourquoi cette réunion, sous des titres collectifs, des éditions originales ? M. Claudin nous l'apprend : « Le privilège de 1666 expirait le 23 mars 1673, et, d'un autre côté, Molière venait de mourir subitement en février de la même année. Il avait obtenu un nouveau privilège dès le 18 mars 1671 pour faire imprimer ses œuvres complètes. N'est-il pas naturel de supposer que les libraires associés pour l'exploitation du privilège de 1666, voulant profiter du regain de popularité qui se faisait autour de la tombe du grand comédien, aient jugé à propos d'exploiter leur privilège jusqu'au bout et fait paraître à la hâte cette édition de 1673 ? » Quoi qu'il en soit, il est essentiel, précisément parce que les volumes ne sont, sauf les deux premiers, que des recueils factices, de les trouver en reliure ancienne uniforme. Or, on ne connaît que cinq exemplaires en cette condition : l'un est à la Bibliothèque Nationale, et il est incomplet du tome V ; trois autres appartiennent à Mgr le duc d'Aumale, à M. de Villeneuve, à M. Tandeau de Marsac. Le cinquième est celui de M. de Lignerolles, et il se distinguait entre tous les autres par les armes qui recouvraient sa vieille reliure en maroquin : les armes de Colbert ! Parmi les exemplaires que je viens d'énumérer, ceux qui avaient été vendus durant les dernières années

avaient atteint des prix variant entre 10.000 et 20.000 francs. Celui de M. de Lignerolles, le plus précieux de tous par sa provenance, a été vendu 16.200 francs.



M. de Lignerolles se mit à acquérir des livres à figures du dernier siècle sur le tard, quand la vogue, qui les avait si longtemps délaissés, leur revint. Mais il eut le mérite de choisir des exemplaires remarquablement beaux. Il convient de citer les suivants :

Nº 1093. — *Les Baisers,* de Dorat, belles épreuves, belle reliure ancienne en maroquin rouge : 2.560 francs.

Nº 1303. — *Fables de La Fontaine,* édition avec les figures d'Oudry, 1755-59, grand papier de Hollande, reliure en maroquin rouge, aux armes du duc d'Aumont : 6.000 francs. Ce très beau livre avait été vendu 288 francs à la vente d'Aumont en janvier 1783.

Nº 1304. — Les *Fables* de Dorat, 1773, superbes épreuves, reliure ancienne en maroquin : 3.050 francs.

Nº 1357. — *Les Chansons de Laborde,* état parfait de fraîcheur, bonnes épreuves, bonne reliure de

l'époque en maroquin rouge (relié en deux volumes) : 4.620 francs.

Nº 1754. — *Les Amours de Psyché et de Cupidon,* de La Fontaine, édition de 1797, avec les figures avant-lettre et toutes les eaux-fortes. En 1887, le catalogue Morgand annonçait un autre exemplaire contenant ces eaux-fortes et ajoutait : « Les eaux-fortes sont introuvables ; on n'en cite qu'un second exemplaire appartenant à M. Tandeau de Marsac. » Celui-ci était donc le troisième. Vendu 2.380 francs.

Nº 1920. — *Contes des Fées,* par Perrault, 1781, figures ; superbe exemplaire sur Hollande, dans une charmante reliure du temps, signée de Derome, avec larges dentelles : 4.950 francs. Avait été vendu 400 fr. chez de Bure, puis 661 fr. chez Solar.

Nº 1929. — Le *Décaméron* de Boccace, édition de 1757-61, exemplaire beau d'épreuves, très frais et recouvert d'une riche reliure de Derome, avec armoiries qui n'ont pas pu être déterminées : 6.960 francs.

Nº 1881. — L'*Heptaméron Français,* 1780, 3 vol. in-8, exemplaire dans une ravissante reliure de l'époque, en maroquin rouge avec larges dentelles, un chef-d'œuvre de Derome : 8.320 francs.

Mais les *clous* étaient les numéros 1762 et 1567. Le premier était un exemplaire du *Temple de Gnide* contenant les dessins originaux d'Eisen, à la mine de plomb, pour l'illustration de ce livre en 1772.

On y avait joint des états divers des gravures et deux dessins de Le Barbier. Prix : 14.000 francs. — Le second *clou* était un exemplaire du *Molière* dit de Bret, 1773, avec 22 figures de Moreau le jeune à l'état d'eaux-fortes. Il aurait fallu, pour que la suite fût complète, 33 eaux-fortes. Mais où la trouver, cette suite complète ? Elle n'existe nulle part. Dans son ouvrage *Estampes et Livres*, M. H. Béraldi raconte l'anecdote suivante : « Le Duc d'Aumale citait un jour, aux Amis des Livres, un bibliophile célèbre (M. de Lignerolles) : « Lorsqu'il vient à Chantilly, disait-il, il n'a qu'une idée : arriver à feuilleter dans un coin mon Molière de Bret pour compter combien j'ai d'eaux-fortes. Quant à savoir combien il en possède, lui, jamais je n'ai pu le lui faire dire. » Exemple mémorable, ajoute M. Béraldi, des cachotteries de bibliomane ! — L'ouvrage si soigneusement caché a été vendu 22.100 francs !



La section Géographie et Histoire a été vendue en avril. Là aussi il y avait de nombreuses et illustres provenances. Plusieurs volumes portaient les insignes de ces derniers Valois dont M. Quentin-Bauchart nous a fait si bien connaître les collections. Tel (nº 2723) un précieux volume couvert d'un vélin blanc sur lequel se détachaient au milieu

d'un semis de fleurs de lys, les armes de Charles IX : c'était la relation, en latin, puis en français, de fêtes données en son honneur et à l'occasion de son mariage. Prix : 2.300 francs. Le roi Henri III était représenté, notamment, par un in-folio en maroquin brun (n° 2440); c'était une traduction de Thucydide ; prix : 2.000 francs. — Le n° 2865 était un livre aux armes de Henri IV ; cependant il avait paru, ce livre, postérieurement à la mort du « Béarnais », puisqu'il avait été tout justement écrit, par un religieux nommé Pelletier, à l'occasion de son assassinat et pour démontrer que les régicides devraient, de leur vrai nom, s'appeler des parricides. Au surplus, l'auteur fit diligence : Henri IV avait péri en mai 1610 ; dès le 14 juillet suivant, Pelletier obtenait l'autorisation d'imprimer, et, à la fin d'août, l'impression était terminée. Évidemment, le présent exemplaire fut offert au Roi, et le relieur, entre les mains duquel était resté le fer représentant les armes de Henri IV, apposa sans plus de réflexion ce fer sur le vélin de la couverture. Prix : 625 francs.

Le n° 2908 était le recueil connu sous le nom de « Mascurat » ; l'exemplaire était en grand papier ; la reliure portait les armes de Louis XIII et d'Anne d'Autriche ; c'était une singularité analogue à celle que je viens de signaler, car Louis XIII était mort depuis plusieurs années lorsque le Mascurat fut

publié. Ce livre curieux a trouvé acquéreur à 2.600 francs. — Les armes de la reine Marie-Thérèse d'Autriche ornaient un exemplaire en grand papier de l'édition originale de l'*Histoire Universelle* par Bossuet (n° 2275) ; prix : 1.805 francs. Sur une édition postérieure du même livre, datée de 1691, il y avait une reliure exquise aux armes de la duchesse de Bourgogne ; prix : 4.600 francs.

D'autres volumes se recommandaient par l'excellence de leurs reliures, indépendamment de toutes armoiries. — Ainsi le n° 2542, *Mémoires de Commines ;* édition de 1747 en 4 volumes in-4 ; magnifique exemplaire en grand papier dans une fraiche reliure de Derome, avec la dédicace au maréchal de Saxe, qui manque le plus souvent : 4.530 francs. — Ainsi encore le numéro 2579, *Journal de Henri III. — Journal du règne de Henri IV.* — 1741-44 ; ensemble, neuf vol. in-8, dans une ravissante reliure de Derome, décorée « à l'oiseau » : 5.500 fr. L'exemplaire avait été adjugé 4.700 fr. en 1888, chez M. de La Roche-Lacarelle. — Ainsi le n° 3427, *Vie d'Apollonius Thyanéen*, 1611, 3 vol. in-4. — Ce livre, qui n'offrait guère d'intérêt par lui-même, était recouvert d'une reliure étonnante de fraîcheur et d'éclat, en maroquin citron, doublé de maroquin rouge, exécutée vers la fin du siècle dernier pour le duc d'Aumont. Il avait été adjugé 33 livres à la vente du duc d'Aumont,

qui eut lieu en janvier 1783 ; il a été, cette fois, vendu 1.205 francs.

Surtout on trouvait dans le catalogue de cette troisième vente un choix très considérable de documents et plaquettes historiques d'une extrême rareté. Il y a plus de dix ans, un des rares privilégiés que M. de Liguerolles avait admis à visiter sa bibliothèque, M. Quentin-Bauchart, écrivait : « C'est la plus riche collection qui existe en éditions originales et en documents précieux sur l'histoire de France. » Il avait spécialement amassé tout ce qu'il avait pu rencontrer d'écrits imprimés sur François Ier et les évènements de son règne. Tous ces livres ou livrets étaient précieux ; beaucoup étaient des exemplaires uniques ; la plupart présentaient, en dehors de l'intérêt documentaire, un intérêt artistique. La bataille de Pavie donna lieu à toute une littérature où les ennemis du roi de France qui, du moins, avait sauvé l'honneur, exhalèrent leurs sentiments de haine. Une des brochures les plus rares de la série, est celle qui parut à Genève en 1525, et à laquelle un savant bibliographe génevois, M. Alfred Cartier, vient de consacrer une étude. M. de Lignerolles la possédait (n° 2629). Cette plaquette a été vendue 1.205 francs ; elle avait été payée 1.000 francs en 1869.

La Série des *Entrées* comprenait des pièces capitales, telles que :

N° 2655. L'*Entrée de la Reine en sa ville de Paris ;* 1 vol. petit in-4 ; 1531 ; précieux volume orné d'encadrements gravés sur bois par Geoffroy Tory et d'une merveilleuse gravure de cet artiste représentant le « Deseing du présent faict à la royne en deux chandeliers ». Cette figure, aussi admirable d'exécution qu'elle est intéressante pour l'histoire de l'orfévrerie, a été reproduite dans la revue le *Livre et l'Image*. Ce bel exemplaire, revêtu d'une jolie reliure de Cuzin, a été adjugé 3.000 francs.

N° 2684. L'*Entrée de Henri II à Paris,* suivie de l'*Entrée de la Reine ;* deux parties en un volume in-4, 1549 ; livre extrêmement rare, et l'un des plus beaux du XVIe siècle au point de vue de la gravure sur bois ; exemplaire dans une reliure de l'époque, en maroquin brun, avec compartiments rouge et noir, dorure au pointillé : 8.000 francs.

La réunion des ouvrages sur les périodes qui suivirent — celle de la Ligue, celles des campagnes de Henri IV — n'était pas moins riche. Mais il faut se borner, en signalant simplement, parmi les livres de haute curiosité que je n'ai pas encore mentionnés, ceux qui étaient relatifs à la découverte de l'Amérique — numéros 2219 et suivants — et le n° 2700, *Mémoires de Condé,* 1743, 6 vol. in-4 ; recueil historique rare et très précieux ; l'exemplaire était en grand papier et dans une belle reliure ancienne de Padeloup. De plus, M. de Lignerolles

y avait ajouté une pièce de la plus haute valeur : l'attestation manuscrite, signée par Henri de Gondi, évêque de Paris, justifiant les jésuites contre l'accusation d'avoir soudoyé ou inspiré l'assassin de Henri IV. Ce numéro a été adjugé au libraire Morgand pour la somme de 5.400 francs.

II

La Vente Lortic.

19-20 janvier.

Après avoir parlé en premier lieu, vu son importance exceptionnelle, de la vente Lignerolles, je vais reprendre l'ordre chronologique pour les autres ventes les plus notables de l'année écoulée. Les 19 et 20 janvier a eu lieu la vente des livres du relieur Lortic, mort en 1892.

Ce nom de Lortic évoque le souvenir de controverses qui agitèrent et passionnèrent le monde des bibliophiles. Tandis que Lortic obtenait à l'Exposition de 1878 la plus haute des récompenses de la reliure, tandis qu'il était fait chevalier de la Légion d'honneur, certains amateurs n'avaient pas de termes assez méprisants pour qualifier ses travaux. M. de Lacarelle se plaisait à dire que, s'il était damné, son enfer consisterait à remuer une reliure

de Lortic. — On connaît le mot de Napoléon Ier à propos d'un homme qu'il entendait attaquer violemment : « Pour soulever tant de haines, il faut que ce soit quelqu'un ». Lortic, évidemment, était quelqu'un. Ainsi que le rappellait la notice insérée en tête du catalogue, il n'avait ni protecteurs, ni relations, ni ressources, quand un beau matin, vers 1840, il débarqua à Paris, venant tout droit de Saint-Gaudens, son pays natal. Moins de quarante ans après, il était parvenu à la situation que j'ai dite. Et même il avait plus qu'une situation, il avait une personnalité, honnie des uns, mais prônée par d'autres.

Peut-être est-il devenu possible de parler de lui de sang-froid, avec modération et avec justice.

Lortic eut un grand mérite : il chercha à sortir des sentiers battus, il voulut innover. Qu'on se reporte à l'époque où il s'établit ; c'était l'époque où toutes nos industries d'art — la reliure comme les autres — semblaient n'avoir d'autre idéal que de copier, de copier encore, de copier toujours... La Restauration avait vu éclore une école de relieurs, Thouvenin en tête, qui avait trouvé du nouveau. Mais les relieurs de l'âge suivant, les Capé et les Duru, n'étaient plus que de serviles imitateurs des modèles anciens, et de quelques modèles éternellement les mêmes. Toute originalité avait disparu. En jugeant ainsi cette phase de notre reliure

française, je mets à part Trautz-Bauzonnet, qui savait créer quand il fallait et qui, lorsqu'il imitait, n'était pas un plagiaire, mais un disciple surpassant ses maîtres.

Lortic entreprit de réagir et d'avoir un style à lui. A cet égard, il fut un précurseur. Malheureusement la plupart des amateurs de son temps — je parle de ses partisans — le comprirent peu et le servirent mal. Les livres qu'ils lui confiaient étaient presque toujours des livres anciens. Qu'on l'eût fait travailler sur du moderne — comme il advint un peu plus tard à Marius-Michel — ses facultés d'invention auraient pu s'exercer utilement. Sur du vieux, il commit fréquemment des erreurs de goût.

Et puis, comme il avait l'accent de son Midi, il en avait la prédilection pour les couleurs éclatantes; il fut parfois tapageur et criard. Ajoutez que, tout en étant un maître ouvrier, il n'avait pas cette régularité impeccable qui caractérisait Trautz. Il était capable de faire et il a fait des travaux admirables, au point de vue métier; mais il lui est arrivé d'en faire de très médiocres. Son « corps d'ouvrage » était intermittent. Mon ami M. Henri Béraldi a cité quelque part — précisément pour en faire application à la reliure — le mot de Brillat-Savarin disant à un cuisinier : « Vous êtes un excellent potagiste, mais vous ne serez jamais qu'un friturier

incertain. » Chez Lortic, le relieur proprement dit était incertain.

Mais quand il réussissait, ce n'était pas à demi. M. H. Béraldi possède une reliure célèbre de lui sur un exemplaire du *Voyage aux Portes de Fer :* c'est une merveille de décoration. Son exubérance étonna et scandalisa, autrefois, les classiques à outrance. « Ce n'est pas une reliure, dit l'un d'eux, c'est le foyer de l'Opéra. » N'empêche qu'à présent, débarrassé comme on est du joug trop étroit des formules de convention, on est unanime à lui rendre justice. J'en dirai autant de la reliure qu'il exécuta pour M. le comte de Sauvage sur les *Saints Evangiles*, illustrés par Bida, 2 volumes in-folio, édition Hachette. J'en dirai autant, pour revenir à l'objet de cet article, de plusieurs des reliures décrites dans le catalogue de la vente des 19-20 janvier.

Il y avait notamment (nº 1) une *Bible* de 1541 dont l'ornementation est fastueuse. Elle valut à Lortic un triomphe à l'Exposition universelle de Philadelphie. Il y a de tout sur les plats du volume, entièrement couverts de compartiments à mosaïque de maroquin rouge, bleu, citron, avec volutes, rinceaux, feuillages, fers azurés... Toute la lyre en un mot. L'effet d'ensemble est beau ; il serait parfait sans le médaillon du milieu qui n'a pas été rempli et qui forme comme un trou noir au milieu de cette

orfèvrerie éclatante. — Cette *Bible* a été vendue 3.050 francs et adjugée au libraire Lortic, fils du relieur.

Sur le numéro 153, *La Thoison d'or,* 1530, Lortic avait composé un décor d'un tout autre genre : c'est encore une mosaïque de trois tons, noir, bleu et vert, mais sans aucun filet ou ornement doré. La difficulté des raccords, dans ces conditions, était grande. Prix : 450 francs.

A signaler encore les très riches habillements dont il avait revêtu deux exemplaires (nos 166 et 167) des *Entrées de Henri II* et *Charles IX*. Les prix ont été 470 et 600 francs.

Indépendamment de l'attrait de ces reliures, la vente Lortic se recommandait à l'attention par quelques livres d'un grand mérite. On remarquait plusieurs livres d'Heures de Kerver et Geofroy Tory (nos 5 à 11), un *Voltaire* de Lefèvre, 1829, 71 volumes avec plus de deux mille pièces ajoutées, gravures, eaux-fortes, dessins originaux..., vendu 9.350 francs ; enfin un exemplaire unique de *Notre-Dame de Paris,* par Victor Hugo, 1831. Cet exemplaire, non relié, était formé des *épreuves* d'imprimerie, corrigées par l'auteur, avec variantes, annotations et bons à tirer autographes. Il a été adjugé 2.000 francs.

III

La Vente Maglione.

22-27 janvier.

M. Benedetto Maglione, de Naples, était, de son vivant, un fervent amateur et amasseur de livres. Il avait une préférence pour les livres italiens : c'était son droit. Il en possédait une énorme quantité, qui ont surtout figuré dans la seconde partie de sa vente, effectuée rue des Bons-Enfants, du 21 mai au 2 juin 1894. Mais ceux qui offraient le plus d'intérêt et qui avaient le plus de valeur ont été présentés aux enchères par les soins de MM. Paul, Huart et Guillemin (ancienne maison Labitte), du 22 au 27 janvier, à l'hôtel Drouot. On remarquait, notamment, une extraordinaire réunion des premières éditions du Dante, depuis la plus ancienne de toutes, celle de 1472 (prix d'adjudication : 2.000 francs), jusqu'à celle de 1841, ornée des admirables figures en taille-douce de Botticelli, (prix : 8.000 francs à Quaritch, de Londres). A signaler de même des exemplaires du *Décaméron,* de Boccace, édition de 1492, prix : 6.000 francs ; de l'*Orlando Furioso,* de 1516 (un des huit exemplaires connus), vendu 1.350 francs ; de la *Gerusalemme Liberata,* etc., etc.

Au surplus, M. Maglione n'était pas exclusif; il recherchait également les ouvrages français. Il suivait les ventes de l'hôtel Drouot; il fréquentait chez Morgand, et l'on retrouve dans sa collection nombre de grands livres qui figurèrent dans les catalogues Firmin-Didot, de Lacarelle, Techener, ou dans les *Bulletins* de la librairie du passage des Panoramas.

La section de *Liturgie* était particulièrement riche; les beaux livres d'Heures, soit manuscrits, soit imprimés au XVI[e] siècle, pour Simon Vostre et pour les autres libraires du même temps, y abondaient. Entre beaucoup d'autres, je mentionne le n° 27, *Horæ in laudem Mariæ,* de Geofroy Tory, 1527, à l'enseigne du « Pot Cassé »; l'exemplaire venait de chez M. Paillet, qui le fit recouvrir par Thibaron-Joly d'une reliure mosaïque, reproduite dans le *Bulletin* Morgand de 1887. Il a été vendu 2.960 francs. Il avait été coté 4.000 francs en 1888.

Le numéro 1 était un exemplaire sur papier de la première *Bible* imprimée avec date certaine, celle de 1462. Des exemplaires sur vélin ont été vendus des prix très élevés; ceux sur papier, comme celui-ci, sont plus rares encore; aucun, à notre connaissance, n'avait encore passé en vente publique. Prix : 21.000 francs.

Le n° 67, un précieux manuscrit du XV[e] siècle, intitulé *Arte di ben morire,* avec de superbes minia-

tures en grisaille, venait de chez M. de Lacarelle, où il avait été vendu 4.800 francs. Cette fois il a été vendu 4.005 francs. Le n° 121, les *Simulachres de la Mort,* 1538, se recommandait tant par sa rareté et par la beauté des figures d'Holbein que par sa reliure : M. Paillet la fit, comme celle de tout à l'heure, exécuter en mosaïque par Thibaron-Joly. Prix : 2.700 francs. Le numéro 234 était l'édition *princeps* d'Homère, imprimée à Florence en 1488. Prix : 4.400 francs. Le numéro 275 était la première édition du *Rommant de la Rose.* (Lyon, 1485). Prix : 3.000 francs.

Pour passer à des livres plus modernes, M. Maglione prisait fort et recherchait avec ardeur les illustrations du siècle dernier. Il avait une admirable suite des figures du *Boccace* de 1757-1761 en épreuves d'artiste ou à l'état d'eaux-fortes ; cette collection, formée en Angleterre par le bibliophile Beckford, fit partie en dernier lieu du cabinet de M. Paillet, chez qui elle fut vendue 6.000 francs. Prix : 3.500 francs. Il avait toutes les épreuves avant la lettre des figures de Moreau pour les *Chansons de Laborde.* Prix : 4.800 francs.

Il avait un recueil de 82 dessins originaux de Cochin pour la *Jérusalem délivrée ;* 41 de ces dessins sont inédits. Prix : 8.600 francs. Il avait le bel exemplaire en maroquin vert ancien des *Fables* de Dorat qui fut adjugé 3.100 francs à la vente Marquis,

en 1890. Prix : 2.355 francs. Il avait le *Rabelais* en grand papier de 1741 ; on ne connaît que dix-sept exemplaires sur ce papier ; celui-ci appartint au prince Radziwill, puis à M. E. Collin, chez qui il fut vendu 7.000 francs en 1881 ; il s'est revendu exactement le même prix.

Les belles publications modernes ne laissaient pas M. Maglione indifférent. On trouvait dans sa vente celles de la « Société des Amis des Livres », présentement si recherchées. Il confia le soin de relier quelques-uns de ces volumes à un praticien de Milan, nommé Binda ; et il prouva ainsi « par raison démonstrative » — comme disaient nos pères — qu'il faut, pour avoir de vraies reliures d'art, les demander aux relieurs de Paris.

Enfin, le catalogue comprenait des livres à *provenances* célèbres. Je signale surtout un Salluste, *Conjuration de Catilina,* première édition aldine datée de 1509 (nº 686), dans une reliure aux armes de François Ier ; l'exemplaire passa dans une vente Techener, où il atteignit 3.550 francs. Il a été adjugé 1.850 francs.

A mentionner aussi le nº 261, un *Ovide,* édition italienne de 1581, dans une reliure aux armes de Henri III ; prix : 585 francs ; — le nº 40, un livre venant de Grolier ; prix : 3.110 francs, au lieu de 1.450 francs à la vente Techener ; — le nº 667, qui portait le nom de Maïoli ; prix : 1.855 francs ; — les

nos 84 et 267, ornés du médaillon bien connu de Canevarius, le médecin du pape Urbain VII et vendus, le premier 800 francs, le second 2.760 francs. Ce dernier volume, un recueil de fables, attribué au grammairien Hyginus, avait été vendu 1.705 francs chez Solar, 2.660 chez Firmin-Didot, 3.350 chez Techener.

IV

La Vente Delzolliès

9-10 février.

La bibliothèque Delzolliès, dont la vente a eu lieu par les soins des libraires Leclerc et Cornuau (ancienne maison Techener), se composait en grande partie de livres dont les titres étaient pleins de promesses, mais dont l'état, en général, était médiocre. Ainsi, le catalogue annonçait un *Rabelais* de 1741 en grand papier. — Eh quoi ! un des dix-sept exemplaires qui existent en grand papier ? — Parfaitement. — Mais alors il se sera vendu 7.000 francs comme celui de la vente Maglione ? — Pas du tout : il a péniblement atteint le prix de 515 francs. Il était dans une reliure moderne détestable, encore qu'elle fût signée de Duru ; il était court, il était sale... Et voilà comment la valeur d'un même

livre varie dans la proportion de 1 à 10, de 1 à 20, parfois plus encore.

Il n'y en avait pas moins, dans cette petite collection, quelques numéros qui, même entre deux ventes Lignerolles, méritaient l'attention.

L'un d'eux (nº 15) était un recueil de sermons publié en 1513 ; la reliure en veau brun était de l'époque ; elle portait l'indication en latin, quatre fois répétée sur les plats, du nom du relieur, avec une formule dont voici la traduction : « Relié par les mains de Jacques Leclerc qui demande à être protégé contre les méchants et maintenant et toujours par les mains du Seigneur. » Prix de vente : 240 francs.

Une autre reliure intéressante était celle du numéro 34. Elle recouvrait des *Instructions* de l'évêque de Montpellier, C. J. Colbert, 1714 ; le dos était mosaïqué, les plats en vernis Martin ; l'intérieur était doublé en maroquin avec dentelles argentées. C'est un type très rare de reliure. Prix : 525 francs.

V

La Vente O. Uzanne.

2-3 mars.

Singulière destinée que celle de l'intelligent et actif libraire-expert du passage du Commerce,

M. Durel ! Libraire, il ne dissimule pas ses préférences pour le livre ancien, — ses catalogues à prix marqués en font foi ; — il recherche et il connaît à merveille les éditions rares des XVIe et XVIIe siècles. Expert, il est surtout appelé à diriger des ventes de livres modernes. Il y a plus : qu'on prenne les catalogues des ventes essentiellement « fin de siècle » : son nom figure sur les titres. Il ne les a pas rédigés, mais il les a édités. Il y a trois ans, c'était le catalogue, resté légendaire, de la vente Ch. Cousin. Puis ç'a été un catalogue bien plus extraordinaire encore, celui de M. O. Uzanne, ex-directeur de l'ex-revue *Le Livre*. Quand je qualifie d' « extraordinaire » ce document, le terme est trop ordinaire. Il faut trouver mieux ; je cherche ; l'ingénieux auteur me fournit lui-même l'adjectif désiré : c'est... pétaradant !

M. Uzanne a écrit en tête de son travail : « Notes pour la bibliographie du XIXe siècle. » Il y a là, en effet, quelques renseignements bibliographiques ou littéraires. Je signale la page consacrée au « Père Coignet », l'auteur de ces si curieux *Cahiers* que M. Lorédan Larchey a réédités chez Hachette. Mais, en somme, M. Uzanne aura moins enrichi la bibliographie que... la langue française. Il tient à avoir son idiome à lui ; il l'a ; je ne lui conteste pas, puisque je le lui laisse. Veut-il définir le genre du caricaturiste Forain ? Il nous apprend

que « Forain, de sa voix fifrée, lance le mot strident qui térèbre la victime ». Veut-il tourner un compliment délicat à l'adresse de M. H. Béraldi ? Il nous informe que ses livres « sont de la quintessence de bibliofolie française avec de l'esprit courant sans cesse à fleur de maroquin. Béraldi a, pour ainsi dire, brown-séquardé les vieilles basanes », etc. Il salue dans Grévin « le grand fresqueur des cocoteries du second Empire ». Il congratule Richepin pour avoir donné « un livre détonant qui fit explosion dans les veuleries sentimentales et préjugistes d'il y a dix ans ». On croit peut-être que je choisis mes citations? Pas du tout; je prends au hasard, et il y en a bien d'autres!

M. Uzanne appelle cela « s'autocatalographier », et il désirerait que tous les amateurs en fissent autant. Oh non! Bien entendu, les seuls amateurs qui existent pour lui sont ceux qui professent, à son exemple, le mépris de la « bibliographie perruquière ». Je suppose que c'est un trait dirigé contre les bibliophiles *vieux jeu*; littéralement, cela signifierait la bibliographie des ouvrages sur l'art capillaire.

Ces vieux bibliophiles, comme notre auteur les accable de son dédain! Il les « térèbre », pour parler sa langue. Il se moque de leurs goûts. Ainsi, à ses yeux, leur relieur de prédilection, Trautz-Bauzonnet, n'est qu'un « affreux poncif ». Le vrai

relieur de notre époque, — pardon, le mot relieur est hors d'usage, il faut prononcer « bibliopégiste », — donc, le vrai bibliopégiste de ce temps-ci c'est... un nommé Amand. « Soyez-en sûr, affirme M. Uzanne, Amand dégotera ce vieux bonze de Bauzonnet... » Il faudra voir.

Au fond, M. Uzanne est un habile homme. Il y a des catalogues qui attirent l'attention par la valeur des livres qu'ils décrivent; lui, il l'a attirée par le style de ses descriptions. Au surplus, on trouvait dans sa collection, uniquement formée d'ouvrages contemporains, des volumes qui réunissaient tout ce qu'il faut, par le temps qui court, pour se bien vendre : envois d'auteurs, correspondances privées et même intimes, figures ajoutées, dessins originaux... On remarquait surtout un lot important d'ouvrages de luxe dus à M. Uzanne lui-même. Par l'importance qui leur est attribuée dans le catalogue, par les soins donnés à leur reliure, on se rendait compte que l'auteur préféré de M. Uzanne était... M. Uzanne. L'Amérique s'extasia devant les exemplaires de *Son Altesse la Femme* et de la *Française du Siècle*. Le « bibliopégiste » qui les a habillés est M. Magnin de Lyon. On y rencontrait jusqu'à *neuf* états de certaines planches, — sans compter les dessins originaux, — de telle sorte que les volumes avaient la forme tout à fait attrayante d'un Bottin... Ils ont été vendus l'un 2.500 francs, l'autre 3.205 francs.

VI

La Vente des Dessins de Maurice Leloir pour les Trois Mousquetaires.

14-15 mars.

J'ai parlé dans la *Bibliophilie en 1893*, page 39, de la superbe édition des *Trois Mousquetaires*, d'Alexandre Dumas, illustrée par Maurice Leloir et publiée par la maison Calmann Lévy. Les 250 dessins originaux ont été vendus les 14 et 15 mars, dans la galerie Georges Petit, par les soins du commissaire-priseur Me Tual. Ils étaient présentés dans des cadres de bon goût. L'ensemble était remarquable et chaque pièce avait sa valeur propre. Dans cette œuvre si vaste, l'habile et spirituel artiste, comme je l'ai déjà dit, n'a pas laissé apercevoir un seul moment de fatigue. J'ajoute que l'étude des originaux a permis d'apprécier tout le talent avec lequel le graveur J. Huyot les a interprétés sur le bois, dans le ton juste et dans la note voulue. Un tirage de luxe du catalogue contenait plusieurs reproductions.

Le succès de cette vente a été éclatant. Le prix moyen a été de près de 300 francs par dessin ; le total, en effet, s'est élevé à plus de 68.000 francs.

En outre, il y avait un exemplaire unique sur

Japon, avec les *fumés* des gravures et trente-quatre aquarelles inédites de l'artiste : le libraire Conquet s'en est rendu acquéreur au prix de 8.000 francs.

Ces magnifiques résultats sont une consécration nouvelle du beau talent de Maurice Leloir, en même temps qu'une consécration définitive du superbe livre édité par la maison Calmann Lévy.

VII

Vente Ph. O...

27-28 avril, 4-5 mai.

Le commissaire-priseur qui présida à la vente Lignerolles, Mᵉ Maurice Delestre, avait à peine donné le dernier coup de marteau de la dernière vacation qu'il avait à diriger une vente toute différente, mais très intéressante, elle aussi. La bibliothèque de M. Ph. O... (lombel), qui a été livrée aux enchères en deux séries, d'abord les 27 et 28 avril, puis les 4 et 5 mai, ne comprenait que des livres illustrés modernes. Le libraire-expert auquel le soin de rédiger le catalogue avait été confié, était Durel, le même qui nous donna l'année dernière le catalogue Bouret. C'était à une nouvelle vente Bouret qu'il nous conviait, mais plus nombreuse. La plupart des exemplaires étaient brochés, et cette cir-

constance n'était pas pour déplaire aux amateurs qui cherchent les occasions de faire exécuter de belles reliures à leur convenance, souvent à leurs chiffres ou portant leurs marques.

Tous les livres d'amateurs qui ont paru depuis 1875 jusqu'à ces derniers jours, M. Ph. O..., membre de la « Société des Bibliophiles Contemporains », les avait acquis et réunis. On ne saurait s'empêcher, en parcourant les mille numéros des deux catalogues, d'être frappé de la puissance et de l'intensité de la production artistique de notre époque. Quoi qu'on puisse dire, quelles qu'aient été les erreurs commises, cette époque, la nôtre, restera une grande époque du livre. Ellea été féconde; elle ne l'a même été que trop. La lecture du catalogue que je signale explique la crise actuelle : il y a eu positivement une débauche de livres chers depuis vingt ans. Éditeurs et artistes ont multiplié les efforts, ils ont accumulé les publications, ils ont entassé les plaquettes sur les in-folios et les gravures sur les images, comme si le nombre des bibliophiles était illimité et comme si leur faculté d'absorption était infinie. Les amateurs ont fini par faire une sélection. Il y en a, parmi ces livres modernes, qu'on peut se procurer avec des rabais de 50 à 80 pour cent sur les prix d'émission ; il y en a d'autres dont la valeur a doublé, triplé, quadruplé. Ceci est le cas de quelques livres édités par Jouaust,

de beaucoup de livres édités par la maison Quantin et par Launette, de presque tous ceux de Conquet, de tous ceux de Ferroud et de la Société des Amis des Livres ; c'est le cas des livres auxquels M. Béraldi a attaché son nom, *Paysages parisiens* et *Paris qui consomme*.

Pour cette catégorie de livres qui ont surnagé, la hausse ne s'arrête pas. Elle s'est encore accentuée durant le second semestre de 1894, comme l'ont prouvé deux ventes effectuées en novembre dernier, toujours par les soins de Durel. Or, elle s'était déjà affirmée dans la vente Ph. O... On y vit la *Chronique du Règne de Charles IX,* des Amis des Livres, atteindre, *broché,* le prix de 750 francs, tandis qu'elle n'avait été, dans le même état, vendue que 460 francs chez Cousin en 1891, et, dans une très belle reliure de Marius Michel, 720 francs chez Bouret en 1893. La progression a été analogue pour les autres publications de la même Société ; elle a même dépassé toutes les limites prévues pour le *Zadig,* paru en 1893, et qui n'avait coûté que 100 francs aux sociétaires : l'exemplaire broché de M. Ph. O... a été adjugé 710 francs ! Les deux livres *Paysages Parisiens* et *Paris qui consomme,* également brochés, ont atteint 301 francs et 296 francs. Les *Contes de Maupassant,* édités par la Société, maintenant défunte, des Bibliophiles Contemporains, ont été vendus 601 francs. C'est tout de même cher !

VIII

Vente E. G...

7-9 mai.

Un catalogue soigneusement imprimé et enrichi de nombreuses notices souvent intéressantes ; dans ce catalogue, quelques beaux livres à figures des époques les plus diverses, voilà ce qui désignait à l'attention la vente de M. É. G. (Émile Gonse), effectuée du 7 au 9 mai par le libraire-expert Durel. L'amateur s'était presque exclusivement livré à la recherche des ouvrages illustrés, depuis le XV[e] jusqu'au XVIII[e] siècle. En dehors de cette classe pourtant, il possédait quelques éditions originales d'auteurs français, notamment un exemplaire du *Montaigne* de 1588, enrichi de notes anciennes qui indiquaient d'une façon minutieuse à quelles sources, infiniment variées, puisa l'auteur des *Essais*. Cet exemplaire a été vendu 1.000 francs.

Un joli manuscrit sur vélin de la fin du XV[e] siècle, *Horæ Beatæ Mariæ,* de l'école de Bruges (n° 1), a été vendu 4.000 francs.

Un exemplaire des *Simulachres de la Mort,* 1538 (n° 183), non exempt d'imperfections, a été adjugé 1.010 francs.

Un *Rosarium Beatæ Mariæ,* incunable de 1479, enrichi de figures sur bois exécutées en Hollande, a trouvé preneur au prix de 830 francs.

Beaucoup d'autres livres précieux en eux-mêmes figuraient au catalogue ; mais leur condition était généralement médiocre et les prix ont été assez faibles.

IX

Vente du 5 juin 1894.

Le catalogue de cette vente, dirigée par Durel, n'indiquait pas la provenance de la bibliothèque ; mais la plupart des livres portaient l'*ex-libris* de M. Ch. Cousin : *C'est ma Toquade.* Le « Toqué », comme il trouvait plaisant de s'intituler, avait beaucoup acheté pendant longtemps, avec plus d'entrain que de discernement ; il vendit beaucoup durant les dernières années de sa vie, avec plus de perte que de gain. On sait qu'il vient de mourir ; et cette circonstance m'empêche d'insister sur ce qu'il appelait lui-même ses « gaffes » de collectionneur.

La vente de juin dernier ne se composait que d'un petit lot de livres, tous modernes, la plupart contemporains, quelques-uns récents au point que l'encre d'imprimerie était à peine sèche. De ce nombre était *Un Cœur Simple,* de Flaubert, édité

par Ferroud trois mois auparavant : l'exemplaire appartenait à la catégorie de ceux qui avaient été marqués 200 francs, *prix fort :* il a été vendu 208 francs.

Plusieurs volumes étaient enrichis de dessins dans les marges. Depuis un certain temps, on a mis beaucoup trop de dessins dans beaucoup trop de marges ; de quoi n'abuse-t-on pas ? On a fait du faux luxe ; on s'est adressé à des barbouilleurs quelconques ; on a, de la sorte, fatigué les amateurs. Il n'en reste pas moins que, lorsque les dessins sont dus à de véritables artistes, rien ne vaut ce genre d'ornementation.

On remarquait, dans la vente du 5 juin, de ravissantes aquarelles de Robaudi, au nombre de 17, sur le volume de Maupassant intitulé : *Des vers ;* prix : 400 francs. On remarquait également celles que Draner avait jetées, avec autant de finesse que de verve, dans les encadrements du *Rosier de Madame Husson,* par le même Guy de Maupassant, prix : 805 francs ; et sur les marges d'un exemplaire en grand papier de la *Grande Duchesse,* de Meilhac et Halévy, prix : 500 francs.

D'autres livres de la vente ne contenaient qu'une seule aquarelle, en général sur le faux-titre ; mais plusieurs de ces aquarelles étaient charmantes ; ainsi, celle de Paul Avril, dans le *Roi Candaule,* édition Ferroud ; prix : 403 francs.

C'est surtout peut-être au point de vue des reliures que la vente dont je parle offrait un très grand intérêt. On peut dire qu'elle a été une sorte de prolongement et de complément des divers concours ou expositions de reliures qui ont eu lieu durant les dernières années et dont j'ai entretenu mes lecteurs. On s'y rendait compte de la marche d'un art dont les évolutions, si elles ne sont pas toutes également heureuses, sont toutes intéressantes à suivre.

Marius Michel, l'instigateur du mouvement que d'autre exagèrent, y était représenté par quelques belles œuvres. Je mentionne, en particulier, sa très belle et très harmonieuse composition, en cuir incisé, pour un exemplaire du livre de M. A. Theuriet, *Nos Oiseaux,* édité chez Launette ; prix : 1.000 francs.

De Ch. Meunier, il y avait quelques travaux ayant un cachet personnel. Souvent on lui a reproché d'imiter Marius Michel ; on a surtout regretté qu'il provoquât ainsi des comparaisons qui ne tournaient pas à son avantage. Mais il est juste de reconnaître que son décor pour l'exemplaire des *Affiches illustrées,* vendu 280 francs le 5 juin, était bien de lui et à lui, avec ses qualités et ses défauts. Il en était de même des demi-reliures pour les *Histoires extraordinaires,* d'Edgard Poë : ici, la fantaisie quelque peu macabre de Meunier s'était heureusement exercée.

L'art de Chambolle-Duru est un art bien différent : il se maintient dans la note classique ; il se distingue par une correction irréprochable, mais il se prête, quand les circonstances l'exigent, aux décors riches et aux ornementations somptueuses. La reliure exécutée par Chambolle pour un exemplaire de choix de l'édition de *Mademoiselle de Maupin* donnée par Conquet était magnifique. Prix : 720 francs.

De Ruban, il y avait plusieurs œuvres excellentes que les amateurs ont justement prisées. La plus curieuse était celle qui recouvrait *Mariette,* de l'édition Conquet ; le catalogue la décrivait en ces termes : « Reliure allégorique : sur le plat supérieur, Mariette est représentée par une cocotte en papier fièrement campée sur une branche de fleur d'oranger ; sur l'autre plat, Mariette est pendue à une branche de fleurs de pêcher. » Ce n'est pas la faute de l'habile relieur si cet exemplaire n'a été adjugé que 144 francs ; c'est celle de M. Ch. Cousin qui avait eu le tort de choisir, pour le faire recouvrir de cet habillement extraordinaire, un exemplaire en condition ordinaire.

Que nous sommes loin du temps où les relieurs, à la tête d'un maigre assortiment de fers, poussaient les mêmes ornements sur tous les volumes confiés à leurs soins, quels qu'ils fussent ! Je connais des exemplaires de l'*Imitation* sur lesquels

Derome a mis d'élégantes et anacréontiques dentelles où des oiseaux se becquètent. A l'inverse, il lui est arrivé d'habiller certains exemplaires des *Baisers,* de Dorat, d'une reliure janséniste. Plus tard, dans notre siècle même, Thouvenin, Vogel et d'autres appliquaient indifféremment la même « cathédrale » sur *Notre-Dame de Paris* ou sur les *Œuvres de Parny*. Actuellement, on veut que le style de la reliure soit scrupuleusement adapté au livre, et l'on a mille fois raison. On va même plus loin, on cherche des ornementations allégoriques, et je n'y vois pour ma part, nul inconvénient, aussi longtemps du moins qu'on reste dans les données et dans les limites de l'art du relieur.

Le malheur est qu'on ne se tient pas toujours dans ces limites. On veut produire par la reliure des effets qu'elle n'est pas appelée à rendre ; on demande au maroquin ce qu'il n'est pas destiné à donner. Ces réflexions me sont surtout inspirées par les travaux de sculpture sur cuir auxquels se livre M. Raparlier fils, au prix d'un labeur et j'ajoute avec un talent dignes d'un meilleur emploi. Il avait exécuté pour M. Ch. Cousin, en « mosaïque modelée », sur un *Roi Candaule,* la reine Nyssia, sur les *Trois Mousquetaires* et sur le *Chevalier de Maison-Rouge* les principaux héros des romans. L'effort était grand ; la difficulté vaincue était considérable ; on se rendait compte que M. Raparlier

est un élève distingué de l'Ecole des Beaux-Arts. Mais à quoi bon cet effort ? Malgré tout leur mérite, sa reine Nyssia, ses mousquetaires, son chevalier de Maison-Rouge ne pouvaient pas soutenir la comparaison avec ceux que Paul Avril, Maurice Leloir, Le Blant ont dessinés ; et ces figures-là reviennent assez souvent et sous des aspects assez variés dans l'illustration pour qu'il soit au moins inutile de les reproduire, en outre, par des procédés forcément défectueux, sur la couverture. Chacun son rôle et son domaine ! Que le relieur n'entreprenne pas sur le terrain de l'illustrateur ! Il reste encore au relieur assez de moyens d'affirmer ses aptitudes décoratives. M. Raparlier lui-même l'a prouvé sur d'autres volumes qui ont été vendus le 5 juin, notamment sur un exemplaire du *Drapeau,* par M. J. Claretie adjugé 215 francs.





LIVRES NOUVEAUX

COMPTES RENDUS

§ Ier. — PUBLICATIONS ARTISTIQUES

I

Le Bibliomane, *par Charles Nodier ; illustrations de Maurice Leloir ; librairie Conquet.*

27 janvier 1894.

La date du 27 janvier 1894 a ramené pour la cinquantième fois l'anniversaire de la mort de Charles Nodier. L'éditeur L. Conquet a choisi ce jour pour le rappeler au souvenir des lettrés et pour rendre à sa mémoire un délicat hommage en faisant paraître une édition exquise d'une de ses œuvres les plus caractéristiques, le *Bibliomane*.

Afin de connaître l'opinion qu'avaient de Nodier et de son caractère ceux qui le fréquentèrent dans l'intimité, je viens de relire la notice que rédigea, pour servir de préface au catalogue de sa vente de livres après décès, son élève et ami M. Francis Wey. L'homme qui inspira une aussi chaude amitié devait avoir d'attachantes qualités : « En lui, dit M. Francis Wey, l'esprit dont il abondait était doublé d'une âme compatissante et bonne... L'auteur de *Trilby* était affectueux et simple comme un enfant ; de là les séductions incomparables de sa personne, de son esprit qu'épurait le cœur. »

Il n'était pas fait pour la politique ; je ne le lui reproche pas autrement ; je lui en sais même gré, étant donnée la façon dont il s'y prenait pour n'y pas réussir : « Mon enfant, disait-il à M. Francis Wey, dans les troubles politiques dont vous serez le témoin, restez constamment du parti des vaincus, il est presque toujours le juste ».

Ce quelque chose de morose et de bienveillant, à la fois, qui dictait ses jugements sur les hommes se retrouvait dans son talent littéraire et constituait une de ses originalités. En art également, il aimait le parti des vaincus. Après avoir été un précurseur, même un prophète du mouvement romantique, les triomphes bruyants de la jeune école le rejetèrent du côté classique.

Seul ou presque seul de sa génération, il ne s'inféoda à aucune secte, il ne se fit immatriculer dans aucune école, il resta lui-même. Il avait l'esprit assez ouvert pour ne pas appréhender les nouveautés et le goût trop sûr pour n'en pas condamner les excès. Rien que par la mesure, il sut se faire une place à part.

Cette place, il l'eut aussi comme bibliophile, et il la conserve. La bibliophilie fut sa passion ou, si l'on veut, sa manie ; lui-même employait ce mot. Elle joua dans sa vie un rôle à ce point important qu'on ne saurait parler de lui sans parler d'elle. Dans ce domaine pareillement, il fut un initiateur et un mainteneur. Chose singulière ! Nous avons une vieille école de bibliophiles, qui l'entoure de son estime, et nous avons, à côté, une école parfois qualifiée de révolutionnaire, qui se réclame de lui. Ainsi, prenez M. Henri Béraldi, le brillant amateur qui ne professe pas toujours un bien profond respect pour ce qu'il appelle « le bibliophile de 1875 », ou encore le « vénérant » : il revendique très hautement Nodier ; il proclame que Nodier fut un « moderne » et même, par un phénomène étrange, qu'il était « dans le train » !

A la vérité, il pratiquait la religion de l'elzevier ; à la vérité encore, il tenait Thouvenin pour le plus admirable relieur des temps passés, présents et futurs. Que voulez-vous ? L'homme n'est pas

parfait. Et puis, en ce qui touche Thouvenin, Nodier ne faisait que suivre le courant général de l'époque ; l'engouement était universel ; lisez plutôt ce qu'écrivait Lesné, en 1820, dans une note de son poème *La Reliure :* « Thouvenin est un de ces hommes extraordinaires qui, semblables à ces corps lumineux que l'on est convenu d'appeler comètes, paraissent une fois en un siècle. » Notez surtout que Thouvenin, lorsqu'il travaillait pour Nodier, se surveillait et se surpassait. Tantôt il exécutait de ces riches dorures auxquelles le nom de « dorure à la fanfare » est resté, parce que la première fut appliquée sur un petit volume appartenant à Nodier et intitulé : *Fanfares et courvées abbadesques,* etc. ; tantôt il entourait simplement de filets des *écussons* qui portaient sur un des plats : *Ex musœo Caroli Nodier,* et sur l'autre plat : *Ex officinâ Jos. Thouvenin.* C'est la reliure dite *aux écussons ;* si l'on veut savoir à quel point elle est recherchée, on n'a qu'à prendre un catalogue de vente de l'année dernière, celui de la vente Daniel Héron : on y trouvera un volume de Baïf (nº 244) qui, par lui-même, aurait peut-être atteint le prix de 100 francs et qui a été vendu, grâce auxdits écussons, 500 francs.

Mais, en dépit de quelques concessions au goût ambiant, Nodier était, comme bibliophile, un libre esprit. Il fut un des premiers à rechercher

les éditions originales du XVIIe siècle, fort dédaignées jusque-là ; il alla plus loin, il admit dans son cabinet des livres illustrés du dernier siècle.

C'est ainsi qu'à sa vente de 1844 on vit figurer un exemplaire des *Contes* de La Fontaine, édition des Fermiers-Généraux, aux armes de Mme de Pompadour : l'exemplaire se vendit 244 francs. En 1888, après le décès de M. le baron de La Roche-Lacarelle, il subit de nouveau les enchères et, cette fois, il fut adjugé à M. H. Béraldi pour le prix de... 15.500 francs ! Eh bien ! nombre de contemporains de Nodier eussent passé à côté du précieux *bibelot* sans même l'honorer d'un regard.

Ajoutez que Nodier était essentiellement « moderne » par sa façon de parler livres. C'est lui qui a dit : « Après le plaisir de posséder les livres, il n'y en a pas de plus doux que celui d'en parler. » Il était moderne aussi par sa façon de les vendre : il fit, de son vivant, trois ou quatre ventes. On le lui reprochait dans les déjeuners de bibliophiles qui avaient lieu chez Pixérécourt ; au rapport de Paul Lacroix, le marquis de Ganay lui faisait des remontrances : « Vous n'êtes qu'un volage en fait de livres, presque un libertin... » Et le pauvre Nodier s'excusait : ce n'était pas de sa faute ; c'était pour en acquérir d'autres, et s'il avait pu se séparer de tels ou tels de ses livres, rien ne pouvait arracher de son cœur l'amour qu'il leur gardait...

On voit à quel point Nodier était documenté pour écrire une « Physiologie du Bibliophile ». La mode était d'ailleurs aux Physiologies entre 1830 et 1840. Mais la vérité est qu'il a plutôt tracé, d'un crayon léger, une caricature. Le portrait n'en est pas moins amusant, au contraire. Son bibliomane, qu'il a baptisé Théodore, était un malade atteint d'une affection aiguë. Apercevait-il un pied de femme, bien chaussé : « Voilà du maroquin perdu ! » gémissait-il. Il exigeait que son tailleur lui fît des poches *in-quarto*. Le Pont-des-Arts lui paraissait dépourvu de toute utilité puisque son garde-fou ridicule, de quelques centimètres de largeur, ne se prêtait pas aux étalages de bouquinistes. Il fut pris d'une attaque, et il en mourut, le jour où il apprit qu'il existait un *Virgile* elzevier de 1676 plus grand que le sien d'un tiers de ligne...

Cette charge est-elle une satire ? Nodier a-t-il voulu s'amuser et faire rire aux dépens de quelques confrères en bibliophilie, de quelque rival, peut-être ? La question est examinée dans la préface de M. Vallery-Radot, en tête de la réimpression que j'annonce. Elle est très jolie, cette préface, et je la signale comme étant elle-même une page d'un vrai mérite. M. Vallery-Radot y relève que certains traits peuvent s'appliquer à Boulard, ce notaire de la Restauration qui transforma six maisons en greniers à bouquins ; cependant, il ne conclut pas que

Nodier se soit proposé de vouer Boulard au ridicule. Je crois que cette réserve doit être approuvée. Il n'eût pas fallu aimer les livres comme Nodier les aimait pour se montrer à ce point cruel envers un collectionneur, fût-ce un maniaque tel que Boulard. Je suppose plutôt que Nodier n'a eu aucun modèle en vue, qu'il n'a entendu se moquer de personne spécialement, sauf peut-être de lui-même. Le fait est que dans d'autres de ses ouvrages, — par exemple dans l'*Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux,* — il s'est mis en scène sous le nom de Théodore ; or, c'est le nom qu'il a donné à son bibliomane.

Ainsi que je l'ai dit, M. Conquet a voulu que l'apparition de la nouvelle édition de cette curieuse nouvelle coïncidât avec le cinquantième anniversaire de la mort de l'auteur. Il a chargé Maurice Leloir de l'illustrer, et Maurice Leloir a exécuté vingt-quatre compositions qui sont charmantes. Elle sont conçues dans le style et dans le goût de 1835, c'est-à-dire de l'époque où le récit nous reporte. Elles sont spirituelles et pleines de saveur. L'habile artiste les a crayonnées dans les intervalles de liberté que lui laissait son grand et superbe travail de l'illustration des *Trois Mousquetaires.* Il a ainsi affirmé les multiples ressources et la souplesse de son talent. Le texte a été joliment imprimé par Lahure, et tout est réuni

pour que le *Bibliomane* fasse le bonheur des bibliophiles.

II

Un Cœur simple, *par G. Flaubert, compositions d'Émile Adan, gravées par Champollion ; librairie Ferroud.*

Il y a, dans ce superbe livre, une partie dont il ne m'est pas permis de parler et à laquelle pourtant je vais emprunter les éléments de mon article. J'ai été chargé par M. Ferroud d'écrire une préface pour présenter aux lecteurs beaucoup moins l'œuvre elle-même de Flaubert — qui est suffisamment connue — que la nouvelle édition dédiée aux bibliophiles. Aussi me suis-je principalement étendu dans ces pages, sur l'artiste de grand talent, M. Émile Adan, à qui l'illustration de *Un Cœur simple* a été confiée. A défaut d'autre mérite, mes appréciations ont eu celui d'une absolue sincérité. J'ajoute qu'elles ont déjà reçu la plus précieuse des consécrations, celle du suffrage unanime des amateurs qui font à *Un Cœur simple* un accueil aussi empressé que celui dont *Hérodias* fut l'objet il y a deux ans.

Donc, tout en m'excusant de me citer, je copie quelques passages de la préface :

« Peintre et aquarelliste, M. Emile Adan tient dans notre école française une place distinguée. Chaque année, depuis longtemps déjà, ses toiles sont remarquées au Palais de l'Industrie. Plusieurs d'entre elles ont été l'objet de hautes récompenses; beaucoup ont été vulgarisées par la gravure ou la photographie. Tout le monde connaît, notamment, son *Soir d'Automne,* cette œuvre si recueillie et si pénétrante, sa *Fille du Passeur,* qui est au Musée du Luxembourg, ses *Brûleuses d'herbe,* etc. Il excelle dans les sujets rustiques, sans préjudice des autres. Il a des moissonneuses et des faneuses qui ne sont pas celles de Millet ou de Jules Breton, — car il n'imite personne, — mais qui sont leurs dignes émules.

« Son talent est fait à la fois de sincérité et de grâce. Il s'inspire de la nature; mais en elle c'est le côté aimable qui l'attire. Ses paysans, ses paysannes sont agréables à regarder. Sont-ils moins réels pour cela? Je ne saurais admettre qu'un paysan doive, de toute nécessité, être répugnant. M. de Florian mettait en scène des bergers qui, des rubans à leurs chapeaux, une houlette dans une main et l'autre main sur leur cœur, étaient parfaitement fantaisistes. Depuis, sous prétexte de présenter nos laboureurs tels qu'ils sont, on nous a montré des êtres dégradés; on a généralisé des observations particulières; les types qu'on a pré-

tendu dégager ainsi sont moins inoffensifs que ceux de Florian, ils sont certainement aussi faux.

« Je crois fort que si, par une exigence d'ailleurs abusive, on imposait à M. Émile Adan l'obligation d'opter entre l'un ou l'autre de ces types conventionnels, il peindrait Némorin, il revêtirait Estelle des couleurs les plus séduisantes de sa palette..... Heureusement, il est libre de se tenir à égale distance des exagérations contraires ; il en profite pour rester dans la vérité, qu'il poétise sans la déformer.

« On peut être un grand peintre et n'avoir pas le sens de l'illustration du livre. M. Émile Adan possède ce sens. Le regretté éditeur Jouaust, qui s'y connaissait, avait remarqué ses aptitudes à ce point de vue spécial ; il l'avait poussé dans cette voie, il avait fait de lui un de ses principaux collaborateurs artistiques ; et de cette coopération avec un praticien du livre, M. Émile Adan est sorti armé de toutes pièces pour les tâches difficiles.

« Dès 1880, il se signalait par son illustration des *Fables de la Fontaine,* édition dite « des bibliophiles ». Ses douze dessins, gravés par Lerat, font seulement regretter qu'un plus grand nombre de sujets n'aient pas été traités ; mais Jouaust, on le sait, n'abusait pas des figures dans ses publications ; les amateurs n'avaient pas encore les exigences qu'il a contribué, d'ailleurs, à faire

naître. L'appétit, dit-on, vient en mangeant. Jouaust fut un de ceux qui réveillèrent le goût des éditions d'art; maintenant il faut aux bibliophiles les régals abondants et savoureux que leur sert M. Ferroud.

« Je serais entraîné trop loin si je m'étendais sur les autres travaux de M. Émile Adan; cependant je demande à mentionner un livre qui fait également partie des collections Jouaust, les *Filles du feu*, de G. de Nerval : notre artiste a placé, en tête des cinq nouvelles dont la réunion forme l'ouvrage, cinq compositions qui sont des chefs-d'œuvre.

« Mais jamais encore M. Emile Adan n'avait déployé ses qualités aussi largement, aussi brillamment, aussi complètement, que dans l'illustration de *Un Cœur simple*. Ses vignettes sont de véritables tableaux : voyez plutôt la jeune gardienne de troupeaux buvant à plat ventre l'eau des mares; voyez la procession de Pont-l'Évêque. Parmi les planches hors texte, je vous signale celle où « le jeune homme d'apparence cossue », à *l'assemblée* de Colleville, fait à la fille de basse-cour l'honneur de l'inviter à la danse. Et la scène de la première communion! Et celle du reposoir! Et toutes les autres! L'esprit est jeté à pleines mains; il n'est pas jusqu'au perroquet qui n'ait des jeux de physionomie réjouissants. La poésie déborde; contem-

plez, par exemple, Félicité arrosant les fleurs sur la tombe de la pauvre petite Virginie : c'est merveilleux de sentiment.

« Ces compositions où l'on admire d'abord la sûreté de la main qui semble les avoir tracées en se jouant, ont été patiemment travaillées, consciencieusement étudiées. Les costumes sont ceux de Pont-l'Évêque ; les maisons, les paysages sont ceux de la petite ville et de la région normande où l'action se déroule ; cette terrasse, jonchée de feuilles tombées, où Mme Aubain se promène avec sa fille malade, est bien celle du couvent des Ursulines de Honfleur ; le peintre s'y est rendu afin de reproduire fidèlement le panorama décrit par Flaubert en deux traits de plume : « Il y a dans le jardin une terrasse d'où l'on découvre la Seine..... Virginie regardait les voiles au loin et tout l'horizon, depuis le château de Tancarville jusqu'aux phares du Havre. »

« Les aquarelles de M. Adan figurent, au moment même où ces lignes paraissent, à l'Exposition des Aquarellistes ; elles y sont justement remarquées et admirées. Le soin de les interpréter par le burin a été confié à M. Champollion, qui s'en est acquitté avec le talent supérieur dont il avait déjà donné la mesure dans la gravure d'*Hérodias*. Avant d'avoir attaché son nom à ces deux grandes œuvres, *Hérodias* et *Un Cœur simple,* M. Champol-

lion était au premier rang de nos aqua-fortistes ; il est désormais hors de pair. »

Dans quelques mois paraîtra, également à la librairie Ferroud, le troisième conte de Flaubert, la *Légende de Saint Julien l'Hospitalier,* illustré par Luc-Olivier Merson. L'ensemble sera alors complet ; et les trois nouvelles de Flaubert auront donné lieu à trois chefs-d'œuvre artistiques ; notre époque sera enrichie de trois livres qui resteront parmi les plus beaux ; les trois illustrateurs, MM. Rochegrosse, Ém. Adan, Luc-Olivier Merson, auront ajouté un nouveau titre à tous ceux qu'ils possédaient ; M. Ferroud aura conçu et mené à bien une de ces difficiles et grandes entreprises qui assurent à un éditeur la reconnaissance des bibliophiles.

III

La Société du Livre Illustré.

30 mars 1894.

Il y a quelque temps, un certain nombre d'artistes se sont réunis en une association qu'ils ont appellée « Société artistique du Livre illustré ». Des statuts ont été rédigés dans les formes légales ; un siège social a été fixé : il est au numéro 4 de la rue des

Petits-Champs. Le programme consistait à éditer des livres artistiques. — Mais quoi ? dira-t-on ; n'y a-t-il pas les éditeurs ? — Sans doute ; seulement, les éditeurs sont des marchands, ou, si l'on préfère, des industriels ; ils se placent, ils doivent se placer à un point de vue qui n'est pas toujours celui de l'art pur. Ils sont infiniment secourables aux artistes, à qui ils procurent des travaux ; mais parfois l'artiste les trouve gênants : ils ne lui laissent pas sa pleine liberté. Aussi le premier but de la Société du Livre illustré était, d'après les statuts, « de donner à ses membres le moyen de se livrer à « leurs inspirations, sans autre souci que celui de « l'art. »

Il y avait un autre but ; je copie encore les statuts : « Procurer aux sociétaires une meilleure rétribu- « tion de leurs travaux en supprimant, entre eux « et le public, les intermédiaires onéreux. » C'est tout uniment le principe des « coopératives de production et de consommation » étendu au domaine de l'art.

Mais en matière de publications, les éditeurs sont des intermédiaires plus indispensables encore qu'ils ne sont onéreux ; ils ont les moyens de *lancer* les livres, de les répandre, de les porter à la connaissance du public. Je m'adresse ici à des lecteurs dont la plupart sont des bibliophiles qui se tiennent au courant du mouvement des idées et de l'art. En

est-il beaucoup parmi eux qui aient entendu parler de la Société que je leur signale ? J'en doute. Faute « d'intermédiaires », cette Société est restée un peu isolée dans sa fière indépendance. Peut-être lui serai-je de quelque utilité en faisant savoir qu'elle existe. Mais surtout j'ai la certitude de rendre service, en révélant ses travaux, aux amateurs qui les ignorent.

C'est qu'il y a là un groupement d'artistes de la plus haute valeur. Les dessinateurs s'appellent Lepère, Gérardin, Moulignier, Louis Tinayre. Les graveurs qui les interprètent sont Clément Bellanger, Paillard, Délé, Noël. Qui se ressemble s'assemble. Ces artistes se sont assemblés parce qu'ils sont tous des convaincus et des consciencieux. Ils possèdent à fond le métier, ils y excellent, ils y sont passés maîtres ; des succès éclatants et mérités ont, d'ailleurs, consacré leur supériorité. Mais, en outre, ce sont des chercheurs, des passionnés d'inédit, des créateurs. Leurs aptitudes de modernes et de Parisiens se sont merveilleusement affirmées dans les deux livres déjà sortis de leur collaboration ; le premier parut en 1890, sous le titre : *Le Journal ;* le second fut publié en 1893 ; il est intitulé : *Le Théâtre ;* le texte est de M. Francisque Sarcey. Plusieurs autres volumes sont en préparation.

Ces livres sont tirés à très petit nombre : cinq cents exemplaires. Ils sont imprimés chez Lahure,

sur la presse à bras. Les artistes ont fait au goût régnant la concession de quelques eaux-fortes ; mais ils proclament leurs préférences pour la gravure sur bois, « la seule, disent-ils, qui, tout en faisant ressortir le talent du dessinateur en même temps que l'habileté du graveur chargé de traduire sa pensée, ait le mérite de faire véritablement corps avec le texte. » Le fait est que la gravure sur bois, appliquée à leurs compositions et exécutée par eux, donne d'incomparables effets de couleur et atteint une puissance qui rappelle les meilleures époques et les plus admirables productions de l'art.

La « Société du Livre illustré » est digne, par son but, de la sympathie des bibliophiles ; dès à présent, elle a droit, par ses résultats, à leur reconnaissance.

IV

La Curée, *par Émile Zola ; illustrations de Jeanniot ; librairie Testard.*

10 avril 1894.

Voici une vaste entreprise : la publication des vingt romans de M. Zola formant la série des Rougon-Macquart, dans des conditions d'art et de luxe dignes des suffrages des bibliophiles ! L'éditeur qui tente la partie, M. Émile Testard, est en train de mener à bonne fin une œuvre plus colossale encore :

l'édition dite « nationale » de Victor Hugo en 43 volumes. Comme si cela ne suffisait pas, il a commencé et il continue à faire paraître, par fascicules ou volumes séparés dont le nombre ne sera pas moindre de 32, un superbe *Molière* avec illustrations de Jacques Leman et Maurice Leloir — le décoré d'hier. — Décidément, M. Testard est l'homme des grandes séries et des immenses collections, des longs espoirs et des vastes pensées... Aussi a-t-il envisagé sans effroi cette idée, que d'autres eussent jugée téméraire, sinon irréalisable, de s'attaquer à l'arbre des Rougon-Macquart, cet arbre dont l'auteur lui-même, dans une circonstance récente, s'excusait d'avoir multiplié à l'excès les rameaux trop touffus...

C'est toujours une belle chose que le courage, voire l'audace. Je souhaite donc plein succès à M. Testard. S'il veut toute ma pensée, les difficultés dont sa route est hérissée me rendent perplexe. Je ne serais pas étonné qu'il fût amené à faire une sélection. Je ne vois pas du tout comment se tirera d'affaire l'artiste, quel qu'il soit, à qui sera confiée l'illustration de livres tels que *Pot-Bouille* ou encore la *Bête Humaine*. Ces volumes-là, et plusieurs autres encore, seraient laissés de côté, qu'aucun bibliophile, à mon avis, n'aurait lieu de s'en plaindre. Mais le volume par lequel la collection vient d'être inaugurée, la *Curée,* se prêtait à l'illustration.

Du livre lui-même, je n'ai pas à parler. M. Zola a eu la prétention d'y peindre une époque, et il a employé, pour ce faire, le procédé dont il devait plus tard, dans la *Terre,* se servir pour décrire une classe : il a pris des types exceptionnels, je tranche le mot, des monstres. Comme études de monstres, cela peut offrir de l'intérêt ; comme tableau historique ou social, cela est faux ; j'ajoute que cela est malsain.

Il n'en reste pas moins que la *Curée* était un cadre dans lequel un artiste consciencieux, curieux des modes, des costumes, des physionomies de la fin du second Empire, apte à restituer et à faire revivre ce monde d'hier, déjà si loin de nous, pouvait s'exercer et se déployer à souhait. M. Testard s'est adressé à un peintre distingué, M. Jeanniot ; et celui-ci a fourni une suite de plus de quatre-vingts dessins d'une facture remarquable, qui ont été gravés sur bois par M. Ruffe ; six ont été interprétés à l'eau-forte par M. Louis Muller. Je rends justice aux efforts des deux graveurs ; mais ce sont les originaux qu'il faut voir ; ils sont admirables de puissance et de sincérité.

La *Curée* a été soigneusement imprimée par l'excellent typographe d'Évreux, M. Charles Hérissey. Il y a deux tirages : l'un à petit nombre, destiné aux amateurs, sur papier vélin ; l'autre en plus petit format, sans les eaux-fortes, à prix réduit. En

outre, il y a un tirage de grand luxe : 10 exemplaires sur Japon et 130 sur Chine. Ces derniers ont été souscrits par la librairie Ferroud.

Le second volume de la collection, *Une page d'amour,* est annoncé comme devant paraître prochainement.

V

UNE NUIT DE CLÉOPATRE, *par Théophile Gautier; illustrations de Paul Avril; librairie Ferroud.*

5 juin 1894.

L'éditeur Ferroud aime les livres qui se font pendant et qui vont deux par deux, comme les antiques bergers d'Arcadie. Il y a quelques années, après le brillant succès du *Dernier Abbé,* de Paul de Musset, illustré par Lalauze, il chargea le même Lalauze d'illustrer la *Mouche :* les deux livres sont comme inséparables. Aujoud'hui, il nous donne *Une Nuit de Cléopâtre,* et cette belle œuvre va devenir la compagne naturelle, en quelque façon obligatoire, du *Roi Candaule,* édité l'an passé.

L'auteur d'*Une Nuit de Cléopâtre*, comme du *Roi Candaule,* est Théophile Gautier. Les deux sujets sont tirés de l'antiquité, à quelques centaines de siècles près, et les deux actions se déroulent en Orient. Dans l'un et l'autre récit, le merveilleux

styliste a revêtu d'habillements grecs et égyptiens des personnages qui pensent et qui parlent à la manière des héros romantiques. Mais les personnages sont l'accessoire. Ce qui importe, ce sont les décors, et ils sont authentiques ; ce sont les couleurs, elles sont exactes. Les architectures, amplifiées par une imagination d'artiste exubérant, sont dans la donnée historique ; les paysages sont inondés de lumière ; la mise en scène est resplendissante.

Pour la *Nuit de Cléopâtre,* de même que pour le *Roi Candaule,* M. Ferroud a demandé une préface à M. Anatole France, et l'habile écrivain a déployé une élégante érudition. Pour l'illustration, M. Ferroud ne s'est pas mis en quête d'un artiste nouveau : il a maintenu sa confiance à Paul Avril. C'était justice ; quand un dessinateur a su, comme l'avait fait M. Avril, lutter d'esprit, de science et de chaleur avec Théophile Gautier dans la restitution de la Grèce antique, ce dessinateur était désigné pour entreprendre une tâche non pas semblable, mais analogue à propos de la *Nuit de Cléopâtre.*

La tâche n'était pas identique, par la raison que les documents sur l'Égypte, à l'époque où la belle Cléopâtre mettait aux prises Antoine et Auguste, sont autrement authentiques et précis que les documents relatifs à la Lydie, vers le temps où Candaule attirait si bénévolement sur sa tête, par sa faute,

les malheurs qu'a narrés le bon Hérodote. C'est un avantage, c'est aussi un écueil que de disposer de documents : la voie est frayée devant l'artiste, mais l'exigence du public s'accroît d'autant. M. Paul Avril me paraît avoir satisfait aux exigences les plus extrêmes. Son illustration respecte la vérité historique ; elle est consciencieuse ; un Maspéro ne pourrait que l'approuver sans réserves. Et en même temps, elle est vivante, colorée, telle en un mot que Gautier l'eût rêvée. M. Paul Avril a gravé lui-même ses compositions à l'eau-forte ; et sous le rapport de l'exécution de la gravure, comme de la solidité du dessin, je constate que chaque œuvre nouvelle due à son crayon et à son burin prouve de nouveaux efforts et fait éclater de nouveaux progrès.

J'ai dit en d'autres occasions, et spécialement à propos du *Roi Candaule,* ce que je pensais des soins qu'apporte M. Ferroud à ses publications, des heureuses proportions du format adopté par lui, du choix excellent de ses papiers, de la perfection typographique des ouvrages qui sont signés de lui comme éditeur et de MM. Chamerot et Renouard comme imprimeurs. Je ne pourrais que me répéter ; mais il suffira de savoir qu'à tous ces points de vue *Une Nuit de Cléopâtre* est digne de prendre place dans la collection des beaux livres qui ont précédemment paru chez Ferroud et qui sont désormais classés chez les amateurs.

VI

Les Demoiselles de Liré, *par Paul Perret; illustrations de Ch. Delort et Maurice Leloir; Boussod et Valadon, éditeurs.*

Un récit attachant, une intrigue encadrée avec beaucoup d'art et une suffisante exactitude dans des événements historiques qui semblent eux-mêmes un roman, une illustration de premier ordre, — voilà plus qu'il n'en faut pour assurer et justifier le succès du nouvel ouvrage que la maison Boussod et Valadon vient d'éditer dans le format de ses précédentes publications artistiques, l'*Abbé Constantin, Jacqueline,* etc.

M. Paul Perret nous transporte dans la période agitée qui suivit la Révolution de 1830; la scène est à Paris d'abord, puis en Vendée, pendant l'insurrection dont la duchesse de Berry fut l'âme et la victime. Nous assistons à des complots, à des conseils, à des combats. Les nombreux personnages du livre pivotent autour de deux héroïnes fort diverses d'allures, mais curieusement étudiées l'une et l'autre, et d'un gentilhomme, La Cicaudais, qui est un parent vendéen du d'Artagnan qu'Alexandre Dumas fit naître en Gascogne. Ce La Cicaudais traverse et toujours il domine l'action sous des costumes variés; mais qu'il soit ajusté à la dernière mode

de 1832, ou qu'il batte le pays à la tête de ses Chouans, vêtu comme eux de simple bure, l'âme d'un mousquetaire vibre en lui. De son ancêtre d'Artagnan, il a le courage et l'invulnérabilité ; il apporte dans ses amours la même inconstance irréfléchie — j'allais dire sincère, — et le lecteur, entraîné à sa suite dans des courses folles et des entreprises épiques, prend à ses aventures le même intérêt qu'à celles du mousquetaire de la légende.

Les nombreuses figures qui ornent le volume sont dues à deux artistes justement renommés, Charles Delort et Maurice Leloir. Le premier a illustré quelques-uns des plus beaux livres sortis de chez Conquet, notamment les *Mémoires de Grammont* — un chef-d'œuvre — et plus récemment les *Mémoires de Madame de Staal-Delaunay*. Quant à Maurice Leloir, il n'est pas seulement connu et apprécié des bibliophiles, il l'est aussi du grand public ; c'est lui qui, l'an passé, — pour ne citer que sa dernière œuvre, son dernier triomphe, — illustra ces *Trois Mousquetaires* auxquels les *Demoiselles de Liré* font naturellement penser.

Mais pourquoi, dira-t-on, se sont-ils mis à deux ? L'illustration n'y perd-elle pas en unité, en homogénéité ? — On touche ici à un point sur lequel il y aurait beaucoup à dire, celui de la collaboration. Autrefois, l'association de plusieurs artistes en vue d'un travail collectif était fréquente. Qu'on prenne

les plus célèbres livres à figures du siècle dernier, ou bien encore ceux de la belle époque romantique aux environs de 1840 : très souvent plusieurs dessinateurs et presque toujours plusieurs graveurs y coopérèrent. On ne paraissait pas trouver que la méthode présentât des inconvénients. C'est qu'il y avait, à ces époques-là, des formules généralement admises et qu'au besoin les artistes ne refusaient pas de sacrifier quelque chose de leur personnalité à l'intérêt de l'œuvre commune. Mais nos artistes contemporains sont plus individuels; ils répugnent aux efforts concertés, ils voudraient ne dépendre que d'eux seuls, et c'est pourquoi nombre de dessinateurs aujourd'hui se gravent eux-mêmes, plutôt que d'admettre un intermédiaire entre eux et le public. On me signale même Lepère qui, non content de se graver, — et l'on sait avec qu'elle maîtrise — aspire à composer typographiquement le texte au milieu duquel ses bois doivent être jetés. Ce diable d'homme unit à tant de volonté tant de ressources qu'il y parviendra, vous le verrez. Un livre imprimé, gravé, illustré d'un bout à l'autre par la même main, sortant tout entier d'une inspiration que rien n'aurait gêné, tel serait donc l'idéal. Qu'on le remarque en passant, l'art chez nous tourne exactement le dos, dans sa marche, à l'industrie qui est redevable de ses progrès modernes au système de la division du travail.

Je demande pardon de cette digression ; en réalité, elle ne m'a pas éloigné des *Demoiselles de Liré* autant qu'on le croirait. On va se rendre compte que la collaboration des deux artistes qui ont orné ce livre n'est pas de ces collaborations ordinaires auxquelles s'adressent les reproches que je viens d'indiquer. A l'origine, Delort devait fournir les dessins. Il s'était mis à la tâche depuis un certain temps, avec sa conscience habituelle, il s'était entouré des documents nécessaires, il avait pérégriné dans le Bocage vendéen pour en rapporter des paysages et des types, il s'était procuré les costumes de l'époque pour en habiller ses modèles, il avait choisi les sujets de ses compositions et il en avait exécuté tous les croquis, lorsqu'il tomba malade et se vit dans l'impossibilité de continuer. Tant de recherches, d'études et de travaux préparatoires allaient-ils être perdus ? Non, il ne l'ont pas été, grâce à l'amitié qui existe entre le pauvre artiste impotent et Maurice Leloir. Celui-ci se dévoua et, sur la donnée des croquis de Delort, en s'inspirant de ses idées, il a fait de superbes aquarelles.

Est-ce du Delort ? Est-ce du Maurice Leloir ? C'est une sorte de mixture des deux talents, c'est une combinaison où les mérites particuliers de l'un et de l'autre se trouvent fondus ; c'est, en même temps, quelque chose de très original et

d'absolument homogène. Delort n'a jamais rien fait de plus gracieux, Maurice Leloir n'a jamais rien fait de plus animé. Mais il fallait, pour que l'entreprise aboutît à cette heureuse issue, la souplesse et la remarquable faculté d'assimilation qui distinguent Maurice Leloir ; il fallait, en outre, le stimulant de l'amitié qui, en unissant les deux artistes, honore l'un autant que l'autre.

Les compositions hors texte, ainsi que les vignettes, ont été reproduites en photogravure, selon le procédé qui est la propriété de l'ancienne maison Goupil, aujourd'hui dirigée par MM. Boussod et Valadon. J'avoue mes préférences pour l'eau-forte ou la gravure sur bois. Mais, cette réserve posée, il convient de reconnaître que, grâce aux soins des éditeurs et de leur habile artiste, M. Varin, la photogravure ainsi exécutée réalise tout ce que le procédé peut donner.

VII

Jean et Jeannette, *par Théophile Gautier ; illustrations d'Ad. Lalauze ; librairie Ferroud.*

C'est une heureuse idée qu'a eue l'éditeur Ferroud de confier à M. Lalauze l'illustration de ce livre. Plusieurs motifs commandaient ce choix, et

d'abord un motif de reconnaissance. Si la maison Ferroud est aujourd'hui posée et classée dans l'estime des bibliophiles, elle a dû ses premiers succès à la collaboration artistique de Lalauze. En toutes choses, il importe de bien commencer; pour un éditeur, tout dépend de là. Je me rappelle ce qu'était la « Librairie des Amateurs » il y a quelques années, avant la publication du *Dernier Abbé :* une modeste boutique où déjà l'on s'intéressait aux beaux livres, mais d'où rien n'était encore sorti qui lui appartînt en propre. Le *Dernier Abbé* réussirait-il ? A ce point d'interrogation étaient suspendues les destinées de la maison. Un échec eût arrêté l'essor; tant d'autres entreprises analogues ont fini le même jour où elles débutaient ! Il en fut autrement cette fois : Lalauze avait mis dans le *Dernier Abbé* tout son talent, tout son esprit, toute sa merveilleuse habileté d'exécution ; les amateurs se disputèrent ce volume exquis. Dès l'année suivante, Ferroud put donner la *Mouche,* pareillement illustrée par Lalauze ; dès ce moment la partie était gagnée et il lui fut loisible de se lancer dans d'autres publications, de livrer d'autres batailles qui toutes ont été des victoires. Le nom de Lalauze avait porté bonheur au nom de Ferroud. Et c'est pourquoi je suis heureux de retrouver ces deux noms accolés sur la couverture du présent volume.

Ajoutez que personne n'était plus apte que

Lalauze à faire revivre l'époque où ce livre nous transporte, à rendre les costumes, les attitudes, les physionomies des personnages qu'il met en scène.

Jean et Jeannette, tel est le titre. L'auteur est Théophile Gautier. On réimprime dans des conditions de grand luxe et d'art beaucoup d'ouvrages de Théophile Gautier ; ce n'est pas Ferroud seulement, c'est également Conquet qui exhume ses romans, ses nouvelles, aussi ses vers, pour en confier la décoration à des artistes, de choix. Les amateurs ne paraissent pas s'en plaindre, et quant aux artistes, on comprend que Théophile Gautier les attire et les inspire. Entre eux et lui, il y a des affinités, on peut même dire parité de tempérament. M. Léo Claretie a bien mis ce point en lumière dans la préface intéressante et si documentée qu'il a écrite pour *Jean et Jeannette.* Il définit avec raison Théophile Gautier « un coloriste dont la plume est un pinceau ». Ses récits sont des tableaux : « Il sait voir et faire voir, ajoute M. Léo Claretie. Il a des sens plus que des sentiments... Une de ses métaphores familières, pour dire qu'il allait travailler, était : « Je vais mettre du noir sur du blanc. »

Il a appliqué son procédé dans ce joli roman de *Jean et Jannette,* qu'il appelait lui-même un « conte rococo. » Chaque page est un panneau XVIII[e] siècle, où défilent tour à tour des marquises poudrées et

des jeunes seigneurs musqués, des actrices de l'Opéra et des soubrettes friponnes, dans le fond quelques gens du commun, mais au premier plan, toute cette société élégante, polie, frivole, qui fréquentait chez la Guimard, vivait d'une vie artificielle dans des décors de convention, papillonnait et s'ennuyait, se fourvoyait parfois dans les guinguettes, ne pensait pas et ne sentait guère, mais brillait et reluisait...

Quel cadre pour le crayon et le burin de Lalauze! Le spirituel artiste est comme chez lui dans ces élégances raffinées ; on dirait qu'il a appris son art dans l'atelier de Lancret et qu'il a vécu dans ce vieux Paris dont il nous montre les rues, dans ces salons et ces boudoirs qu'il reconstitue avec leurs meubles, leurs bibelots, leur atmosphère. Il sait exactement quels étaient les costumes d'alors, surtout il sait comment on les portait et quels étaient les gestes, les mouvements, les airs de tête.

Les vingt-quatre en-tête de chapitres et culs-de-lampe — il n'y a pas cette fois de compositions hors texte — qu'il a dessinés pour *Jean et Jeannette* ont été gravés à l'eau-forte par lui-même, avec une perfection rare. Non-seulement cette œuvre est digne de prendre place à côté de ses meilleures, mais elle ajoutera encore à la renommée du maître à qui la bibliophilie doit les admirables *suites* de la *Physiologie du goût, des Mémoires de Madame de*

Staal-Delaunay, du *Dernier Abbé*, et tant d'autres illustrations de premier ordre.

VIII

NAPOLÉON AUX ENFERS, *texte et illustrations de Henriot; librairie Conquet.*

L'éditeur Conquet a adopté une aimable coutume que les clients de sa librairie prisent fort, et à juste titre : il leur offre chaque année un petit volume en guise d'étrennes. Ça ne coûte rien, et ça vaut beaucoup. La collection se compose déjà d'un lot de livres qui sont tous charmants. Henriot, le spirituel dessinateur de l'*Illustration*, s'était chargé tout à la fois d'écrire et d'illustrer celui de l'année dernière. Le succès avait été si vif que Conquet s'est de nouveau adressé à lui pour les étrennes du 1er janvier 1895. Henriot s'est surpassé. Une œuvre illustrée par lui et éditée par Conquet ne pouvait qu'être artistique ; mais, en outre, celle-ci se distingue par un vrai mérite littéraire.

Ce ravissant in-18 est intitulé : *Napoléon aux Enfers*. Que fait le vainqueur d'Austerlitz dans le sombre séjour ? Il y entend dire qu'à Paris on ne parle que de lui, on n'écrit que sur lui, on est curieux de tout ce qui se rapporte à lui, en un mot, qu'une épidémie de *napoléonite* sévit sur les boule-

vards. Naturellement, il voudrait bien voir les dessins où il est représenté, les modes qu'il inspire, les pièces de théâtre dont il est le héros... Mais Minos refuse de le laisser sortir : c'est la consigne. Pourtant Minos n'est pas tout à fait intraitable ; et surtout il doit tant à Napoléon qui fit si bien ses affaires quinze années durant ! Donc, on cherche et on trouve une transaction : le grand homme restera claquemuré, mais il lui sera permis de désigner douze amis — un par mois — qui iront, pendant l'année 1894, examiner pour lui ce qui se passe et lui en rendre compte. Ce sont ces comptes-rendus, ces rapports mensuels qu'Henriot met sous nos yeux, ornés par lui d'amusantes vignettes.

Le plan est ingénieux : la façon dont il est réalisé ne laisse rien à désirer. Chacun des personnages chargés des rapports voit nos choses sublunaires sous l'angle visuel qui devait être le sien et les raconte à sa manière, dans son style propre : Joséphine est sentimentale, Fouché est inquisitorial, la maréchale Lefebvre est... sans-gêne, Talma est cabotin, Cambronne est militaire. Les évènements, grands ou petits, de l'an passé, ainsi appréciés et narrés, sont désopilants au possible ; quand il le faut, l'auteur sait donner la note grave, ou même émue. Inutile d'ajouter, — n'est-ce pas ? — que les dessins pétillent d'esprit, tout comme le texte, prose ou vers, qui les accompagne.

IX

La mort du Duc d'Enghien, *par Léon Hennique ; illustrations de J. Le Blant ; librairie Testard.*

Quand M. Henriot nous disait — voir l'article ci-dessus — qu'il n'y en a que pour le premier Empire ! Voici une des plus belles publications auxquelles la fin de l'année 1894 ait donné l'essor : le sujet est la mort du duc d'Enghien. De ce sujet, M. Léon Hennique a tiré quelques pages dont l'impression est saisissante. En trois tableaux dialogués, d'une facture serrée et nerveuse, d'une intensité singulière, il nous fait assister au drame poignant qui eut son épilogue dans les fossés de Vincennes. Les données de l'histoire sont scrupuleusement observées : on plaint et l'on admire l'infortuné duc d'Enghien.

C'est cette œuvre de grande valeur que l'infatigable éditeur Émile Testard a choisie pour inaugurer une nouvelle collection qui comprendra dix volumes et s'appellera en conséquence : « Collection des Dix. » M. J. Le Blant, le grand artiste pour lequel les époques de la Révolution et de l'Empire n'ont plus de secrets, a été chargé de l'illustration. Il s'en est acquitté avec sa maîtrise habituelle. Les neuf compositions hors texte qu'il a dessinées sont très belles ; elles ont été, ainsi que les vignettes

placées en tête de chacun des tableaux, joliment gravées à l'eau-forte par Louis Muller. En outre, Le Blant a jeté dans le texte ou dans les marges une quarantaine de croquis qui n'ont peut-être pas moins de mérites, mais dont la reproduction, due à des procédés plus sommaires, souffre un peu du rapprochement avec les eaux-fortes. Le volume a été irréprochablement imprimé par Chamerot; les papiers sont de choix; le tirage a été limité à trois cents exemplaires.

Les volumes à venir de la « Collection des Dix » seront illustrés par Jeanniot, Félicien Rops, Luc-Olivier Merson, Maurice Leloir, etc., c'est-à-dire par des artistes qui sont tous, en des genres fort dissemblables, des maîtres incontestés. Les ouvrages édités présenteront, eux aussi, une grande variété; il y aura même des contrastes. Tout fait espérer que la Collection offrira un attrait extrême. En tout cas, la façon dont elle est amorcée la désigne dès à présent à l'attention sympathique des amateurs.



§ II. — OUVRAGES ET PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

I

Le Répertoire des Ventes; *publication périodique ; Pierre Dauze, rédacteur en chef ; 24, boulevard Poissonnière.*

4 avril 1894.

Voici une publication qui me paraît devoir rendre autant de services aux amateurs qu'elle imposera de travail à son hardi et entreprenant auteur. Elle vient combler une lacune que regrettaient tous ceux qui s'occupent d'objets d'art et spécialement de livres. En Angleterre, un recueil existe depuis quelques années, où sont consignés et conservés les résultats des ventes publiques de livres. Je note en passant, comme une preuve de l'utilité de ce recueil, que les premiers volumes, vieux à peine de cinq ou six ans, se vendent déjà près du double du prix d'émission. Mais en France, rien de pareil n'avait été tenté jusqu'à présent.

Les grands libraires de Paris, je le sais, suivent toutes les ventes de l'Hôtel Drouot ou de la salle Sylvestre ; ils inscrivent les prix sur leurs catalogues. Mais les simples amateurs qui n'ont pas le loisir de passer dans les salles de ventes, pendant près de six mois, à peu près toutes leurs après-midi et presque toutes leurs soirées ? Les ventes sont pourtant ce qu'un collectionneur est avant tout tenu de connaître : elles règlent les cours, elles déterminent la valeur des choses.

Notez, d'ailleurs, qu'en fait d'objet précieux ce sont presque toujours les mêmes qui défilent sous le marteau des commissaires-priseurs. Et de plus en plus il en sera ainsi : le nombre de ces objets n'est pas illimité ; on n'en découvrira guère plus, désormais, dans des greniers ignorés ou sur des rayons inexplorés. Mais comment retrouver la trace des adjudications anciennes ?

Tenez, je prends une de ces grandes librairies de Paris où, depuis plusieurs générations, on a conservé les catalogues annotés des ventes de livres. Nous sommes, par exemple, à la librairie Techener ; ses directeurs, MM. Leclerc et Cornuau, mettent leur collection de calalogues à la disposition des amateurs avec une bonne grâce qui, d'ailleurs, est de règle chez la plupart de leurs principaux confrères. On arrive chez eux ; on sait que tel exemplaire a passé dans une vente, mais on ne se rappelle plus la date

précise. Le libraire, de son côté, fouille dans ses souvenirs, mais il ne retrouve pas, lui non plus, le nom ni l'année. Tirez-vous de là ! Vous ne vous en tirerez pas. Vous perdrez votre temps et vous fatiguerez vos yeux à compulser catalogues sur catalogues ; vous quitterez la partie, énervés et bredouilles.

Eh bien ! le *Répertoire des Ventes* vient d'être créé pour supprimer, à l'avenir, tous ces inconvénients, toutes ces difficultés de recherches. Le plan est aussi ingénieux que complet. Il y a trois parties distinctes. La première est intitulée *Gazette des Ventes;* elle contient l'annonce des ventes, le compte rendu des enchères les plus notables, en France et à l'étranger, la chronique des faits pouvant intéresser les amateurs, des notes bibliographiques, des notices sur les publications nouvelles, etc.

Cette partie paraîtra toutes les semaines pendant la période active des ventes et à des intervalles plus éloignés durant la morte-saison. J'ai sous les yeux les numéros parus depuis le 13 février 1894, date de la publication du premier numéro : je n'ai que des éloges à décerner.

Une seconde partie contient le relevé *complet* de tous les prix pratiqués aux enchères publiques ayant lieu à Paris, en fait de livres, d'autographes, de gravures, d'estampes, de tableaux. Vous avez

reçu le catalogue rédigé par l'expert chargé de la vente ; vous n'avez pas pu assister à l'adjudication ; grâce au *Répertoire,* vous en connaîtrez les résultats dans un délai aussi rapide que possible. Vous n'avez plus qu'à transcrire sur votre catalogue les prix qu'il vous donne. L'essentiel, ici, est qu'aucune erreur ne se glisse dans les interminables colonnes de chiffres. Il y en a eu dans les fascicules déjà parus ; il y en aura toujours quelques-unes ; mais il n'est que juste de reconnaître la vigilance avec laquelle M. Pierre Dauze met tous ses soins à ce qu'il y en ait le moins possible.

Enfin M. Pierre Dauze publiera au bout de chaque année écoulée une troisième partie qui sera une *Table alphabétique* donnant :

Pour les livres, la partie principale du titre, l'imprimeur ou libraire, le lieu et la date de publication, le format et la tomaison, la reliure, le prix et enfin l'indication de la vente où l'adjudication a eu lieu.

Pour les autographes, le destinataire quand il y a lieu, la date, le format, le nombre des pages et le prix d'adjudication.

Pour les gravures et estampes, les noms des dessinateurs et graveurs, l'état, les marges et le prix d'adjudication.

Pour les tableaux, dessins, aquarelles, l'indication du sujet, les dimensions et le prix d'adjudication.

Qu'on veuille bien remarquer que les renseignements non mentionnés à la table par suite de la modicité du prix d'adjudication figurent cependant, *intégralement*, dans la liste périodique des prix d'adjudication ; la Table, malgré ces exclusions obligées, ne comprendra pas moins de 25 à 30.000 numéros dans une année normale.

On peut s'abonner séparément à chacune des trois parties ; l'abonnement au recueil complet ne coûte que 36 francs ; les prix sont plus élevés pour les exemplaires sur papiers de luxe. On fera bien de s'inscrire sans retard, car le tirage de la Table alphabétique, en d'autres termes de la troisième partie décrite ci-dessus, est limité dès à présent à un chiffre de 700, qui ne sera pas dépassé, quoi qu'il advienne.

J'ai cru devoir entrer dans quelques développements sur cette publication, à raison de l'intérêt très particulier qu'elle présente pour les amateurs. J'ajoute, en terminant, qu'elle est éditée dans des conditions qui méritent leurs suffrages : il n'y a pas de faux luxe, mais on remarquera les en-tête, vignettes et ornements typographiques, imités des impressions du XVIe siècle, qui la décorent et lui donnent un cachet artistique (1).

(1) A la date du 31 décembre 1894, la première partie du recueil, intitulée *Gazette des Ventes*, formait, avec sa table, un volume de 324 colonnes. La seconde partie, ou *Relevé général des Ventes*, formait

II

Le Manuscrit, *revue mensuelle ; directeur : M. Alphonse Labitte, 5, rue de Javel.*

10 avril 1894.

J'ai déjà eu l'occasion de parler de M. Alphonse Labitte. Ce littérateur de mérite, qui est poète à ses heures, s'est spécialement adonné, depuis un certain temps déjà, à l'étude des manuscrits enrichis de miniatures ; il a entrepris de remettre en honneur l'art de l'enluminure et de lui recruter des adeptes qu'il dirige par de judicieux conseils et à la portée desquels il met des modèles choisis. En 1892, il a publié sous le titre : *Les Manuscrits et l'art de les orner,* un très beau et très important ouvrage, dont j'ai rendu compte (1). Plus récemment, il a fait paraître un petit traité essentiellement pratique : *L'Art de l'Enluminure.* Enfin, il a fondé une revue, l'*Enlumineur,* qui s'adressait jusqu'ici, simultanément, à deux catégories distinctes de lecteurs. Pour les femmes du monde et les jeunes filles qui

un volume de 218 pages. Enfin, la *Table alphabétique,* complètement terminée (328 colonnes) pour les tableaux, aquarelles, dessins, estampes, gravures et autographes, — vendus du 1er janvier au 30 juin 1894 — était en bonne voie d'achèvement pour la partie concernant les livres.

(1) V. la *Bibliophilie* en 1891-92, page 101.

manient le pinceau, l'*Enlumineur* contenait d'utiles indications et de nombreux modèles de missels, d'écrans, d'éventails, etc.; pour les érudits et les bibliophiles, il y avait des articles scientifiques, des documents de divers genres.

La difficulté était de satisfaire à la fois l'une et l'autre clientèle : les érudits trouvaient que la place faite à la science était toujours insuffisante, et les jeunes filles la trouvaient souvent excessive.

Aussi M. Alphonse Labitte vient-il de dédoubler sa publication. Le titre l'*Enlumineur* reste celui d'une revue qui, paraissant le 1er de chaque mois, justifiera son sous-titre de : « l'Art dans la famille ». Le *Manuscrit*, qui paraît le 15 de chaque mois, est destiné aux bibliophiles, aux bibliothécaires, aux conservateurs de musées, aux libraires, etc.

M. Labitte s'est assuré pour le *Manuscrit* de précieux concours; il a des collaborateurs dont le nom fait autorité. Parmi les travaux déjà parus, j'en remarque, dans le numéro du 15 janvier dernier, qui sont signés de MM. H. Michel, conservateur de la bibliothèque d'Amiens, et Camille Couderc, de la Bibliothèque nationale. Le numéro suivant contient une étude très intéressante de M. Paul Durrieu sur une miniature peu connue jusqu'à présent et pourtant de premier ordre, qui se trouve à la bibliothèque de la rue de Richelieu. On sait que l'archéologue à l'érudition très vaste

est doublé, en M. Paul Durrieu, d'un connaisseur au goût très sûr. Ces qualités s'affirment hautement dans l'article que je mentionne.

En outre, le *Manuscrit* tient au courant des ventes publiques, des catalogues de libraires, de toutes les nouvelles qui peuvent instruire les amateurs. De nombreuses reproductions de miniatures, de documents graphiques, même de reliures, ajoutent à l'attrait du recueil.

III

MANUEL DE L'AMATEUR DE LIVRES DU XIX[e] SIÈCLE,
par Georges Vicaire.
Librairie Rouquette. Deuxième fascicule.

17 juin 1894.

Quand je disais, en annonçant le commencement de cette vaste et grande publication (1), que j'admirais le courage de l'auteur, je ne pensais pas si bien dire. L'entreprise est plus laborieuse encore que je ne le croyais ; l'étendue du travail dépasse tout ce qu'on imaginait ; et j'observe en passant que ceci est une nouvelle preuve de l'utilité de ce travail : la surprise provient de ce que le champ

(1) V. la *Bibliophilie* en 1893, page 75.

était inexploré, rien de pareil n'ayant été tenté jusqu'à présent.

Les deux fascicules actuellement parus contiennent 768 colonnes, en texte serré. M. Georges Vicaire, ainsi que je l'ai précédemment dit, ne s'occupe que des livres publiés depuis l'an 1800; il ne retient que ceux qui méritent, ou par leur condition artistique, ou par leur valeur littéraire, ou par leur rareté, de fixer l'attention des amateurs. Or, lesdites 768 colonnes ne nous conduisent qu'au milieu de la lettre B !

Qu'on s'étonne ensuite qu'il y ait une crise de la librairie et que la « Nationale » se plaigne de l'insuffisance de ses locaux ! Il y a dans cette abondance de livres, beaux, ou rares, ou intéressants à divers titres, de quoi ravir d'aise les bibliophiles. Mais il y a en même temps de quoi les désespérer : comment tout avoir, ou plus simplement, comment tout connaître ?

Cependant, M. Vicaire connaît tout. Ce qu'il a dû faire de recherches, ce qu'il a dû compulser de bibliothèques et de rayons, de collections et de catalogues, dès à présent le résultat acquis le proclame hautement.

Il s'est attelé sérieusement à une tâche sérieuse. Il aurait pu égayer son sujet d'anecdotes ; il aurait pu interrompre la monotonie des descriptions par des appréciations littéraires. Entre nous, je regrette

un peu que le savant attaché de la Mazarine n'ouvre pas son sac à souvenirs : je le sais bien garni. Mais il s'est dit qu'il avait à faire de la bibliographie pure, et bibliographe il reste. Ses notices contiennent tout ce qui est nécessaire pour la connaissance des livres, des éditions, des tirages ; rien de plus.

Mais quelle mine de renseignements ! Et combien ces renseignements sont sûrs, combien précis, combien soigneusement contrôlés et judicieusement groupés ! Je signale en particulier sa bibliographie des éditions de Balzac : tout près de 100 colonnes ! L'œuvre si touffue du grand romancier y est décrite, pour la première fois, d'une façon complète. Le travail n'est pas moins définitif en ce qui concerne Augier, Barbey d'Aurevilly, Baudelaire, Béranger, — il est vrai que pour Béranger, M. Brivois avait déjà traité et épuisé le sujet. — Non seulement M. Vicaire énumère toutes les éditions de ces auteurs, mais il relate sommairement les principaux écrits qui leur ont été consacrés.

De même qu'il avait, dans le premier fascicule, sous la rubrique *Amis des Livres,* fait connaître toutes les publications de cette célèbre et si prospère société, de même il nous donne, dans celui-ci, la bibliographie des publications de l'illustre *Société des Bibliophiles français* depuis son origine

en 1820, comme aussi celle des publications de la *Société des Bibliophiles contemporains* et des diverses sociétés provinciales. Il décrit, volume par volume, les collections parues chez Jouaust (Petite Bibliothèque artistique, Bibliothèque artistique moderne), chez Jannet et ses successeurs (Bibliothèque elzévirienne), chez Lemerre (Petite Bibliothèque littéraire), chez Charpentier, chez Hachette, etc., etc. Les prix de publication sont partout indiqués ; les prix réalisés dans les ventes publiques le sont également. L'érudit est nanti de tous les renseignements qu'il peut souhaiter ; l'amateur est mis au courant de tous les détails, de toutes les particularités qui peuvent l'intéresser. Pour procurer aux uns et aux autres des facilités nouvelles, M. Georges Vicaire ne regarde pas à ses peines. Il trouvera sa récompense dans les services qu'il rendra (1).

IV

LE LIVRE A TRAVERS LES AGES; *librairie Ch. Mendel.*

Novembre 1894.

L'éditeur Ch. Mendel vient de nous donner, à l'occasion de l'Exposition du Livre, un bel et

(1) A la fin de 1894, le tome Ier du *Manuel*, comprenant 990 colonnes, était terminé ; il allait jusqu'à la fin de la lettre B. Le tome II était sérieusement amorcé.

intéressant album, instructif à lire et agréable à regarder, qui s'appelle *le Livre à travers les âges*. Le texte est dû à la collaboration d'écrivains, d'artistes et de spécialistes, qui ont considéré chacun le livre — domaine immense ! — sous l'aspect qui avait ses préférences. Ainsi, c'est M. Alphonse Labitte qui initie les lecteurs à la connaissance des manuscrits ; c'est M. de Belfort de la Roque qui décrit « les étapes de l'imprimerie » ; c'est M. Léon Gruel qui parle reliures... A signaler une causerie de M. Lucien Descaves, très joliment enlevée, sur « le sort des livres ». Pourquoi, seulement, l'auteur a-t-il l'air de classer les elzéviers parmi les incunables ? Naturellement, il est question de l'illustration des livres, et en particulier du procédé si curieux que M. Mendel s'adonne à propager et à perfectionner : l'illustration au moyen de la photographie directe. L'ouvrage, soigneusement imprimé par la maison Lahure, est orné d'un grand nombre de reproductions de minatures, de gravures, de dessins, de reliures...

V

LA RELIURE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, *par M. Henri Béraldi ; librairie Conquet.*

Novembre 1894.

Le premier fascicule de la *Reliure au dix-neuvième siècle,* par M. Henri Béraldi, vient de paraître à la librairie Conquet. L'ouvrage se composera de 4 fascicules. Celui-ci, qui contient XLIII-125 pages de texte et 45 reproductions de reliures, s'ouvre par une sorte d'étude générale sur le décor en reliure. Sous une forme brillante, humoristique, pittoresque, l'auteur y fait preuve d'une érudition qui, pour ne pas affecter des formes pédantes, n'en est ni moins sérieuse, ni moins sûre. Puis il passe en revue les principaux relieurs et leurs œuvres maîtresses depuis 1800 jusqu'en 1834, année de la mort de Thouvenin.

Cette revue commence par Bradel, un successeur des Derome, entre les mains duquel le style des décors XVIIIe siècle acheva de se corrompre. Bientôt surgit le style Empire que les deux Bozérian — le jeune surtout — portèrent à un haut degré de perfection technique. Il y a des tendances à l'innovation et à l'originalité, mais c'est souvent disgracieux, c'est parfois d'un mauvais goût achevé : voyez plutôt,

parmi les reproductions, celle d'une reliure pour *Paul et Virginie,* avec une galerie de personnages en manière de frise antique : « Imaginez, dit spirituellement M. Béraldi, un *Paul et Virginie* trouvé dans les fouilles d'Herculanum ! »

Après la reliure Empire arrive la reliure de la Restauration. Trois noms émergent alors : c'est celui de Purgold, le prédécesseur de Bauzonnet, qui devait avoir lui-même pour successeur Trautz-Bauzonnet ; c'est ensuite le nom de Simier ; c'est enfin et surtout celui de Joseph Thouvenin qui fut, de son vivant, porté au pinacle. En 1820, le poète-relieur Lesné chantait les louanges de Thouvenin en ces vers baroques :

On dirait que Minerve et l'instruit et le guide,
Et que, pour le former dans l'art qu'il ennoblit,
Elle se fit relieur alors qu'il s'établit.

Charles Nodier proclamait Thouvenin le premier des relieurs présents, passés, futurs. Thouvenin lui-même paraît avoir partagé l'opinion que les contemporains avaient de lui. Il se jugeait favorablement. Écrivant à un amateur pour lui annoncer l'envoi d'une reliure : « Elle unit, disait-il, à la solidité d'une pyramide d'Égypte le fini d'une montre de Bréguet. » Fragilité de la gloire ! Quelque trente ans plus tard, Thouvenin n'était plus bon qu'à être mis au rancart. C'était une autre exa-

gération. M. Béraldi, plus équitable, reconnaît les mérites de Thouvenin et des autres grands relieurs de son époque, ouvriers consciencieux, possédant leur métier qu'ils exerçaient loyalement et habilement, souvent décorateurs ingénieux et personnels.

Mais déjà dans les œuvres des meilleurs et plus encore dans celles des relieurs de second ordre, le goût subit de rudes atteintes. La gaufrure, — procédé renouvelé des reliures dites monastiques d'il y a quatre cents ans, — envahit tout. C'est un procédé d'une exécution relativement facile, quoique Lesné ait écrit :

La gaufre est un talent où peu de gens excellent.

Employée avec tact, la gaufrure donne de jolis effets. Mais, sous la Restauration, l'usage devient abus. On mélange d'une façon excentrique la gaufrure et la dorure. Le mal atteint le paroxysme quand, sous la poussée du romantisme, nos relieurs imaginent le décor dit « à la cathédrale ». Le genre troubadour triomphe ; on se livre à une orgie d'ogives, à une débauche de pastiches moyenâgeux. Un Moyen-Age pour boîtes à bonbons ! Lesné, cette fois bien inspiré, remonte sur Pégase, et qualifie ce genre :

Un galimatias, avorton du gothique.

Une réaction est inévitable ; elle se produit ; la période suivante, au seuil de laquelle M. Béraldi

nous a conduits et s'arrête dans ce premier fascicule, sera une période de reproductions serviles et de copies des modèles classiques.

Ainsi envisagé et étudié, l'art de la reliure apparaît ce qu'il est réellement : un art, et non pas seulement un métier, un art que les idées ambiantes influencent et où elles se reflètent, dont les manifestations sont aussi curieuses à suivre, à apprécier et à comparer que celles des autres arts. M. H. Béraldi l'a bien compris, avec son sens esthétique si développé ; et c'est là un premier mérite de son œuvre.

Faut-il ajouter que la forme extérieure de son livre est digne en tous points des bibliophiles à qui il le destine ; que l'impression, confiée à la maison Lahure, est parfaite ; que le papier vélin du Marais, spécialement fabriqué pour l'édition, est d'une rare beauté ; que les habiles héliograveurs Dujardin et Charreyre et l'imprimeur en taille-douce Ch. Wittmann ont mis tous leurs soins à l'exécution des planches ; que les types de reliures dont ces planches donnent la reproduction ont été choisis avec le plus judicieux discernement ?

Mais surtout peut-être je sais infiniment gré à M. Henri Béraldi d'avoir osé enfin aborder un sujet que personne n'avait encore traité. Les ouvrages sur la reliure et sur son histoire sont nombreux ; tous jusqu'à présent, y compris le der-

nier et le plus complet, celui du docteur Thoinan, s'arrêtaient à l'an 1800. Était-ce donc que, dans la pensée de leurs auteurs, notre âge n'eût rien produit dont il valût la peine de s'occuper, ? Ou bien était-ce qu'ils jugeaient préférable de laisser à nos arrière-neveux le soin de s'en occuper, quand les documents auraient été dispersés, quand les renseignements seraient devenus malaisés à contrôler, quand les impressions du moment, avec leur cortège d'anecdotes, de racontars au besoin, se seraient effacées ?

Mais non, nous soupçonnons plutôt les devanciers de M. Béraldi d'avoir reculé devant les difficultés et d'avoir hésité à prendre parti dans les polémiques.

. L'autre siècle eut la querelle des anciens et des modernes. La fin du nôtre a eu la querelle des « vénérants » — lisez amateurs exclusifs de vieilles reliures — et des « jeunes ».

Les « vénérants » régnaient et ils gouvernaient la bibliophilie il y a peu d'années encore. Ils prisaient fort — et ils avaient raison — les splendides reliures de la Renaissance ou celles de Le Gascon, de du Seuil, de Boyet, au temps du Grand Roi. Mais ils avaient le tort de les priser d'une façon exclusive. A peine daignaient-ils, par une condescendance dont ils rougissaient presque, admettre que Derome et Padeloup avaient exécuté pour Mme de

Pompadour des dentelles qui n'étaient pas sans charme. Quant aux reliures du début de notre siècle, ils ne voulaient pas les connaître ; ils croyaient leur faire, en les « cassant », beaucoup d'honneur. Ils étaient les clients de Trautz-Bauzonnet, mais c'était à la condition que ce merveilleux ouvrier se résignât, quoiqu'il en eût, à copier le vieux, et encore se plaignaient-ils que ses maroquins et ses dorures n'eussent pas, au sortir de l'atelier, la patine du temps. Le terrible M. de Lacarelle trouvait que Trautz lui-même, en comparaison de Boyet, était « un peu canaille ».

Le jour où les « jeunes » s'insurgèrent contre les ukases des « vénérants » et secouèrent un joug longtemps subi en silence, ce fut un réveil tumultueux. On répondit à des excès par d'autres excès. J'ai vu des militants de la « Société des Bibliophiles contemporains » refuser par système de reconnaître un mérite quelconque aux chefs-d'œuvre anciens.

Tel n'est pas le cas de M. Béraldi. Sans doute, il fut de ceux qui ouvrirent les hostilités contre les « vénérants » ; il les railla avec une verve caustique ; il fut un peu dur parfois. S'il n'y avait que des « vénérants », assurément nos relieurs actuels, comme nos éditeurs de livres de bibliophiles et nos artistes n'auraient qu'à se croiser les bras et à tout abandonner ! Mais s'il ne devait plus jamais y en avoir, le résultat risquerait d'être le même. Exemple

à l'appui : M. H. Béraldi fait exécuter chez nos grands relieurs des œuvres de toute beauté, marquées à son chiffre ; il encourage des efforts qu'il est mieux que personne apte à diriger, il suscite de réels progrès ; eh bien ! je demande si, aux mobiles désintéressés qui l'animent, la confiance de voir les amateurs de l'avenir rechercher un jour sa « provenance » ne vient pas se joindre très légitimement? Et que seront ces amateurs, sinon des « vénérants », à leur tour? Gardons-nous des étroitesses du « vénérant » ; mais, de grâce, ne le supprimons pas !

Aussi bien M. Béraldi a résolu la question en quatre lignes exquises et très profondes, celles où il dédie son livre au célèbre bibliophile du xvi[e] siècle, à Grolier « qui, n'ayant collectionné que de la reliure de son temps, faite pour lui, sur ses conseils et à sa marque, restera éternellement le modèle de l'amateur de reliure « moderne ».

Voilà la vérité ! Vénérons, puisque c'est le mot, les reliques de Grolier, comme elles le méritent ; mais surtout imitons-le ; c'est ce que fait M. Béraldi, et il fait bien.

Notre siècle n'a pas, malgré ses détracteurs, démérité de la reliure ; il supporte la comparaison avec les âges précédents. La reliure contemporaine, à laquelle M. Béraldi arrivera dans la suite de son travail, est une des plus intéressantes qu'on

puisse étudier. La reliure elle-même du Premier Empire et de la Restauration, naguère si méprisée, est fondée à se prévaloir de quelques œuvres de mérite et de valeur. On s'en doutait déjà, on le sait mieux après avoir lu M. Béraldi.

Et puis nous avons, au XIXe siècle, posé deux principes qui resteront en bibliophilie. Le premier, c'est que rien ne vaut, pour un livre, la reliure du temps ; le second, c'est que le décor de la reliure doit s'harmoniser avec l'époque et le sujet du livre.

Il semble que ces règles auraient dû, tant elles sont naturelles, être toujours observées. Et cependant elles furent surtout violées jusqu'en ces derniers temps. Tout récemment encore, des « vénérants » détruisaient de bonnes reliures anciennes, qui avaient le tort à leurs yeux d'être en simple veau, et les remplaçaient par des maroquins modernes ; les « jeunes » ont eu grandement raison de protester contre cette erreur. Par contre, ces mêmes « vénérants » ont droit à un bon point pour avoir compris, les premiers, que des décors du XVIIIe siècle, par exemple, ne doivent pas être mis sur un livre du XVIe relié à nouveau, et réciproquement. Aucun des relieurs d'aujourd'hui ne commettrait les anachronismes où l'on tombait autrefois. Nos relieurs, à l'instigation des amateurs, vont plus loin ; ils visent à adapter l'extérieur du livre à son intérieur, l'ornementation au sujet. On

va même trop loin à cet égard, et M. Béraldi critique finement ce qu'il appelle « une variété de charade », en d'autres termes, cette manie de classement des livres en catégories, « semblables à nos corps constitués pour lesquels chacun peut dire, à l'inspection de la broderie des uniformes, si ceux qui les portent sont préfets, académiciens, ingénieurs ». Certains feront bien de méditer l'avertissement discret qui est ainsi donné. On gâte par l'exagération les idées les plus justes. Il n'en reste pas moins que l'idée est juste en soi et qu'il faut louer les modernes de l'avoir mise en honneur.

Sous tous les rapports, relieurs et bibliophiles du XIXe siècle méritaient donc qu'une œuvre comme celle de M. Béraldi fût entreprise. Elle leur rend justice, sans les flatter. Elle grandira encore son auteur dans l'estime des connaisseurs et elle profitera à tous.

VI

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES LIBRAIRES DE PARIS DE 1486 A 1600, *publiés par le baron J. Pichon et Georges Vicaire. — Paris, librairie Techener (Leclerc et Cornuau, successeurs).*

Les savants auteurs de ce recueil de documents expriment, dans leur préface, l'espoir que quelque

jour une histoire générale des imprimeurs et libraires de Paris, depuis l'origine jusqu'à nos jours, sera entreprise et conduite à bien. L'œuvre serait considérable. Son intérêt serait extrême. Si jamais elle est tentée, MM. Pichon et G. Vicaire l'auront préparée et grandement facilitée par les recherches dont le présent volume nous donne le résultat.

Un ouvrage qui porte ces deux noms inscrits sur sa couverture ne peut qu'être bien accueilli des bibliophiles. Une telle collaboration donne toute sécurité. Le baron Pichon est le type accompli du connaisseur ; il met au service du goût le plus sûr la plus vaste érudition, un flair qui n'est jamais en défaut et une ardeur qui ne s'éteint pas. Tandis que d'autres chercheront toujours sans jamais trouver, il trouve à tout coup. Il est le doyen des collectionneurs et il en est le maître. Il a reconnu en M. Georges Vicaire des qualités de science et de patience qui le rendaient digne de devenir son coopérateur. Ensemble ils ont entrepris de découvrir dans les archives soit publiques, soit privées, les pièces concernant les professionnels du livre au XVI[e] siècle. Ils ont, à l'aide d'actes authentiques, établi ou rétabli la généalogie de ces laborieuses et méritantes dynasties d'imprimeurs ou libraires dont plusieurs devaient se continuer encore durant les âges suivants.

Chemin faisant, ils ont rencontré aussi les traces

des amateurs de l'époque. L'inventaire après décès d'un certain Fossé, maître cordonnier, mort en 1557, nous révèle que l'illustre bibliophile Grolier était son client, et un client qui ne payait pas régulièrement ses chaussures. A propos de chaussures, M. le baron Pichon a fait reproduire une « mule » bien curieuse ; du pied de quelque grande dame — peut-être Diane de Poitiers ? — elle est arrivée dans ses mains ; elle est décorée de croissants et de fleurs de lys ; ces dorures n'eussent pas été déplacées sur la plus somptueuse reliure.

D'autres inventaires nous montrent des prisées de livres, faites par des libraires du temps, Galliot du Pré ou d'autres, appelés comme experts. On estimait quelques « sols » des incunables, ou des manuscrits, ou des *Heures* dc Pigouchet, de Vérard, de Simon Vostre, etc., qui ont acquis depuis lors la valeur que l'on sait. Ajoutez que tel de ces inventaires nous apprend de quoi se composait le « cabinet » d'un bibliophile et iconophile du XVIe siècle. Tout cela est d'un grand intérêt et tout cela a été parfaitement mis en œuvre et en ordre par les deux éminents auteurs.





VARIÉTÉS

I

La Société Française des collectionneurs d'Ex-Libris, et son Bulletin.

16 avril 1894.

Londres possède depuis longtemps déjà une *Ex-Libris Society,* qui publie une revue : l'*Ex-Libris Journal.* Rien de pareil n'existait en France jusqu'à l'année dernière. Un collectionneur émérite, qui est en même temps un érudit distingué, M. le docteur L. Bouland, vient de combler cette lacune. A son appel, une société a été constituée, il y a juste un an. Le programme consistait, d'après l'article 1er des statuts, « à mettre les collectionneurs d'ex-libris en rapport les uns avec les autres, à leur

faciliter leurs recherches, à échanger leurs idées... ainsi que leurs doubles, à étudier en commun les questions aussi nombreuses que variées qui peuvent les intéresser. »

Un des articles suivants portait : « Dès qu'il sera possible, la Société publiera une Revue. » Le succès a récompensé les efforts du docteur Bouland ; non seulement la Société fonctionne, mais tous les mois elle fait paraître un intéressant et artistique Bulletin.

Les statuts ont grandement raison de dire que les questions soulevées autour des ex-libris sont aussi variées que nombreuses. Il y en a qui concernent l'histoire ; d'autres concernent la science héraldique ; d'autres enfin sont des questions d'art ou de bibliophilie. Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire les trois fascicules déjà parus des *Archives de la Société française des collectionneurs d'Ex-Libris* — ainsi se nomme le Bulletin, — et spécialement de parcourir la partie intitulée : « Demandes et Réponses ».

Le docteur Bouland et ses savants collaborateurs sont consultés sur toutes les « marques » des livres, ex-libris proprement dits, armoiries, initiales, en un mot sur tous les signes qui individualisent un exemplaire, qui peuvent révéler par quelles mains il a passé.

L'étude de ces marques fournit une contribution à l'étude des caractères. Le célèbre Grolier faisait

frapper sur ses volumes une inscription d'après laquelle ils appartenaient à ses amis aussi bien qu'à lui-même. Mais bien rares furent les bibliomanes qui affichèrent et surtout qui pratiquèrent cette générosité... parfois imprudente. Pixérécourt traduisait mieux le sentiment du plus grand nombre en adressant à ses livres ce petit discours :

Chères délices de mon âme,
Gardez-vous bien de me quitter.
Quoi qu'on vienne vous emprunter,
Chacun de vous m'est une femme
Qui peut se laisser voir sans blâme
Et ne se doit jamais prêter.

Voilà bien le bibliophile jaloux et méfiant. Mais d'autres poussent plus loin les précautions, en même temps que les soupçons ; on en cite qui font graver sur leurs volumes : « Ce livre m'a été volé. » Et ils signent.

On pourrait faire un gros ouvrage intitulé : « La Vanité humaine et les Ex-Libris ». Nombre de sots y figureraient ; et même il n'y aurait pas que des sots : une place d'honneur serait réservée au président Hénault, dont l'ex-libris représentait Minerve, déesse de la sagesse, s'il vous plaît ! ayant abandonné son antique bouclier pour s'appuyer sur l'écu des Hénault.

L'ouvrage serait utilement enrichi d'un supplément : « Les Révolutions et les Ex-Libris. » On y

rappellerait, notamment, le cas de ce docteur Boyveau-Laffecteur, grand amasseur de bouquins, qui avait orné son ex-libris, avant la Révolution, d'une couronne de comte à laquelle il n'avait nul droit, qui ensuite, à l'époque de la loi des suspects, remplaça ladite couronne par un bonnet phrygien, et enfin, après Thermidor, supprima ce bonnet...

Mais en laissant de côté les originaux ou les opportunistes de l'ex-libris, l'examen des marques présente un véritable intérêt artistique. Tout justement, il y a, dans un des numéros du Bulletin de la Société du docteur Bouland, — le troisième, — une curieuse étude de M. Léopold Mar sur les styles des ex-libris. On n'en connaît guère qui aient été faits, en France, antérieurement au XVII[e] siècle; et c'est grand dommage, car les dessinateurs et graveurs de la Renaissance nous eussent certainement laissé de précieux documents. A partir de l'an 1600 environ, les ex-libris se multiplient. Sous Henri IV, les vignettes représentent des enroulements, des bandes se contournant autour de cartouches. Sous Louis XIII, on vise à faire plus simple ; mais surtout c'est moins gracieux. Sous Louis XIV, l'ornementation, plus pompeuse, a un cachet de grandeur réelle. Le règne de Louis XV représente la grande époque de l'ex-libris ; Boucher, Eisen, Cochin, Moreau, Choffard, ne dédaignent pas de fournir des dessins que traduisent de merveil-

leux graveurs. Sous le règne de Louis XVI, la décadence commence; elle s'accentue ensuite; il faut arriver à l'époque contemporaine pour retrouver des vignettes qui soient des œuvres d'art. Nos meilleurs aquafortistes sont mis à contribution par les amateurs. Ils donnent carrière à leur imagination; ils composent des petits tableaux dont beaucoup seront, quelque jour, recherchés à juste titre. Entre beaucoup d'autres, je tiens à citer l'ex-libris dessiné par Giacomelli pour son ami l'éditeur Conquet: au-dessus d'une pile de livres, un moineau à l'air malin; et comme devise : « J'ouvre l'œil ». N'est-ce pas trouvé pour un libraire?

Qu'ils soient modernes ou anciens, tous les ex-libris sont soigneusement décrits, conservés, déchiffrés, reproduits quand il y a lieu, par la Société que dirige M. le docteur Bouland. Grâce à elle, de nombreux problèmes ont été déjà et seront encore élucidés.

Grâce à elle encore, un nouveau centre de réunion et de travail en commun, sous les auspices d'un très aimable président, est offert aux bibliophiles. A tous ces points de vue, l'entreprise mérite d'être encouragée.

II

La Reliure au Salon du Champ-de-Mars.

18 mai 1894.

La bibliophilie doit des remerciements à la « Société Nationale des Beaux-Arts » pour avoir admis dans ses salles du Champ-de-Mars des reliures, et plus généralement des travaux sur cuir. On ne peut qu'applaudir au double courant qui pousse des artistes proprement dits à s'occuper d'œuvres trop longtemps regardées comme du domaine exclusif des praticiens, et les Sociétés artistiques à les encourager dans leurs tentatives qui renouvellent des genres naguère abandonnés aux seuls copistes.

Ainsi M. Lepère : il est connu comme peintre ; j'ai plusieurs fois déjà signalé ses admirables gravures à l'eau-forte ou sur bois ; aujourd'hui il obtient des effets tout nouveaux au moyen d'un procédé qui est également nouveau : l'incision et la brûlure du cuir. C'est dans l'atelier de reliure de Marius Michel que ce procédé lui fut révélé ; aussitôt Lepère l'apprit avec l'étonnante facilité qui le distingue, et il s'est mis à faire non seulement des plaques pour reliures, mais de vastes panneaux décoratifs. L'un d'eux, qui est intitulé l'*Été,* représente des enfants au bain. La rivière, peuplée de

nageurs, se déroule et se perd dans des lointains où l'œil devine les ponts de Paris et la silhouette de Notre-Dame. La perspective est parfaite, comme sont parfaits les modelés des corps juvéniles. C'est coloré et ça grouille... A côté, je signale l'*Enfant au crabe,* panneau de dimension moindre, mais bien curieux aussi et bien décoratif.

En fait de reliures proprement dites, on remarque au Champ-de-Mars celles qui sont exposées dans la vitrine de M. Marius Michel, plus haut nommé. Il y en a qui sont décorées au moyen de l'outil classique, le simple fer à dorer. D'autres présentent sur leurs plats des travaux en cuir incisé. A signaler notamment, sur une *Notre-Dame de Paris,* édition Testard, une plaque représentant Esméralda, et sur une *Hérodias,* édition Ferroud, une autre plaque dont la composition est un vrai chef-d'œuvre.

Je ne saurais conseiller à tous les relieurs, surtout aux débutants dans la carrière, d'imiter Marius Michel. Je n'ignore pas qu'on se passe de mes conseils, et qu'on l'imite beaucoup, qu'on l'imite trop. On le pastiche à l'excès, et la plupart de ses contrefacteurs n'ont ni le sens décoratif, ni la connaissance approfondie du métier qui permettent à cet artiste d'être audacieux sans témérité et d'innover sans choquer le goût.

Par exemple, devant une autre vitrine, celle de M. Wiener, de Nancy, je crie aux relieurs avec une

absolue conviction : « N'imitez pas ! » Non pas que je regrette que la vitrine soit mise sous les yeux du public ; au contraire, je considère cette exhibition comme utile ; elle fera réfléchir, je l'espère ; elle montrera à quoi l'on s'expose et à quoi l'on arrive dans la voie où notre reliure moderne n'est que trop portée à s'aventurer.

Au point de vue technique, c'est franchement mauvais ; la parure de la peau n'existe pas ; les filets, là où il s'en trouve, ne sont pas poussés ; le « corps d'ouvrage » est nul. Que dirait-on d'un peintre qui manierait le pinceau sans avoir appris à dessiner ? Avant tout, je demande à une reliure d'être bien faite ; l'ornementation viendra ensuite. Sinon, je pense, malgré moi, à cette Vénus que le sculpteur antique avait habillée richement, faute de pouvoir la faire belle.

Sans doute, quand M. Wiener s'adresse à Lepère pour avoir une plaque, ou à Grasset pour avoir une composition, la plaque est bien réussie, la composition est remarquable. Aussi trouve-t-on dans cette exposition des parties d'une haute valeur. Mais appeler cela des reliures, non, mille fois non ! Dans l'ensemble, c'est un défi au bon goût, c'est même un défi au bon sens. Ainsi, le plus souvent, l'ornementation commence sur un plat, elle traverse le dos comme elle peut et elle se poursuit sur l'autre plat. Il faut donc pour en juger que

le volume soit déployé dans le sens contraire à celui qu'indique sa destination, qui est d'être lu.

Je suis sévère peut-être ; mais j'avoue que je suis inquiet des tendances que je constate. Le japonisme nous envahit et nous submerge. On veut tirer de la reliure ce qu'elle ne peut pas, ce qu'elle ne doit pas donner : des symboles, des images, que dis-je ? des reliefs hauts ou bas. Devant ce débordement d'outrances, je suis tenté de demander qu'on nous rende les vieux jeux de filets.

III

L'Exposition de la Société des Miniaturistes et Enlumineurs de France.

20 juin 1894.

La *Société des Miniaturistes et Enlumineurs*, que préside M. Alphonse Labitte, le zélé directeur des revues *Le Manuscrit et l'Enlumineur*, a organisé dans la galerie Georges Petit une première Exposition annuelle, ouverte du 14 au 28 juin 1894.

J'entends bien ce qu'on va dire : N'y avait-il pas déjà assez d'expositions ? N'y en avait-il pas trop ? — D'accord, en principe ; mais je prie de remarquer que les enlumineurs n'ont jamais eu accès dans les Salons des Champs-Élysées ou du Champ-de-Mars, et que, pour ce qui est des miniaturistes, leurs

œuvres, mal placées, confinées dans des recoins où le public ne va pas, passaient à peu près inaperçues. Quelle différence avec l'installation confortable, luxueuse, de la Galerie Petit où tout est réuni pour attirer le visiteur et aussi pour le retenir!

Vous entrez, et on vous remet un charmant catalogue dont la couverture, due à un tout jeune artiste, M. Goissaud, est très intéressante. Vous ouvrez ce catalogue, et vous constatez qu'à côté des œuvres des miniaturistes et enlumineurs contemporains figurent de nombreuses œuvres d'art anciennes. En effet, pour augmenter encore l'attrait de l'exposition, les organisateurs se sont adressés aux grands collectionneurs; ceux-ci ont libéralement communiqué leurs trésors et ouvert leurs vitrines. Je signale les miniatures du siècle dernier et les boîtes ornées d'émaux appartenant à M. Doistau; — la belle série des miniatures de Dumont, sur ivoire, appartenant à M. le docteur Gillet; — plusieurs superbes miniatures de Hall; — les très curieuses miniatures de Rochard prêtées par M. Garnier-Helderwier; — de magnifiques gouaches de Van Blarenberghe et de Hoin, appartenant à M. Boin-Taburet et à M. Lanquest; — de magnifiques Livres d'Heures du xv[e] siècle, avec enluminures, communiqués par M. Alphonse Labitte lui-même, par M[me] la comtesse Paul Durrieu, par le comte de Bastard d'Estang, par les libraires

Théophile Belin et Greppe; plusieurs vitrines d'éventails Louis XV et Louis XVI. — La pièce capitale est le retable du commencement du XVI[e] siècle, qui est la propriété de MM. Leclerc et Cornuau (ancienne librairie Techener). Ce retable contient 64 miniatures d'une exécution merveilleuse, représentant la Vie de Notre-Seigneur, depuis sa naissance jusqu'à l'Ascension. M. Tissot vient de traiter, dans ses aquarelles, désormais célèbres, du Champ-de-Mars, le même sujet; l'occasion est donnée de faire entre les deux œuvres des comparaisons et des rapprochements dont l'intérêt est extrême. De qui sont les miniatures de notre retable? Probablement de Gérard David et de Simon Béning, les deux maîtres connus de l'école de Bruges; mais on les a attribuées aussi à Memling, et la perfection de certaines figures semblerait autoriser cette supposition. Quoi qu'il en soit, l'œuvre est de premier ordre et je ne puis m'empêcher de trouver que sa place devrait être au Louvre.

Je m'attarde dans cet examen de la partie rétrospective; on y passerait de longues heures. Mais la partie moderne est excellente, elle aussi. Les miniatures exposées par M[me] Puisoye, par M. Fernand Paillet, par M[me] Debillemont, par M[me] Louise Gallet, par M[me] Isbert, par M. de Landerset, sont des morceaux tout à fait remarquables et qui peu-

vent, pour la plupart, affronter le voisinage redoutable des chefs-d'œuvre anciens dont j'ai donné l'énumération trop incomplète. Les portraits dûs à Mme Puisoye, en particulier, sont d'une couleur, d'une puissance, d'une intensité vraiment exceptionnelles. Les nombreuses scènes d'escrime traitées par M. Régamey sont parfaites. Mlle de Saint-Guilhem a un canon d'autel, imité du XVIe siècle, qui est digne d'éloges. A noter aussi les compositions de M. Edmond Lemaire. De M. Foucher, je remarque une *Annonciation,* dyptique sur vélin, dans le style roman du XIIe siècle, et une superbe composition pour souvenir de première communion ; on me dit que l'enfant représenté dans cette composition est un fils de M. Paul de Cassagnac ; je complimente le père et je félicite l'artiste. — A mentionner encore, — et j'en oublie — Mlle Marie Guérin, Mlle Rabeau, Mlle Rideau-Paulet, etc.

Enfin, une vitrine est consacrée au genre tout moderne de l'illustration dans les marges des livres. Quand je dis que ce genre est tout moderne, je me me trompe : il y a plus d'un siècle, Gabriel de Saint-Aubin crayonnait sur ses livres d'amusants croquis à la plume ou au crayon. Plusieurs ouvrages ainsi décorés par lui ont figuré l'année dernière dans la vente Destailleur, et ils ont atteint des prix que l'artiste ne prévoyait certes pas lorsqu'il se livrait à ce qu'il considérait comme des

griffonnages, peut-être des barbouillages. Depuis quelques années, on pratique sur une grande échelle ce mode de décoration. On en a même abusé ; on a quelquefois oublié que la médiocrité, ici, ne saurait être tolérée, attendu que si les dessins ne relèvent pas le texte, ils le déshonorent, et qu'ils doivent, d'ailleurs, rester discrets, se tenant à leur place et ne sortant pas de leur domaine, qui est la marge. Car je ne sache rien de plus insupportable que la prétention du dessinateur qui se substitue à l'auteur et, sous prétexte de mieux faire ressortir à mes yeux ce qui est écrit, couvre la page et me la cache sous ses couleurs envahissantes.

L'exposition de la Société des miniaturistes et enlumineurs ne pouvait pas laisser de côté cette branche nouvelle de l'illustration. Elle lui a fait bon accueil, et personne ne s'en plaindra, car, si toutes les œuvres exhibées n'échappent pas à la critique qui précède, il y en a de remarquables, surtout celles qui sont signées de MM. Paul Avril, Draner, Rudeaux, Jazet, Somm, Giacomelli, etc.

IV

L'EXPOSITION DU LIVRE

Août-novembre 1894.

§ Ier. — *Coup d'œil d'ensemble.*

Je ne sais par où commencer mes comptes rendus de l'Exposition du Livre. Les salles se suivent ; pas une ne se ressemble. Il y a de quoi décourager le visiteur qui veut tout voir et tout juger en détail : mais il y a aussi, dans cette variété, de quoi attirer toutes les catégories et tous les genres de public. L'amateur qui connaît les livres peut y passer de longues heures; les simples curieux qui n'y connaissent rien peuvent y faire des promenades où ils s'amusent et s'instruisent.

Je me propose de revenir avec quelques développements sur ce qui mérite essentiellement d'intéresser les bibliophiles, à savoir la typographie, l'illustration, la reliure. Dans ces trois domaines, dont chacun est si vaste, les documents anciens et contemporains réunis à l'Exposition sont innombrables, beaucoup sont précieux. Rarement on a eu semblable occasion d'apprendre et d'admirer. Aujourd'hui, je vais donner une idée, qui sera for-

cément incomplète, de ce que renferme l'Exposition en dehors du livre proprement dit.

Et d'abord elle renferme, dans les sections consacrées aux dessins originaux et aux gravures, de remarquables œuvres d'art. Elle contient, en outre, des curiosités de toutes sortes. C'est qu'en dépit du titre adopté comme étant plus court, l'exposition qui est installée au Palais de l'Industrie embrasse dans son programme toutes les industries du papier. Que ne met-on pas sur du papier ? Ce n'est pas de nos jours seulement qu'il supporte tout ; il y est habitué depuis longtemps.

On s'en sert pour figurer les valeurs ; que dis-je ? on a cru, à de certains moments, qu'il pouvait par lui-même être une valeur. Regardez plutôt ces belles collections d'assignats : avec ces chiffons-là, quelques gens s'enrichirent et un grand pays fut ruiné. A côté se trouvent des types anciens et choisis de billets à ordre, de lettres de change, d'effets de commerce, d'actions de la Compagnie des Indes, etc., etc.

Ces papiers rapportaient ou du moins ils devaient rapporter. Mais en voici d'autres qui eurent toujours pour destination de... coûter : ce sont des feuilles de papier timbré depuis l'origine, c'est-à-dire depuis Louis XIV jusqu'à nos jours.

Le papier se prête à des emplois moins officiels : avec lui on confectionne les cartes à jouer ; et voici,

en effet, les plus curieuses, les plus invraisemblables séries de jeux de cartes de tous les temps et de tous les pays, — y compris la Chine.

Avec le papier on fabrique des éventails; et voici un choix d'éventails triés parmi les belles collections de M[me] G. Piogey et de M. Duchet.

Pour inviter à dîner, on se sert de papier; et voici des formules d'invitation, les unes bizarres et les autres artistiques; voici, en outre, des menus merveilleusement décorés; voici des cartes d'admission à des fêtes, à des banquets; beaucoup datent du siècle dernier. Jadis, d'autres invitations existaient, moins agréables à recevoir : c'étaient des billets de... service pour la garde nationale; j'en ai remarqué tout un lot fort curieux.

Je mentionne des lettres faisant part de décès il y a cent et deux cents ans; on en trouve de plus récentes; ainsi celle de la mort de Casimir Périer, le grand-père. Je mentionne des cartes de visite comme on n'en fait plus : au lieu de nos vulgaires « cartons », on se servait jadis de vignettes plus ou moins allégoriques, souvent charmantes, où le dessinateur avait laissé une place pour l'inscription du nom. M. le docteur Piogey en possède un choix remarquable, et il a bien voulu s'en dessaisir pour l'Exposition.

Et les brevets! et les affiches! et les réclames de toute espèce! et les prospectus de tous les styles!

Je constate que si notre époque a perfectionné la « réclame », elle ne l'a pas inventée. Vous trouverez au Palais de l'Industrie des spécimens de boniments bien vieux et qui n'en sont pas moins divertissants. Il y eut toujours des dentistes. Exemple : celui qui faisait « assavoir » aux habitants de la bonne ville de Paris, en l'an de grâce 1729, ce qui suit : « Le Grand Thomas, reçu à Saint-Cosme et fameux opérateur pour la partie qui concerne les dents, donne avis au public qu'il arrachera les dents pendant quinze jours *gratis* en l'honneur de l'heureuse naissance de Monseigneur le Dauphin. »

Le papier sert surtout à la correspondance ; il n'y avait même pas d'autre moyen de communiquer à distance avant le télégraphe et le téléphone. Les lettres anciennes des grands personnages ont souvent un intérêt historique ; elles sont toujours précieuses pour les adeptes de la science moderne qui a nom la graphologie ; on les recherche avec soin, on les collectionne avec ardeur, et l'on a bien raison. Personne ne les connaît mieux et personne n'en possède en plus grand nombre que le savant expert M. Charavay. Il a envoyé à l'Exposition un choix de ses documents autographes les plus précieux : lettres de rois, de ministres, d'hommes d'État et d'hommes de guerre, d'écrivains, d'artistes, de femmes célèbres, etc., pendant les trois derniers siècles.

Les papiers à lettres sont eux-mêmes, indépendamment de toute écriture, matière à collection. Ils se distinguent les uns des autres par leurs « filigranes ». On sait le rôle qu'ont joué les filigranes dans un procès retentissant, puis dans les romans d'Alphonse Daudet. Mais ce n'est pas tout : chaque époque a eu ses papiers, comme sa littérature. Des amateurs colligent tous ces types. Ne cite-t-on pas des collectionneurs de soufflets, de bassinoires, etc. ? Un magistrat municipal de Paris, M. Paul Beurdeley, s'est spécialement adonné à la recherche des papiers à lettres ; il a formé un musée qui ne laisse pas d'être divertissant. Avec la Révolution et le Premier Empire, les « emblêmes » apparaissent : les jeune filles font choix, pour écrire leurs missives, de feuillets où l'on admire de belles dames tenant des fleurs à la main ; les jeunes gens se servent de vignettes où ils sont représentés portant autre chose dans leurs mains ; et cette autre chose est... leur cœur. Un peu plus tard, et surtout sous le règne de Louis-Philippe, des devises en vers accompagnent ces allégories graphiques. Écrit-on à la Dame de ses pensées ? On se munit d'un beau papier glacé, en tête duquel est figuré un Phare qui domine une mer tumultueuse ; au-dessous, ce dystique :

Ainsi qu'un phare sert au pilote intrépide
Ta volonté toujours est mon unique guide.

Ou bien encore ce sera un bouquet avec ce commentaire :

De ta beauté la rose est l'emblême fidèle ;
Celui de mon amour se voit dans l'immortelle.

Les images sont variées à l'infini ; la poésie se maintient toujours au même niveau.

Je croyais avancer dans ma promenade à travers l'Exposition, et voici que de nouvelles vitrines en nombre presque illimité me sollicitent. Ce qu'elles contiennent ? des journaux. C'est encore sous la forme de journaux que se débitent les quantités les plus invraisemblables de rames de papier ; c'est le développement continu et croissant de la presse qui a valu à notre siècle le nom d'âge du papier. Y en a-t-il, mon Dieu, y en a-t-il ! Je salue avec respect l'ancêtre, la *Gazette de France,* fondée en 1631 ; les premiers volumes de la collection sont là ; ils ont été communiqués par notre éminent confrère, le descendant en ligne directe de Théophraste Renaudot, M. G. Janicot. Je donne un regard au *Mercure de France,* au *Journal de Trévoux,* aux autres périodiques du siècle dernier, et j'arrive à la période révolutionnaire. Le papier noirci règne et gouverne : on se croirait déjà à notre époque. Remarquez ce tout petit *Moniteur Universel,* ce tout petit *Journal des Débats :* ce sont les numéros qui

inaugurent des séries destinées à prendre des développements dont le dernier mot n'est pas dit.

Arrêtez-vous devant cette feuille tachée : c'est l'*Ami du Peuple*; le numéro appartient à M. P. Dublin, et ces taches seraient, s'il faut croire la légende, celles du sang de Marat : il tenait ce papier dans sa baignoire lorsque survint Charlotte Corday...

Et les journaux de caricatures au cours de notre siècle ! Et ceux de modes ! Et la série des *Lanterne* de tout genre ! Et les périodiques illustrés ! MM. Malherbe, Grand-Carteret, Pringault, Liout, Otto Friedrichs, etc., ont vidé leurs tiroirs et leurs cartons pour en faire bénéficier les visiteurs de l'Exposition. Il y a même les quittances d'abonnement à ces innombrables journaux.

Ne croyez pas que ce soit tout. J'ai omis de mentionner la belle réunion de lettres ornées et autres ornements typographiques des imprimeurs des seizième et dix-septième siècles, exposée par M. Lemoine ; les catalogues de libraires du siècle dernier ; les minutes d'arrêts du Parlement ordonnant la destruction de livres condamnés et punissant les colporteurs.

Vous trouverez tout cela et une foule d'autres choses encore dans les salles du premier étage du Palais de l'Industrie. Vous admirerez l'ordre avec lequel les organisateurs de l'Exposition rétrospec-

tive, au premier rang desquels il convient de citer M. J. Grand-Carteret, ont classé ces documents. Et quand vous aurez fait une première visite, je suis sûr que vous y reviendrez.

§ II. — *La Typographie.*

Les organisateurs de la section rétrospective de l'Exposition du Livre se sont placés à un point de vue qui me paraît le vrai : ils ont moins visé à réunir des chefs-d'œuvre que des documents. Jusqu'ici, dans les entreprises plus ou moins analogues, — je dis analogues, je ne dis pas semblables, car rien de pareil n'avait été tenté, — on s'était surtout préoccupé d'éblouir les visiteurs par un choix de merveilles. S'agissait-il de décider si tel objet serait admis à figurer dans les vitrines? On examinait sa valeur intrinsèque ; on négligeait trop fréquemment l'intérêt qu'il pouvait offrir sous le rapport de l'histoire et de l'étude de l'art. Certes, à l'Exposition du Livre, on n'a pas refusé les chefs-d'œuvre que de grands amateurs ont consenti à prêter ; il y en a beaucoup, et de premier ordre, sortis de collections qui sont à bon droit renommées. Mais on s'est attaché surtout à présenter un ensemble complet d'œuvres caractéristiques de toutes les époques. Il y a eu pour l'imprimerie, pour la gravure, pour la reliure, des heures de crise et des moments de

marasme. Devait-on rejeter, par le motif qu'ils étaient défectueux, les produits de ces périodes disgraciées ou ingrates? Mais on n'aurait plus présenté un tableau fidèle de ce qu'on peut appeler la marche du travail humain dans ces divers domaines; c'eût été se priver par là même et nous priver des leçons qui résultent du contraste et des rapprochements des étapes diverses. Tant mieux si certaines de ces étapes sont représentées par des spécimens hors ligne ; mais si l'on ne possède, pour d'autres époques ou d'autres écoles, que des spécimens inférieurs, eh bien ! on les exhibera. Et ainsi la série sera ininterrompue, tous les éléments de comparaison seront juxtaposés.

On a procédé de la sorte pour le « département des Imprimés » à notre exposition ; on a eu mille fois raison. En quelques instants, le visiteur qui parcourt les salles du premier étage du Palais de l'Industrie voit défiler devant lui tous les genres d'impression depuis les origines jusqu'au milieu de notre siècle. Quant aux produits de la typographie contemporaine, on les trouve assemblés en grand nombre dans le vaste hall du rez-de-chaussée.

En tout premier lieu, nous rencontrons un précieux fragment d'une *Bible des Pauvres*, impression xylographique antérieure à la découverte des caractères mobiles. On taillait dans une planche de bois, en ayant soin de les tracer à l'envers, des

lettres ou des figures; on passait de l'encre dessus, et on tirait des épreuves. Le procédé était bien primitif; la patience des prédécesseurs de Gutenberg l'avait conduit à un singulier degré de perfection relative.

Puis nous voyons de beaux incunables — on sait que ce mot désigne tous les imprimés antérieurs à l'an 1500; puis des échantillons, dont plusieurs sont admirables, de l'imprimerie au début du seizième siècle. Chose étonnante! Dès ces âges lointains, tous les problèmes de la typographie avaient été résolus, toutes les difficultés avaient été vaincues. Les encres étaient noires, brillantes, indélébiles; le papier, souvent inégal, était d'une solidité à toute épreuve. Les caractères étaient d'une netteté parfaite, souvent d'une beauté extrême. Les encadrements, notamment ceux des Livres d'Heures, étaient d'un travail précieux, d'une exécution raffinée, d'un goût exquis; les figures sur bois et le texte se mariaient dans un ensemble harmonieux; il n'est pas jusqu'aux « marques » de ces étonnants maîtres imprimeurs, les Vérard et les Simon Vostre, les Galliot du Pré et les Alde, les Estienne et les Dolet, les Geoffroy Tory et les Jean deTournes, etc., qui ne fussent des œuvres remarquables. Et quand on réfléchit à l'insuffisance de l'outillage avec lequel ces livres qui ont défié le temps et dont beaucoup continuent à défier la comparaison ont été exécutés, on reconnaît la

vérité de l'adage suivant lequel l'art déchoit en proportion des perfectionnements mécaniques.

La typographie, portée du premier coup à ce degré de puissance et de beauté par les artistes que je viens de mentionner et dont les productions sont assemblées à l'Exposition du Livre, eut ensuite beaucoup de peine à se maintenir au même niveau. Au siècle suivant, elle se modifie ; les Elzévier surgissent avec leurs charmantes éditions, si pures et si nettes ; les Mabre-Cramoisy, les Anisson, les Claude Barbin, les Michallet — l'ami de La Bruyère — nous donnent ces excellentes impressions, d'une irréprochable correction, d'une noble simplicité et d'un si grand air, dans lesquelles les œuvres capitales de notre littérature apparurent au jour pour la première fois. C'est qu'alors le double métier d'imprimeur et de libraire était entouré de règles qui pouvaient gêner les incapables, mais qui assuraient la dignité de la profession. « Tout libraire, tout imprimeur, écrit M. Paul Lacroix, devait être un lettré, nourri d'études classiques, comme on en peut juger par les ouvrages d'érudition grecque et latine qui sortaient alors des presses parisiennes ». D'après le règlement de 1686, ils devaient faire imprimer les livres « en beaux caractères, sur de bons papiers » ; on leur défendait même d'ouvrir boutique « à moins d'être congrus en langue latine et de savoir lire le grec ».

Mais bientôt ces prescriptions tombent en désuétude. Au siècle suivant, c'est en vain que l'ordonnance de 1723 les renouvellera pour la forme, en ajoutant que les feuilles mal corrigées devront être refaites aux frais de l'imprimeur, la décadence s'accentue rapidement. On produit beaucoup plus, on fait beaucoup moins bien. Le travail se ressent de la précipitation avec laquelle il est accompli. Le goût s'altère. Les imprimeries clandestines se multiplient. Les traditions de probité professionnelle s'oblitèrent. Quelques imprimeurs luttent contre le courant : tel, Barbou, qui publia de charmantes éditions des classiques latins et les *Contes* de la Fontaine, édition dite des Fermiers-Généraux ; tel, Delalain, qui devait fonder une dynastie, et certains autres. Mais la moyenne s'abaisse de plus en plus. On cherche à capter les regards du passant et à séduire l'acheteur par de charmantes et souvent délicieuses illustrations : jamais l'art de la gravure en taille-douce n'a été poussé aussi loin ; j'en reparlerai à loisir. Mais la typographie elle-même devient de plus en plus médiocre, banale, insignifiante, mauvaise. Les contemporains s'en rendent compte ; Grimm écrit en 1768 : « Je remarque avec humeur que, depuis l'usage des planches, il ne s'est pas imprimé un beau livre à Paris... » La Révolution va achever de tout perdre. Heureusement que Pierre Didot se révèle ; digne continuateur et

émule des meilleurs parmi les anciens maîtres, il relève l'art typographique ; il le vulgarise en même temps avec ses éditions stéréotypes.

Nous voici dans notre dix-neuvième siècle. La poussée romantique transforme la littérature ; simultanément la typographie entre dans des voies nouvelles. Les vieux bibliophiles protestent ; Charles Nodier, dans son *Bibliomane,* que Conquet vient de réimprimer si joliment, fulmine contre les novateurs. Et pourtant qu'on aille voir la riche collection d'éditions romantiques qui se trouvent à l'Exposition des Champs-Élysées : les livres publiés chez Perrotin, Renduel, Delloye, Gosselin, Curmer, Desessart, etc., ne méritaient pas les dédains dont ils étaient l'objet. Ils étaient bien imprimés ; leur décoration typographique était originale et souvent très riche ; leurs couvertures ornées étaient curieuses. Mais leurs papiers ! Hélas ! leurs papiers ne valaient rien. Tandis que les papiers des incunables ont traversé quatre fois cent ans sans une défaillance, sans une tache, ceux de la première moitié de notre siècle n'ont pas duré quatre fois dix ans... Qu'adviendra-t-il des papiers qu'on fabrique actuellement et sur lesquels s'exerce la typographie contemporaine ? Mais pardon ; les imprimeurs d'aujourd'hui et leurs œuvres méritent une étude spéciale.

§ III. — *Typographie contemporaine.*

La typographie était surtout et essentiellement un art aux temps de ces grands maîtres imprimeurs des quinzième et seizième siècles, dont j'ai parlé. Elle est encore un art de nos jours; mais elle est devenue, en outre, une importante et puissante industrie. Elle est pratiquée dans d'immenses usines qui n'ont plus qu'un rapport bien éloigné avec les ateliers familiaux dont la ville d'Anvers a si heureusement conservé un type célèbre transformé en un musée, — le musée Plantin. On connaît un intéressant tableau de M. François Flameng, qui représente Grolier visitant à Venise l'imprimerie d'Alde Manuce : quelques *casses* pleines de caractères, quelques *formes* prêtes à être serrées, une *presse* exactement calquée sur le modèle des anciens pressoirs pour fouler le raisin, — car c'est aux pressoirs que les premiers imprimeurs empruntèrent et l'idée et le nom même de leur machine, — rien de plus, c'est tout. Et maintenant, qu'on visite un de ces établissements modernes où la vapeur actionne d'innombrables mécanismes, dans une confusion apparente qui, au fond, est de l'ordre, et au milieu d'un peuple d'ouvriers qui se meuvent eux-mêmes selon des règles fixes...

Tout justement, les lecteurs vont pouvoir, d'ici peu de temps, faire sans aucun dérangement ni

aucune fatigue cette visite que je leur suggère. Très prochainement, un ouvrage intitulé : *Les arts et les industries du papier*, par M. Marius Vachon, paraîtra chez Quantin. Je dois à une obligeante communication d'avoir pu prendre connaissance des bonnes feuilles de ce livre. L'état actuel de l'imprimerie, ses procédés, ses progrès, ses tendances y sont consciencieusement décrits. Je promets plaisir et profit à tous ceux qui consulteront ce travail; je m'acquitte d'une dette en déclarant que j'y ai trouvé nombre de renseignements dont je fais usage dès aujourd'hui.

Sans même attendre la publication de cette œuvre si complète, on peut et l'on doit profiter de l'occasion qu'offre l'Exposition du Livre ; non seulement les produits les plus remarquables et les plus variés de la typographie contemporaine y sont assemblés, mais on assiste à la production. Une « galerie des machines » est annexée à l'Exposition ; on y voit fonctionner les appareils les plus perfectionnés. Je signale, notamment, la « presse en blanc à deux couleurs », sortie des ateliers Veuve Alauzet et Tiquet et qui fait partie du matériel de la grande maison Lahure.

Qu'il me soit permis d'exprimer un regret : de même qu'on a fait, et avec infiniment de raison, une exhibition rétrospective des imprimés de tous les temps, n'eût-il pas été très intéressant d'exhiber,

à côté des derniers engins de la mécanique contemporaine, des spécimens de presses anciennes? On aurait montré les vieilles presses à bras sur lesquelles s'imprimaient les journaux du commencement de ce siècle. Puis seraient venues les presses mues par la vapeur : c'est le 28 novembre 1814 que le *Times* annonça fièrement à ses lecteurs que le numéro qu'ils avaient sous les yeux avait été imprimé par « une machine à vapeur ». Combien primitive était cette machine ! Elle n'imprimait, bien entendu, que d'un seul côté. Mais le premier pas était fait ; les inventeurs redoublèrent d'efforts ; en 1834, Charles Dupin, rapporteur de l'Exposition ouverte à Paris, constatait que déjà 160 presses mécaniques *roulaient* en France. Il n'est que juste de rendre hommage au génie de nos ingénieurs et mécaniciens nationaux : dans les luttes dès lors engagées, ils arrivèrent bons premiers ; en 1847, A. Gaveau et Marinoni fournirent à Émile de Girardin, pour la *Presse,* une machine à quatre cylindres, qui imprimait des deux côtés à la fois. La difficulté jusque-là insoluble était enfin vaincue !

Et depuis lors, combien d'améliorations ! Combien de révolutions même ! En 1866, les « rotatives » faisaient leur apparition. Le 28 février 1873, la maison Dalloz — aujourd'hui la Société des Publications périodiques — imprimait le *Petit*

Moniteur sur une « rotative à papier sans fin ». Dès lors, le problème des tirages à nombre presque illimité se trouvait résolu. A l'Exposition de 1878, trois presses Marinoni, en application du même principe, tiraient le *Petit Journal* à raison de 40.000 exemplaires à l'heure, tout se faisant automatiquement : impression, coupage, comptage, rangement, pliage des feuilles ! Et le public n'était pas moins émerveillé de la simplicité apparente de ces mécanismes que de leur puissance prodigieuse.

« Où sont, écrit à ce sujet M. Marius Vachon, où sont les mastodontes de jadis, fouillis inextricable d'arbres de couche, de bielles, de cylindres, de roues et de pignons, étayés de lourdes charpentes mécaniques, comme une maison branlante, hissés sur des fosses profondes, aux approches périlleuses, geignant, ahânant, avec un bruit sinistre de ferraille, et que devaient assister dans leur travail lent et pénible de nombreux ouvriers, toujours préoccupés, toujours anxieux ? Ces rotatives qui, dans une journée de douze heures, vous abattent sur la table un demi-million de journaux, ressemblent à des jouets. Leur organisme formidable, mais d'une simplicité décevante pour l'imagination, est contenu dans un châssis de fonte et d'acier, luisant comme un bijou, et qui mesure moins de 4 mètres... Des engrenages, presque minuscules, mettent, sans bruit, cet organisme en action. Et le

papier sans fin, une fois engagé dans les cylindres, la machine marche toute seule, sous le regard placide et confiant d'un unique ouvrier. »

Qu'on n'aille pas s'imaginer que tout s'est réduit, en fait de progrès, à une augmentation presque invraisemblable de la quantité produite. Ces « rotatives » ne servent pas seulement à tirer des journaux en noir ; elles donnent, quand on veut, des impressions en couleurs ; elles peuvent être munies de cylindres et d'encriers permettant de tirer simultanément à plusieurs teintes. On fait de tout et on fait tout présentement avec la typographie. Grâce au « gillotage », toute épreuve quelconque, tout dessin quelconque, toute gravure quelconque est susceptible de reproduction typographique. La photogravure, la photolithographie, la photocollographie, la phototypogravure ouvrent au typographe des champs sans bornes.



De tout cela sont résultées des révolutions multiples. Il y a eu d'abord une révolution d'ordre économique dans le prix des livres. En 1826, Ambroise Firmin-Didot protestait contre ce qu'il appelait l'avilissement excessif des prix ; il déclarait abusif que des in-octavo fussent cotés 2 fr. 25. Il continua longtemps à soutenir cette opinion, tandis que Hachette — le fondateur de la célèbre

maison — répondait qu'il n'en est pas des livres comme des petits pains : « Un moment pourrait venir où les boulangers ne sauraient accroître leur production : ce serait si tout le monde avait du pain autant qu'il en peut manger. Mais un pareil moment ne viendra jamais pour les livres : plus on en fera, plus on en lira. »

Je me demande ce que pensèrent les détracteurs du bon marché quand ils virent quelques années plus tard, en 1851, à l'Exposition universelle de Londres, la maison Mame offrir aux acheteurs, pour le prix de vingt-cinq sous, un *Paroissien* de 636 pages, bien imprimé, avec un encadrement à chaque page et proprement cartonné ? La même maison est arrivée depuis à marquer 50 centimes, même 20 centimes, des volumes *reliés !*

Prenons maintenant, si vous le voulez, d'autres publications d'un prix plus élevé, soit de la même maison Mame, soit de nos autres grandes librairies. Ces volumes coûtent dix, ou vingt, ou trente francs. Mais ouvrez-les. Ici, ce sont les livres de Paul Lacroix, édités par la maison Didot, sur les arts dans les différents siècles ; là ce sont les publications géographiques ou pittoresques de Hachette ; plus loin, ce sont des volumes parus chez Plon, ou dans la maison Quantin, ou chez Berger-Levrault, ou chez Delagrave, etc. ; ils sont ornés d'innombrables reproductions graphiques. Posez-

vous, je vous prie, la question de savoir ce qu'auraient coûté autrefois des publications analogues avec les anciens procédés de gravure et d'impression !



Mais tous ces livres, si grands que soient leur mérite, leur intérêt, leur utilité, ne sont pas de vrais livres de bibliophiles. Fait-on encore des livres de bibliophiles? Oui, on en fait. Allez voir, à l'Exposition du Livre, la vitrine de la librairie Conquet; allez voir celle de la maison Chamerot et Renouard, où ces maîtres-imprimeurs nous montrent, notamment, les œuvres admirables qu'ils ont exécutées pour Ferroud, pour Calmann-Lévy, au besoin pour un simple particulier comme M. H. Béraldi. Allez voir les impressions de Hérissey (d'Évreux) pour la librairie Testard; allez voir les *Saints Évangiles* et le *Boileau* de chez Hachette; le *Polyeucte* de chez Mame; le *Conte de l'Archer* et les autres impressions ornées de figures en couleur, de Lahure; les grands livres d'architecture et de décoration de la maison Quantin; les publications artistiques et bibliographiques imprimées à Lille par Danel, etc., etc. Et quand vous aurez vu tout cela, vous conclurez, avec M. Marius Vachon, que « ce dernier quart de siècle lèguera à la postérité un riche

héritage d'œuvres représentant superbement toutes les formes d'expression de l'art dans le Livre ».

Plus favorisés que certains de leurs devanciers, nos imprimeurs et éditeurs sont encouragés, conseillés, stimulés par les amateurs. Le temps n'est plus, fort heureusement, où les bibliophiles auraient cru déroger s'ils avaient paru s'intéresser aux livres qui se faisaient sous leurs yeux. Le grand bibliophile qui vient de mourir, M. de Lignerolles, avait fermé l'accès de ses collections à toutes les œuvres contemporaines. Il représentait dans son exclusivisme l'école d'il y a quarante et cinquante ans. Comme c'était encourageant pour Curmer, par exemple, et pour les autres éditeurs qui s'efforçaient, vers 1840, d'attacher leurs noms à de beaux livres !

A partir de 1860 environ, des amateurs à l'esprit plus ouvert se rendirent compte enfin que la bibliophilie pouvait et devait être autre chose qu'une adoration stérile du vieux. A leur instigation, grâce à leur concours, parfois à leur collaboration, ce que j'appelais tout à l'heure le livre de bibliophile fit sa réapparition. Mais au début de cette période, peu s'en fallut que tout ne fût compromis par la manie, poussée à l'extrême, de copier servilement les anciens modèles. Dans ce domaine, comme dans beaucoup d'autres, la « rétrospectivité » nous envahissait. On mettait à

toute sauce les caractères elzéviriens; on les appliquait à tout, non seulement aux réimpressions où ils pouvaient être à leur place, mais aux œuvres modernes, voire aux plaquettes fantaisistes. Qu'on eût persisté, et c'en était fait de toute originalité, de tout progrès...

Mais on n'a pas persisté. On s'est aperçu à temps qu'il y avait d'autres types; on est revenu aux types nationaux, surtout à ces superbes « didots » qu'on avait délaissés. Puis on s'est dit qu'il n'était pas défendu d'innover. Et présentement on innove. On va même bien loin. De même qu'en peinture, il y a des « impressionnistes » en typographie. De grâce, qu'on ne tombe pas jusqu'aux « décadents ! » Là est le danger. En attendant, rien n'est plus intéressant que les efforts auxquels on se livre, les expériences qu'on tente sous toutes les formes, l'ardeur avec laquelle on s'ingénie à faire tourner au profit de l'art les inventions mécaniques.

§ IV. — *Les Livres illustrés anciens.*

Comme pour la typographie, dont j'ai déjà parlé, l'Exposition du Livre offre l'occasion d'études sur l'illustration, à toutes les époques et sous toutes les formes. Les plus anciens illustrateurs furent les miniaturistes et enlumineurs du moyen-âge. C'est dans les manuscrits antérieurs à la découverte de Gutenberg qu'on peut surtout et qu'il faut appré-

cier leur art. Une des salles du premier étage du Palais de l'Industrie est consacrée tout entière aux manuscrits. Le commissaire général de l'Exposition rétrospective, M. Grand-Carteret, a été assisté pour le classement par des collaborateurs spéciaux, et notamment par M. Alphonse Labitte, dont le nom s'est souvent déjà rencontré sous ma plume. Il y a dans cette salle beaucoup d'œuvres de mérite et quelques merveilles. Pour le moment, je m'occupe des livres imprimés à figures ou images, — ces mots étant pris dans leur sens le plus large.

Ceci tua cela. L'imprimerie, à la fin du quinzième siècle, supplanta et fit disparaître l'enluminure, — cet art si charmant qui renaît de nos jours. M. le comte Paul Durrieu, le savant conservateur du Louvre, a narré la lamentable histoire d'un miniaturiste qui, après avoir tenu à la tête de sa corporation une place éminente, se vit privé de travail, puis de pain, par la concurrence des premiers imprimeurs. Comment l'enluminure aurait-elle lutté? Elle dut céder le terrain, en se contentant de l'honneur d'imposer ses traditions à ses rivaux mieux armés et de marquer leurs œuvres de son empreinte. La préoccupation de ressembler aux manuscrits et de les rappeler est visible dans les incunables; on peut s'en convaincre en regardant les volumes précieux que M. Claudin et quelques autres collectionneurs ont confiés aux organisateurs

de l'Exposition. La décoration des Livres d'Heures, en particulier, tendait à imiter les modèles que les scribes venaient de pousser à un rare degré de perfection. Les Livres d'Heures étaient essentiellement alors les livres de grand art et de grand luxe. Ceux que publièrent Antoine Vérard et Pigouchet, Kerver et Simon Vostre sont de purs chefs-d'œuvre. L'Exposition en possède quelques-uns qui sont de toute beauté.

Bientôt, sous l'influence de la Renaissance italienne, une transformation s'opère ; le célèbre imprimeur Geoffroy Tory en est, chez nous, un des principaux initiateurs, dans son officine à l'enseigne du « Pôt cassé ». Pendant tout le seizième siècle, ce genre prévaudra : il inspirera les grandes planches qui accompagnent le texte, les bordures qui l'encadrent, les figures et les figurines qui sont jetées au milieu. Des dessinateurs de premier ordre et des graveurs dignes d'eux, Jean Goujon, J. Cousin, le Petit Angevin, Codoré, etc., etc., tiennent le crayon ou le burin. Les œuvres qu'ils produisent — le plus souvent sans les signer — sont les merveilles qui s'appellent le *Songe de Poliphile,* l'*Amour de Psyché et Cupido,* l'*Entrée de Charles IX,* etc., etc.

Le siècle suivant, — le grand siècle de la littérature française, — ne cultiva guère l'illustration. Au début, cependant, Crispin de Pas et quelques

autres avaient donné une note bien personnelle. Les procédés d'exécution sont en progrès. Mais il est évident que le public lettré se préoccupe d'avoir des livres plutôt pour les lire que pour les regarder. En face du titre du volume, on admet un frontispice généralement allégorique, ou bien le portrait de l'auteur. C'est ainsi qu'on trouve le portrait de Malherbe en tête de l'édition de ses œuvres de 1630, celui de Corneille à la première page de l'édition de 1644, etc., etc. Ce sont, en général, d'excellents morceaux de gravure ; ce sont, en outre, des documents précieux. Quant aux suites de figures, elles sont rares. On les rencontre dans les livres de piété, et d'habitude elles sont d'un mauvais goût achevé ; seule, ou à peu près, l'illustration de la *Bible de Royaumont,* publiée en 1670, offre un intérêt artistique. La Fontaine demande à F. Chauveau des dessins pour chacune de ses Fables ; mais ces dessins n'ont de valeur que par leur naïve simplicité. Très riches souvent sont les illustrations des « Oraisons funèbres ». Au dix-septième siècle, l'oraison funèbre n'était pas seulement le genre préféré des prédicateurs, c'était le grand luxe des familles. Les immortels discours de Bossuet furent édités avec un luxe noble et sobre ; l'ornementation de certains autres discours, par exemple de ceux du Père Menestrier, était fastueuse.

J'arrive à la grande époque de l'illustration des

livres. L'art ne cesse pas de progresser durant toute la première moitié du dix-huitième siècle, ses adeptes sont de plus en plus nombreux, depuis Romain de Hogge jusqu'à Bernard Picart et Coypel, en passant par le régent Philippe d'Orléans. Il brille de tout son éclat durant la période de 1750 à 1780. Des dessinateurs qu'on ne surpassera pas rencontrent, comme interprètes, d'inimitables graveurs. On s'intéresse à leurs travaux, on les encourage; c'est un engouement : il n'est pas jusqu'à Madame de Pompadour qui ne manie le burin ! Les éditeurs étrangers font appel à nos artistes. Les plus médiocres livrets se présentent au public sous le pavillon de vignettes exquises. Les vers de Dorat sont illustrés par Eisen ou Marillier; et, chose qu'on ne saurait trop célébrer, ces artistes trouvent le moyen de greffer sur un texte inepte des dessins tout remplis d'esprit, et du meilleur. Moreau le Jeune décore de compositions qui sont des chefs-d'œuvre les rapsodies de M. de Laborde. Cochin, Boucher, Le Barbier, Saint-Aubin et vingt autres dépensent un talent merveilleux sur d'insipides plaquettes. Qui se souviendrait de cette littérature sans les images ? On a justement comparé les beaux esprits de cet âge de décadence à des naufragés : ils se sont sauvés par les planches.

L'Exposition du Livre renferme de très nombreux spécimens de ces ouvrages à figures; les exemplaires

groupés dans la section rétrospective ne sont pas tous de premier choix, mais plusieurs sont fort beaux. En outre, les visiteurs en admireront quelques types remarquables au rez-de-chaussée, où se trouvent les vitrines de plusieurs libraires bien connus des bibliophiles, notamment MM. Rondeau (ancienne librairie Fontaine), Th. Belin, Lortic...

Oui, certes, c'était une admirable école que celle des illustrateurs français d'alors. Je dis école et je dis bien. Il y avait des traditions, il y avait une discipline. En veut-on la preuve? Qu'on prenne les quatre volumes des *Métamorphoses d'Ovide,* publiées en 1767-71. A la fin du tome IV, on verra un superbe cul-de-lampe, dû à Choffard. Les noms des collaborateurs artistiques du livre y sont inscrits dans des cartouches. Côté des dessinateurs : Boucher, Gravelot, Moreau, Eisen, Monet, Le Prince, d'autres encore. Côté des graveurs : Baquoy, Le Mire, De Launay, Saint-Aubin, Née, Basan, De Longueil, Massard, etc., etc. Chacun de ces peintres, chacun de ces graveurs avait son genre et son style à lui, quand il fallait. Mais étaient-ils associés pour une œuvre collective? Ils savaient se concerter, et de l'union de leurs talents une œuvre est sortie, qui est merveilleusement une et homogène...

C'était probablement trop beau pour durer longtemps. Aux approches de la Révolution, et surtout sous son règne ainsi que pendant les années

qui suivirent, on constate le plus lamentable déclin. Non seulement les artistes nouveaux ne se révèlent pas, mais ceux qui avaient survécu de la grande époque se survivaient à eux-mêmes. Quoi de plus triste que la vieillesse de Moreau? Il faut pousser jusqu'à l'époque romantique pour trouver un renouveau de talents. Tony Johannot, Raffet, Lemud, Charlet, Meissonier et bien d'autres surgissent. Dans le genre humouristique, c'est Daumier, Grandville, Gavarni, Monnier, etc. Tout cela est alerte, vivant, bien français; mais la gravure exécutée tantôt lithographiquement, tantôt sur bois, tantôt sur acier, n'est pas toujours suffisante. Puis, après cette magnifique poussée, une nouvelle éclipse : de 1850 à 1870, il n'y aura guère, comme illustrateur de marque, que Gustave Doré, avec sa puissance d'invention, son éclat, sa fécondité, son exécution trop souvent lâchée... A partir de 1870, l'ère contemporaine commence. Elle est assez riche en œuvres de valeur et elle est assez largement représentée à l'Exposition du Livre pour que je lui consacre un article spécial.

§ V. — *Livres illustrés modernes.*

Décidément, les vingt années aujourd'hui écoulées — ou à peu près — depuis 1875, compteront parmi les plus fécondes au point de vue des livres d'art et de luxe. En a-t-on fait! Et en fait-on encore!

Certes, tout n'a pas été d'une égale valeur dans cette production intense, qui a été parfois de la surproduction. Il y a eu des publications éditées fort cher, et qu'on peut se procurer maintenant avec des rabais énormes, et qui méritaient ce triste sort. A côté il y a eu des livres réellement beaux, qui resteront, qui sont dignes de rester. A côté encore, il y a eu nombre d'illustrations qui sont et qui seront discutées, mais qui représentent tout au moins des efforts louables, des tentatives intéressantes. Dans aucun genre, les livres n'ont manqué aux amateurs. Certains éditeurs se plaignent que les amateurs ont manqué aux livres. Mais l'abondance a été si grande, par moments si excessive!

On s'en rendra compte en visitant l'Exposition du Livre. Et encore n'y trouve-t-on qu'une petite partie de ce qui constitue, dans ce domaine spécial, le bagage artistique des vingt dernières années. Il y a des lacunes. J'ai vainement cherché des dessins d'Émile Bayard, de Jules Garnier, de Hédouin, de Louis Leloir, par exemple; il est vrai que ces artistes sont morts; mais il n'est pas moins vrai qu'ils ont marqué dans l'illustration contemporaine. Certains autres ont été exclus, m'assure-t-on, parce que la nationalité française était exigée des exposants. Je ne blâme pas la mesure en principe; mais son application à des artistes aussi Français, voire Parisiens, par leur genre et leur goût, que Draner,

Grasset ou Myrbach, — pour ne citer qu'eux, — ne laisse pas que de causer quelque déconvenue au visiteur. D'autres sont incontestablement Français, et pourtant ils ne sont pas représentés, ou ils ne le sont qu'à peine : ainsi Lepère, P. Avril, Vierge, Robaudi, Somm, Louis Morin, Jazet, Giacomelli, Foulquier, Courboin... A signaler encore l'absence presque complète des « impressionnistes » de l'illustration, des outranciers du modernisme ou bien encore des adeptes du « symbolisme » qui saluent dans Ropps, Willette, Besnard, V. Prouvé, des chefs d'école. — Ah! si les chefs d'école pouvaient n'avoir pas de disciples! — On a le moyen de se faire une idée de leurs tendances en passant devant la vitrine d'une de leurs publications, appelée l'*Estampe originale*. C'est au rez-de-chaussée du palais de l'Industrie. Pour ma part, ce spécimen me suffit. Je vais me faire conspuer, mais j'avoue bien humblement que j'admirerais davantage ces œuvres-là si je réussissais à les comprendre.

Après cette revue incomplète des artistes qui ne sont pas à l'Exposition du Livre, il convient de déclarer que la seule énumération de tous ceux qui s'y trouvent m'entraînerait trop loin. Je dois me borner, et c'est là le point difficile.

Entrons d'abord dans la vaste salle exclusivement réservée aux dessins originaux qui ont servi à des

illustrations. Les compositions de J.-P. Laurens pour l'illustration des *Récits des temps mérovingiens,* publiés chez Hachette en 1887, appellent tout d'abord l'attention. C'est une suite considérable, d'un beau style et d'une facture aussi large que puissante. En face, se trouvent de ravissants dessins d'Émile Adan, pour les *Poésies* de Henri-Charles Read. Entre J.-P. Laurens et Émile Adan, il y a ce trait commun qu'ils sont l'un et l'autre de grands peintres. On ne peut guère signaler, en dehors de cela, que des contrastes entre eux. J'avoue que le genre de M. Ém. Adan, où la grâce et l'élévation du sentiment le disputent à la perfection du faire, me plaît infiniment.

Voici d'autres peintres de premier ordre qui ne dédaignent pas de s'adonner à l'illustration du livre : Rochegrosse, représenté par plusieurs dessins ; Luc-Olivier Merson, qui expose quelques-unes de ses compositions pour les *Poèmes* de Wagner ; Le Blant, qui nous fait admirer plusieurs de ses compositions — combien charmantes, fouillées, consciencieuses ! — pour les *Chouans* édités par la librairie Testard ; Léon Couturier, qui excelle à rendre nos marins ; Jeanniot et Dawant qui ont envoyé quelques-uns de leurs dessins pour les *Misérables* et pour l'*Histoire d'un Crime,* de Victor Hugo, édition dite nationale.

De Sergent, de Flameng, de Delort, de Dillon, de

Zier, je signale d'excellents dessins. Rudaux nous montre ceux qu'il a composés pour la belle édition de *Pêcheur d'Islande* donnée par la maison Calmann-Lévy. Robida exhibe des vues qu'il a gravées pour sa grande publication *La Vieille France*. Et les spirituelles fantaisies de Pierre Vidal et de Boutet de Monvel! Et les éventails de Fraipont! Et les aquarelles, en trop petit nombre, d'Ad. Lalauze, choisies parmi celles qui ont servi pour son admirable illustration de la *Physiologie du goût*, éditée par Jouaust! Et les œuvres des deux frères Régamey! L'un des deux, Félix, a rempli de sujets variés tout un panneau ; l'autre, Frédéric, à côté des scènes d'escrime qui sont sa spécialité, nous montre des portraits qui ne sont que des esquisses, mais des esquisses enlevées de verve, avec justesse et esprit.

Une salle entière est affectée aux publications de la maison Testard. En général, ce ne sont plus des dessins originaux, ce sont des gravures. Nous retrouvons plusieurs des artistes qui viennent d'être mentionnés ; nous remarquons, en outre, des œuvres signées de MM. Toudouze, Adrien Moreau, Duez, Léandre... Il y a pourtant quelques dessins originaux : les aquarelles de Maurice Leloir pour le *Molière* dont Lemann avait commencé l'illustration sont des morceaux de premier ordre.

Une autre salle est consacrée aux graveurs. Les

maîtres de l'eau-forte et du bois y défilent sous nos yeux, non pas au complet, — sauf erreur, je n'ai rien aperçu de Bracquemond, — mais en grand nombre. Il y a les graveurs qui dessinent eux-mêmes : tel, A. Lalauze, le vignettiste plein de charme, de goût et de distinction, qui s'apprête à donner chez Ferroud un digne pendant à ces deux petits chefs-d'œuvre, le *Dernier abbé* et la *Mouche,* dont j'ai retrouvé avec plaisir les *suites* à l'Exposition du Livre. Il y a les graveurs proprement dits, qui se contentent d'interpréter la pensée d'autrui, mais qui le font avec une conscience et une sûreté incomparables quand ils s'appellent Gaujean, Champollion, Géry-Bichard, Boilvin, Laguillermie, Lamotte, Chauvet... La plupart du temps, les épreuves ont été tirées par Wittmann, l'habile imprimeur en taille-douce qui de plus en plus monopolise, à la satisfaction des artistes et des amateurs, ce genre de travaux.

Nos diverses écoles de gravure sur bois, très différentes de procédés et de facture, ont envoyé quelques-uns de leurs produits. D'un côté, on voit les gravures fondues et gracieuses de M. J. Huyot, le même qui a rendu avec tant de succès les dessins de Maurice Leloir pour les *Trois Mousquetaires*. De l'autre côté, on voit les gravures plus sèches, mais plus nerveuses, de Clément Bellenger, notamment, un des artistes appartenant à la « Société du Livre

illustré » dont je recommande de visiter l'intéressante vitrine. On voit, en outre, de belles planches exécutées par MM. Baude, Ruffe, Froment...

Il faut encore, pour compléter cette revue, s'arrêter devant plusieurs vitrines du rez-de-chaussée de l'Exposition, par exemple, devant celle de la librairie Conquet. Il faut pénétrer dans celle de l'ancienne maison Quantin, où l'on remarque des dessins de Lynch, ayant servi à l'illustration de la *Dame aux Camélias,* et encore dans celle de la maison Hachette où se trouvent des aquarelles d'Alfred Pâris pour l'ouvrage intitulé *Gloire et souvenirs militaires.*

Pour ces derniers dessins et pour un certain nombre d'autres — ainsi pour les dessins de Riou qui ornent *Trois ans chez les Argentins,* de la librairie Plon — on a placé les reproductions à côté des originaux. Le spectateur se rend compte du degré de perfection auquel sont arrivés les procédés de reproduction typographique, en noir ou en couleur.

Mais aura-t-on longtemps encore besoin de dessinateurs pour décorer les livres? Il suffirait de photographes si l'éditeur Ch. Mendel réussissait à faire école. J'ai mentionné, il y a deux ans, sa première tentative ; depuis lors de nouveaux essais très dignes d'attention ont été exécutés sous sa direction et menés à bien. Voici en deux mots

comment on procède : on choisit des modèles qui représenteront les personnages du récit ; on les habille des costumes requis ; on les place dans le cadre même où l'action se déroule : supposez que ce cadre soit une vieille cathédrale, un cloître, un château, vous voyez d'ici l'effet obtenu. Un photographe rompu aux secrets du métier — c'est M. Magron qui opère pour les publications de la librairie Mendel — fait poser les personnages et combine les groupes. Les épreuves sont « héliogravées » par Dujardin, puis elles sont confiées à l'imprimeur : on a ainsi un livre dont l'illustration est due à l'application directe de la photographie. — Ce n'est jamais que de la photographie, dira-t-on. — Soit, mais il entre de l'art, et beaucoup d'art dans le choix des types, dans l'arrangement des scènes, en un mot dans la composition des sujets. La meilleure preuve des difficultés du genre et, par suite, des mérites qu'il présente, c'est qu'on ne réussit pas toujours. L'illustration de la nouvelle de M. Claretie, *Un Mariage manqué,* ne me satisfait qu'à moitié. Mais d'autres sont remarquablement réussies. Je signale surtout l'édition du joli conte de M. Alphonse Daudet, l'*Elixir du père Gaucher :* c'est tout à fait curieux.

§ VI. — *La Reliure.*

La section rétrospective de reliure, à l'Exposition du Livre, a eu toutes les chances. Elle était, dès le jour de l'ouverture, complètement installée, et cela fut remarqué. J'ajoute que son installation était parfaite, que l'arrangement dénotait une compétence éprouvée, que le choix et le classement des objets assemblés ne laissaient rien à désirer. C'était forcé, l'organisation ayant été confiée aux soins de M. Léon Gruel, que son fils a dignement secondé. M. Gruel est un professionnel de la reliure ; le goût et l'intelligence du métier sont de tradition dans sa famille. C'est en même temps un érudit : son remarquable *Manuel de l'amateur de reliures* en fait foi. C'est un collectionneur émérite, qui a réuni dans ses vitrines des types caractéristiques de la reliure à toutes les époques. C'est un artiste convaincu qui ne recule devant aucun effort, qui encourage les débutants, accueille les jeunes et qui a su se faire aimer de ses confrères autant qu'il est estimé des bibliophiles. Je saisis, dût sa modestie en souffrir, l'occasion de lui rendre un hommage mérité.

M. Léon Gruel a donc libéralement déversé, dans l'Exposition du Livre, les curiosités de sa propre collection ; les amateurs sollicités par lui se sont fait

un plaisir de répondre à son appel ; un véritable musée a été formé, un musée très complet et où rien ne fait double emploi. En quelques minutes, on peut faire une promenade, aussi instructive qu'agréable, à travers quatre siècles de reliures.

Les spécimens les plus anciens sont de la fin du xv[e] siècle. Tous les genres pratiqués dès ces temps lointains sont représentés : travaux en maroquin, en veau ou en peau de truie, avec ornements dorés ou peints, ou estampés à froid, demi-reliures de style monastique, etc. On admire des chefs-d'œuvre exécutés pour ces grands ancêtres de la bibliophilie, qui sont restés ses maîtres, Grolier, Maïoli, plus tard Canevarius, plus tard encore Peiresc; ces morceaux de premier ordre ont été communiqués, soit par M. Gruel lui-même, soit par des amateurs : MM. Thévenin, le comte Beugnot, le marquis de Grolier..., soit par des libraires : MM. Leclerc et Cornuau, Rondeau, etc. A côté, on voit des reliures souvent plus modestes d'apparence, mais d'un grand intérêt pour l'histoire de l'art. Quelques-unes nous révèlent leurs dates et le nom de leurs auteurs : la plus antique est signée de Jacobus Gavet, 1494. D'autres portent les marques des grands imprimeurs anciens, Plantin, Geofroy Tory, Gryphe, les Angelier, les Elzevier, etc. Ces reliures ont été confectionnées sous leurs yeux, dans leurs officines; ils les ont fait habiller d'une

sorte de livrée à eux, ou de tenue d'ordonnance, de même qu'aujourd'hui nos éditeurs font recouvrir certains exemplaires de ce qu'on appelle « la couverture de la maison ». Rien n'est nouveau sous le soleil. M. Gruel possède notamment, et il nous montre un exemplaire des *Heures* de Geofroy Tory, dans sa reliure primitive, avec un « Pôt Cassé » sur les plats. J'avoue que je n'ai pas considéré cette relique sans éprouver une émotion, une espèce de frémissement... Les bibliophiles me comprendront.

Les œuvres des maîtres du XVIIe et du XVIIIe siècle, Le Gascon, Boyet, les Padeloup, les Derome, Le Monnier et bien d'autres, sont largement représentées. On sait que le siècle dernier vit éclore, surtout vers son déclin, des fantaisies d'un goût parfois douteux : il y eut des reliures dites « jumelles », des reliures en vernis-martin, même en paille tressée ; des spécimens de tous ces genres, qui étaient surtout des caprices, figurent à l'Exposition. On y remarquera — dans la riche vitrine de M. le vicomte de Savigny de Moncorps — un lot de ravissants almanachs minuscules, décorés de verroteries, de broderies, d'émaux peints, etc.

Puis arrive la Révolution, et nous avons des reliures « patriotiques », agrémentées de bonnets phrygiens ; c'est laid. — Puis nous entrons dans notre siècle. L'Exposition renferme de très beaux échantillons des styles de l'Empire et de la Restau-

ration ; beaucoup appartiennent à M. Henri Béraldi. — Et puis, les œuvres se suivent, en se rapprochant toujours davantage de l'époque actuelle ; car il entrait dans le programme de la section rétrospective d'embrasser la reliure de tous les âges, jusques et y compris le nôtre. Aussi a-t-on admis non seulement les maîtres d'hier, Capé, Duru, Thibaron, le si regretté Cuzin et le plus grand de tous, Trautz-Bauzonnet, mais encore les maîtres d'aujourd'hui, notamment Chambolle, Mercier, Lortic fils, Ruban, dont il n'y a qu'une seule reliure, mais elle est excellente, Marius Michel, dont nous saluons au passage une superbe composition ; toutefois, nous regrettons de ne voir aucune de ses reliures en cuir incisé, qui ont mis à juste titre le sceau à sa renommée de décorateur.

Mais il faut, pour juger la reliure contemporaine, quitter la salle dont je viens de m'occuper. Donnons un dernier coup d'œil aux vitrines dans lesquelles se trouvent des collections d'ouvrages bibliographiques, de nombreux documents pour l'histoire de la reliure et des relieurs, tels que fers à dorer, étiquettes, factures d'anciens relieurs, enfin de précieux coffrets ou portefeuilles dont l'ornementation se rattache directement à l'art de la dorure ou de la ciselure sur cuir : un de ces coffrets, qui appartient à M. Gruel, est merveilleux ; un autre, que M. Lortic fils a prêté, offre beaucoup

de mérite... Sortons, non sans regret ; arrêtons-nous un instant devant la vitrine où le libraire Lortic a exposé plusieurs œuvres de son père, récemment décédé, notamment une *Bible* qui obtint la grande médaille de la reliure à l'Exposition universelle de Philadelphie en 1876. Nous voici devant les œuvres exposées en dehors de la section rétrospective.

La première vitrine qu'on rencontre lorsqu'on vient de cette section est celle de Ch. Meunier, un « jeune », celui-là, plein de fantaisie et d'exubérance, dont la fécondité est sans pareille. L'imagination, chez lui, travaille constamment, et comme la main ne peut pas toujours suivre sa trop rapide impulsion, il en résulte que l'exécution est rarement irréprochable. Il a exposé tout un lot de reliures en cuir incisé qu'il a exécutées sur un même ouvrage : les *Quatre Fils Aymon,* illustrés par Grasset. L'idée de cette exhibition semble bizarre au premier abord ; elle est fort habile au fond. M. Meunier a su ce qu'il faisait : ses qualités d'invention sont mises ainsi en évidence. Toutes ces reliures — il y en a bien douze, je crois — sont différentes. Il fait aussi des demi-reliures dont les dos sont ornés à outrance ; celles qu'il a composées pour les *Histoires* d'Edgar Poë, avec ornementation macabre, rentrent tout à la fois dans la donnée du sujet et dans le genre de son talent.

L'exposition de la maison Gruel est incontestablement la plus importante de toutes. Le savant artiste a mis une note d'amour-propre à montrer la variété des ouvrages qui sortent de l'atelier dirigé par lui, et il y a réussi. Ses travaux en « cuir ciselé » appellent surtout l'attention. Le procédé n'est pas nouveau : ce coffret du XVIe siècle, que je signalais tout à l'heure, était un modèle de ciselure sur cuir; mais depuis trois cents ans ce genre avait été abandonné, le secret en semblait perdu. M. Gruel l'a retrouvé; il a fait mieux encore : il l'a perfectionné. Il nous montre des décors, style gothique ou style Renaissance, dont son habile collaborateur, M. G. Bosquet a tracé les dessins, et qui sont de purs chefs-d'œuvre. Parfois l'artiste a abordé la figure humaine et buriné sur le cuir des scènes à personnages. Ici nous sommes à l'extrême limite de ce que l'art du relieur comporte et ne doit pas dépasser. Rendons justice à l'effort déployé; la difficulté vaincue est immense.

M. R. Raparlier s'attaque, lui aussi, à la figure humaine, mais au moyen d'un tout autre procédé qui lui appartient en propre : il modèle le maroquin. A bien des reprises déjà, j'ai mentionné ses curieuses tentatives, j'ai constaté ses progrès réels et j'ai, d'autre part, insisté sur les écueils qu'il n'évite pas toujours. Non, le relieur ne doit pas s'amuser à recommencer sur le maroquin de la

couverture ce que les illustrateurs du livre, dessinateur et graveur, ont exécuté avec le crayon et le burin. La comparaison ainsi provoquée tourne forcément au préjudice du relieur, et nous, public, nous nous demandons pourquoi le relieur s'y est exposé... Que M. Raparlier reste donc dans son domaine et qu'il modèle non des images, mais des ornements moins ambitieux et plus réalisables. Aussi bien, lorsqu'il accepte cette donnée, qui est la vraie, il exécute des reliures comme celle qu'il a trouvée pour les *Trophées* de M. J.-M. de Hérédia, et c'est parfait : car il satisfait alors les délicats sans cesser de contenter les amoureux de nouveauté.

Excellentes de tous points, les reliures exposées par M. Bretault. Elles sont discrètes et sans prétention, mais solides, élégantes, et surtout le maroquin est admirablement *paré*. — A côté, se trouvent quelques luxueuses reliures de M. David et de bonnes demi-reliures de M. Lemale. — Il y a aussi les cartonnages, dus à M. H. Joseph, le successeur de Pierson, qui s'était fait dans ce genre une spécialité incontestée. — Il y a surtout ceux de Carayon, dont plusieurs sont ornés, sur les plats et sur le dos, de dessins originaux. Des couvertures ainsi décorées par Robaudi, quand il s'agit du *Myosotis,* ou par Louis Morin, quand il s'agit du *Petit*

Chien de la Marquise, sont des œuvres d'art délicieuses (1).

La reliure dite industrielle a trouvé place, elle aussi, dans l'Exposition du Livre. MM. Engel, Ritter, Magnier mettent sous les yeux des visiteurs les derniers progrès de la fabrication mécanique. Cela ne concerne plus la bibliophilie, mais cela intéresse la masse du public — ce qui est bien quelque chose.

(1) Les cartonnages de M. Carayon ont été récompensés par une médaille d'or. Quoiqu'il s'agisse d'un genre relativement inférieur, la supériorité dont M. Carayon fait preuve est si éclatante que les amateurs ont unanimement ratifié cette décision du jury. — M. Raparlier a été également honoré d'une médaille d'or.

Des médailles de vermeil ont été attribuées à MM. Meunier et David fils.

Le jury a réparti un certain nombre de médailles d'argent et de bronze entre d'autres exposants. Je signale la médaille d'argent décernée à M. Bretault.

M. Léon Gruel, membre du jury, était hors concours.



175



TABLE

Pages

Au lecteur. V

Chronique du livre. — *Les ventes.*

Vente du Comte de Lignerolles 1
Vente Lortic 38
Vente Maglione 43
Vente Delzolliès 47
Vente O. Uzanne. 48
Vente des dessins de Maurice Leloir. . . . 52
Vente Ph. O. 53
Vente E. G. 56
Vente du 5 juin. 57

Livres nouveaux. — *Comptes-rendus.*

§ Ier. — Publications artistiques.

Le Bibliomane, par Ch. Nodier, édition Conquet. 63
Un Cœur Simple, par Flaubert, édition Ferroud. 70

Pages

La Société du Livre Illustré 75

La Curée, par Ém. Zola, édition Testard . . . 78

Une Nuit de Cléopâtre, par Th. Gautier, édition Ferroud. 81

Les Demoiselles de Liré, par P. Perret, édition Boussod et Valadon 84

Jean et Jeannette, par Th. Gautier, édition Ferroud. 88

Napoléon aux Enfers, par Henriot, édition Conquet. 92

La Mort du Duc d'Enghien, par L. Hennique, éd. Testard 94

§ II. — Ouvrages et publications bibliographiques

Le Répertoire des Ventes; directeur : Pierre Dauze 96

Le Manuscrit, directeur : Alphonse Labitte . . 101

Manuel de l'amateur de Livres du XIXe Siècle, par Georges Vicaire 103

Le Livre à travers les Ages; directeur : Ch. Mendel 106

La Reliure du XIXe Siècle (t. Ier), par H. Béraldi. 108

Documents sur les Libraires de Paris, par le Baron J. Pichon et Georges Vicaire. . . . 116

Pages

VARIÉTÉS

La Société des collectionneurs d'Ex-Libris . . 119
La Reliure au Champ-de-Mars 124
L'Exposition des Miniaturistes 127
L'Exposition du Livre : Coup d'œil d'ensemble — La typographie ancienne. — La typographie contemporaine. — Les livres illustrés anciens. — Les livres illustrés modernes. — La reliure 132

TABLES





TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS ET OUVRAGES ANONYMES
CITÉS DANS LES TROIS VOLUMES DE LA BIBLIOPHILIE EN 1891-92,
EN 1893, — EN 1894

Le chiffre romain I désigne le volume intitulé *la Bibliophilie en 1891-92* ; — le chiffre II, *la Bibliophilie en 1893* ; — le chiffre III, *la Bibliophilie en 1894*.

A

Album Parisien pour 1887, II, 119.
Alciat. *Emblèmes*, II, 154.
Almanach Royal, II, 116.
Almanach pour 1781, II, 116.
Ami du Peuple, III, 138.
Amour de Psyché et Cupido, III, 155.
Anacréon, Sapho, etc., I, 113 ; — II, 123.
Anacreontis Carmina, II, 104.
Arioste, *Orlando Furioso*, II, 108 ; — III, 43.
Ars Moriendi, II, 96.
Art de bien vivre, I, 136.
Arte di ben morire, III, 44.
Augier (Ém.). *L'Aventurière*, I, 67 et suiv.
— *La Cigüe*, I, 129 ; — II, 38.

B

Baïf. *Amours de Francine*, II, 123.
— *Œuvres*, I, 122 ; — II, 98.
Ballet Comique de la Reine, II, 137, 149.
Balzac (H. de). *Eugénie Grandet*, II, 118.
— *Contes Drôlatiques*, II, 136.
— *Les Chouans*, III, 162.
Baudoin, Comte de Flandres, III, 24.
Baudelaire. *Les Fleurs du Mal*, I, 129.
Béraldi (H.). *Estampes et Livres*, I, 82 et suiv.
— *La Reliure au XIX*e *siècle*, III, 108 et suiv.
Béranger. *Chansons*, I, 23 ; — II, 117 ; — III, 11.
Bertaut. *Recueil de Vers amoureux*, III, 8, 26.
Bible, I, 136 ; — II, 101 ; — III, 41, 44, 156.
Bible des Pauvres, I, 143 ; — III, 140.
Boccace. *Décaméron*, I, 39 ; — II, 100, 111 ; — III, 32, 43, 45.
Boileau. *Satires*, II, 1 et suiv.
— *Œuvres*, II, 128 ; — III, 151.
Bossuet. *Discours sur l'Histoire Universelle*, I, 117 ; — II, 112 ; — III, 35.
— *Divers Écrits*, etc., II, 103.
— *Histoire des Variations*, II, 85 113.
— *Instruction sur les États d'Oraison*, II, 103.
— *Oraisons funèbres*, III, 4.
Boufflers. *Aline reine de Golconde*, II, 118.
Bourcard. *Dessins, gouaches*, etc., II, 58 et suiv.
Bourdaloue. *Sermons*, II, 102.
Brantome. *Œuvres*, II, 115.
Bref discours de l'excellence de l'homme, I, 137.
Brillat-Savarin. *La Physiologie du Goût*, III, 91, 163.
Brunet. *Manuel du Libraire*, I, 75 ; — II, 78.

C

Catulle. *Poésies*, III, 24.
Cérémonies et Coutumes religieuses, II, 125.
Cervantès. *Don Quichotte*, II, 111, 136.
César (Jules). *Opera*, II, 114.
Champlain. *Voyages*, etc., II, 134.
Chants et Chansons populaires de la France, II, 118.

CHARNOIS. *Costumes... du théâtre*, II, 150.
CHARTIER (Alain). *Œuvres*, II, 97, 104, 120, 140.
Chasse Royale, II, 104.
CHATEAUBRIAND. *Atala*, III, 11.
Chat Noir (Le), II, 118.
CHÉNIER (André). *Œuvres*, 119.
CHODERLOS DE LACLOS. *Les Liaisons dangereuses*, I, 140 ; — II, 110, 120.
Chroniques de Normandie, I, 132, 133.
CICÉRON. *De Officiis*, II, 103.
— *De Naturâ Deorum*, II, 140.
— *Epistolæ*, II, 103.
CLARETIE (J.). *Le Drapeau*, III, 62.
— *Un Mariage manqué*, III, 166.
Cleriadus et Meliadice, II, 142.
Cochon mitré, II, 133.
COHEN. *Guide de l'Amateur*, I, 75 ; — II, 58.
COLBERT (C.-J.). *Instructions, etc.*, III, 48.
Collection des Tableaux de la Révolution, II, 125.
Collectionnes Peregrinationum, II, 143.
Comédie Française du Faub^g St-Germain, II, 150.
COMMINES. *Mémoires*, II, 134; — III, 35.
Complainte de Flamette, II. 133.
Comte de Valmont, I, 128, 140.
Constitution des États-Unis, II, 108.
Conte de l'Archer, III, 151.
COQUILLART. *Œuvres*, II, 98, 105, 130.
CORNEILLE (P.). *Théâtre*, I, 135 ; — II, 99, 108, 141 ; — III, 27.
— *Polyeucte*, III, 151.
CORNELIUS NEPOS. II, 134.
CORROZET. *Les Divers et Mémorables Propos*, II, 112.
Cosmographie Universelle, II, 143.
Courrier Français (Le), II, 118.

D

DANTE (Le). *Œuvres*, III, 43.
DAUDET (Alph.). *Elixir du Père Gaucher*, III, 166.
— *Fromont jeune*, etc., II, 119.
— *Contes du Lundi*, II, 119.
DAUZE (Pierre). *Répertoire des Ventes*, III, II, 96 et suiv.
Débat de la Noire, etc., III, 13.
DEBUCOURT. *Modes et Manières du jour*, II, 137.
Description des Pierres gravées, II, 138.
DESHOULIÈRES (Mme). Poésies. III, 27.

DESMOUTIERS. *Lettres à Émilie*, II, 120.
DES PÉRIERS. *Nouvelles Récréations*, II, 133.
DESPRÉS (Dr A.). *Les Éditions Illustrées des Fables de La Fontaine*, I, 90 et suiv.; — II, 66.
DESPRÉS DE BOISSY. *Lettres sur les Spectacles*, II, 137.
DETAILLE. *Armée Française*, II, 118.
Dialogue nouveau, II, 149.
DIBDIN. *Catalogue Spencer*, I, 38.
Dispute de Marot et de Sagon, II, 130.
DOLET (Ét.) *Le second Enfer*, II, 131.
DORAT. *Les Baisers*, I, 131, 133; — II, 98, 107, 124, 132, 138; — III, 31.
— *Les Fables*, I, 114, 133, 135; — II, 99, 107, 141: — III, 31, 45.
— *Œuvres*, II, 125.
DUBUISSON. *Armorial*, II, 134.
DUMAS (Alex.). *Les Trois Mousquetaires*, II, 39 et suiv.; — III, 52, 164.
— *Le Chevalier de Maison-Rouge*, II, 39 et suiv.
DUMAS fils. *Affaire Clémenceau*, I, 129.
— *La Dame aux Camélias*, III, 165.

E

École des Amants, II, 111.
Entrée de Charles IX, I, 115; — II, 114; — III, 34, 42, 155.
Entrée de Henri II, I, 115; — II, 83, 114; — III, 37, 42.
Entrée de la Reine, III, 37.
Escole de Salerne, II, 84, 104, 132.
Estampe Originale (L'), III, 161.
ESTOILE (P. de). *Journal de Henri III*, etc., II, 115; — III, 35.

F

Farce de Pathelin, II, 125.
FÉNELON. *Télémaque*, II, 125.
Fêtes publiques pour l'avènement de Louis XVI, II, 108.
FLACOURT. *Voyage à Madagascar*, III, 13.
FLAUBERT. *Hérodias*, I, 63 et suiv., III, 74.
— *Un Cœur simple*, III, 57, 70 et suiv.
FLORIAN. *Œuvres*, II, 120.
FOUILLOUX (Du). *La Vénerie*, II, 129; — III, 23.
Français peints par eux-mêmes (Les), II, 118.
FRANNIÈRE. *Livre de Faulconnerie*, III, 23.

G

Galerie des Peintres flamands, II, 122.

GAUTIER (Théophile). *Eldorado*, II, 126.

— *Émaux et Camées*, II, 119.

— *Jean et Jeannette*, III, 88 et suiv.

— *Mlle de Maupin*, II, 126 ; — III, 60.

— *Le petit Chien de la Marquise*, II, 35 et suiv. ; — III, 174.

— *Le Roi Candaule*, II, 22 et suiv. ; — III, 58.

— *Une Nuit de Cléopâtre*, III, 80 et suiv.

Gazette de France, III, 137.

GIORDANO BRUNO, II, 111.

GOUDEAU (Ém.). *Paysages Parisiens*, I, 56 et suiv. ; — II, 150 ; — III, 55.

GOUDEAU (É.). *Paris qui consomme*, II, 28 et suiv., 150 ; — III, 55.

GRAND-CARTERET (J.). *Bibliographie des Almanachs*, I, 95 et suiv.

— *Le Livre et l'Image*, II, 55 et suiv. ; — III, 37.

— *Le XIXe siècle*, I, 71 et suiv.

Grand Coutumier de Normandie, I, 132.

GRESSET. *Œuvres*, II, 121, 135.

GRINGORE. *Heures de Notre-Dame*, II, 96.

GRUEL (L.). *Manuel de l'Amateur de reliure*, II, 52, 155, 167.

GUIGARD (J.). *Nouvel Armorial du Bibliophile*, I, 77 ; — III, 21.

Guirlande de Julie, II, 86, 106.

H

HALÉVY (L.). *L'Abbé Constantin*, II, 118.

— *Mariette*, II, 20 et suiv. ; — III, 60.

— *Monsieur Cardinal*, II, 46.

HAMILTON. *Mémoires de Grammont*, II, 110, 126 ; — III, 85.

HÉBRIEU. *De l'Amour*, II, 142.

Hécatomphile, II, 132.

HÉDÉ-HAUY. *Les Illustrations des Contes de La Fontaine*, II, 66 et suiv.

HENNIQUE (L.). *La Mort du Duc d'Enghien*, III, 94.

Heptaméron, II, 100, 110 ; — III, 32.

HENRIOT. *Napoléon aux Enfers*, III, 92 et suiv.

HÉRÉDIA (J.-M. de). *Les Trophées*, III, 173.
Heures à l'usage de Rome, I, 134 ; — II, 140 ; — III, 17.
Heures à l'usage de Rouen, II, 149.
Heures à l'usage de Toul, II, 98.
Heures à l'usage de Notre-Dame, II, 101.
Heures nouvelles, I, 138, 139.
Horæ in laudem Mariæ, I, 113 ; — II, 140 ; — III, 17, 44, 109.
Horæ (manuscrites), I, 136 ; — II, 129 ; — III, 11, 12, 56.
Hieronymi Epistolæ, II, 102.
Histoire de Gerard de Nevers, II, 125.
Histoire de Gustave Adolphe, II, 116.
Histoire de Guy de Warwick, III, 24.
Histoire des Amans Fortunés, III, 25.
Histoire des Ordres monastiques, II, 113.
Histoire du Clergé, II, 113.
Histoire du petit de Jehan Saintré, III, 125.
Homélies du Bréviaire, III, 16.
HOMÈRE. *Œuvres*, III, 45.
HORACE. Poésies, II, 104.
HUGO (V.). *Histoire d'un Crime*, III, 162.
— *Notre-Dame de Paris*, I, 137 ; — III, 42.
— *Les Misérables*, III, 162.
— *Odes*, I, 128.
— *Orientales*, I, 128.
HUGUES (Clovis). *Le Journal*, III, 77.

I

Iconologie par Figures, II, 122.
Imitation de Jésus-Christ, I, 137 ; — III, 19, 20.
Isle de la Volupté, II, 149.

J

Journal des Débats, III, 137.
JUVÉNAL. *Satires*, II, 123.

L

LABÉ (Louise). *Œuvres*, I, 128, 135 ; II, 131 ; — III, 36.
LABITTE (Alph.). *Les Manuscrits et l'Art de les orner*, I, 101 et suiv.
LABITTE Alph. *Le Manuscrit*, III, 101 et suiv.
LA BORDE. *Recueil de Chansons* I, 114, 135 ; — II, 87, 99, 107, 124, 132, 141 ; — III, 31, 45.

La Bruyère. *Les Caractères*, I, 31 et suiv.
La Fayette (Mme de). *La Princesse de Clèves*, II, 110.
La Fontaine. *Amours de Psyché*, II, 109, 135; — III, 26, 32.
— *Contes*, I, 84, 114, 140; — II, 100, 107, 121, 124, 132, 138; — III, 28.
— *Élégie aux Nymphes de Vaux*, I, 117.
— *Fables*, I, 90 et suiv., 118, 135, 139; — II, 98, 106, 107, 124, 132; III, 31, 72.
La Popelinière. *Tableau des Mœurs du Temps*, I, 117.
Laphrise. *Les Premières Amours*, II, 132.
Le Petit (J.). *Les Éditions Originales*, I, 19, 31, 76; — III, 28.
Lesné. *La Reliure*, III, 66, 109, 110.
Les Lettres et les Arts, II, 118.
Legneville. *La Meutte*, etc., II, 129.
Liber Psalmorum, III, 15.
Livre à travers les Ages (Le), III, 106.
Livre commode (Le), I, 98.
Livre de Caricatures, II, 145, 148.
Livre de la Génération de l'homme, II, 140.
Livre d'heures du prieuré de Saint-Lô, I, 121.
Livre de la Conquête de la Toison d'or, I, 115; — III, 42.
Livre d'or de Millet, I, 45.
Livre de prières, I, 120.
Livre du régime des Princes, I, 132, 133.
Livre du Roy Modus, II, 129.
Livre des Saint-Aubin, II, 145, 148.
Livre singulier, etc., III, 22.
Longus. *Daphnis et Chloé*, II, 85, 90, 109, 121, 125, 138.
Louis de Grenade. *Catéchisme*, II, 102.
Loret. *La Muse historique*, II, 106.
Lorloge de Sapience, III, 20.
Louvet. *Amours de Faublas*, II, 110.
Loti. *Pêcheur d'Islande*, II, 46, 119, 163.
Lunettes des Princes, I, 134.

M

Macrin. *Odes*, II, 130.
Magny (O. de). *Odes*, II, 105, 131.
Malherbe. *Œuvres*, I, 134.
Manière de prier, II, 102.
Marguerites de la Marguerite, I, 122, 135; — II, 98, 105, 131.
Marche (O. de la). *Le Chevalier délibéré*, II, 90, 106; — III, 13.
Marmontel. *Contes moraux*, II, 111.
Marot (Clément). Œuvres, I, 117; — II, 105, 130, 141; — III, 26.
Mascurat, III, 34.

MAUPASSANT. *Contes*, III, 55.
— *Des Vers*, III, 58.
— *Le Rosier de Mme Husson*, III, 58.
MEILHAC ET HALÉVY. *La Grande Duchesse*, III, 58.
Mélusine, III, 24.
Mémoires de Condé, III, 37.
— *de M. de La Porte*, II, 115.
— *de M. de Béthune*, II, 115.
— *de Mlle de Montpensier*, II, 115.
— *de Mme de Staal de Launay*, I, 44; — III, 85, 91.
MÉRIMÉE (P.). *Chronique de Charles IX*, II, 100, 118, 125; — III, 14, 55.
MICHELET (J.). *Thérèse et Marianne*, I, 42.
Missel, I, 136; III, 12.
MOLIÈRE. *Œuvres*, I, 114, 123, 135; — II, 99, 108, 132, 134, 135; — III, 20, 33.
— *Le Dépit amoureux*, II, 133.
— *Malade imaginaire*, II, 149.
— *Mariage forcé*, II, 133.
— *Monsieur de Pourceaugnac*, II, 133.
MOLIÈRE. *Le Sicilien*, II, 133.
— *Les Plaisirs de l'Isle enchantée*, II, 108.
MONLUC. *Commentaires*, II, 114.
Moniteur Universel, III, 137.
MONTAIGNE. *Essais*, II, 129; — III, 21, 22, 56.
MONTESQUIEU. *Temple de Gnide*. I, 136; — II, 109; — III, 32.
Monument du Costume, I, 137; — II, 87, 103.
Moralité en vers, II, 149.
MOREAU (H.). *Le Myosotis*, II, 31 et suiv.; III, 174.
— *Petits Contes en prose*, I, 50.
MORGAND. *Bulletin de la Librairie*, I, 76.
MURGER. *Scènes de la Bohême*, I, 23 et suiv.; II, 118, 126.
MUSSET (Alfred de). *Contes d'Espagne et d'Italie*, I, 130.
— *La Mouche*, I, 51 et suiv.; III, 81, 89, 164.
— *Spectacle dans un fauteuil*, I, 130.
— *Théâtre*, II, 151.
MUSSET (P. de). *Le Dernier Abbé*, I, 44; — III, 81, 89, 164.

N

NERVAL (G. de). *Les Filles du Feu*, III, 73.
— *Sylvie*, II, 46.
NODIER (Ch.). *Le Bibliomane*, III, 63 et suiv.
— *Description d'une collection de*

livres, I, 76.
— *Voyage aux Portes de fer*, II, 118; — III, 41.
— *Voyages pittoresques*, II, 125.
Norvins (de). *Histoire de Napoléon*, II, 136.
Nouveau Testament, II, 139.

O

Observations sur les Modes, II, 138.
Office de la Semaine sainte, III, 18.
Origine des Puces, II, 86, 111.
Ovide. *Art d'aimer*, II, 140.
— *Métamorphoses*, I, 137; — II, 121; — III, 46, 158.
— *Métamorphose figurée*, III, 24.

P

Paré (Amb.). *Manière de traiter les Plaies*, I, 131, 133.
Pascal. *Les Provinciales*, II, 102; — III, 19.
Pastissier Français (le), I, 80; — II, 83, 96; — III, 23.
Peintures Hindoues, II, 122.
Peintures Indiennes anciennes, II, 122.
Péréfixe (de). *Histoire de Henri-le-Grand*, II, 115.
Pernette du Guillet. *Œuvres*, II, 131; — III, 25.
Perrault. *Contes*, I, 11 et suiv.; II, 8 et suiv., 84, 133; — III, 28, 32.
Perret (P.). *Les Demoiselles de Liré*, III, 84 et suiv.
Pichon (Bon J.) et G. Vicaire: *Documents pour l'Histoire des Libraires*, III, 116 et suiv.
Picot (E.). *Bibliographie Cornélienne*, I, 76.
— *Catalogue du Bon J. de Rothschild*, II, 69 et suiv.
Piis (de). *Chansons nouvelles*, I, 45.
Plaidoyers de M. Le Maistre, I, 113.
Pluvinel. *L'Instruction du Roy*, II, 103, 122.
Pompadour (Mme de). *Suites d'Estampes*, II, 103.
Pontani *Opera*, II, 104.
Pontus de Tyard. *Œuvres Poétiques*, II, 98.
Portraits de Personnages illustres, II, 147.
Prévost. *Manon Lescaut*, I, 123, 136; — II, 99, 110, 121, 142.
Preces Piæ, II, 102.
Prières du Salut, II, 101.
Procope. *De Bello Persico*, II, 114.

Q

Quatre Fils Aymon (les), II, 119; — III, 171.

R

RABELAIS. *Œuvres*, I, 117, 135; — II, 99, 110; — III, 46, 47.
— *La plaisante Histoire de Gargantua*, II, 109, 142.
RACINE. *Œuvres*, II, 108, 133; — III, 26.
— *Les Plaideurs*, II, 133.
Recueil des Caquets de l'accouchée, I, 136.
— *de dessins sur l'Armurerie*, etc., II, 147.
— *de Pièces curieuses*, II, 9 et suiv., 143.
— *de Plantes*, II, 148.
— *de Portraits*, II, 115.
RÉGNARD. *Œuvres*, II, 99, 133.
RÉGNIER. *Satires*, I, 119.
Relation de la bataille de Marengo, I, 115.
Répertoire de la librairie Morgand, II, 62 et suiv.
Représentation des Fêtes de Strasbourg, II, 115.
RESTIF DE LA BRETONNE. *Le Paysan perverti*, II, 99.
RETZ (de). *Mémoires*, II, 115.
RÉVEILHAC. *Un Début au Marais*, I, 61.
RICHELIEU (Cal de). *Instruction du Chrétien*, II, 102.
RICHEPIN. *La Mer*, II, 119.
ROBIDA. *La Vieille France*, III, 163.
— *Un Voyage de fiançailles au XXe siècle*, II, 19.
Roman de la Rose, I, 132, 133, 137; — II, 97, 130; — III, 45.
Rosarium B. Mariæ, III, 57.
ROUCHER. *Les Mois*, II, 124.
ROUSSEAU (J.-J.). *Les Confessions*, II, 119.
Roy Modus (Le), II, 103.

S

Sacre de Louis XV, II, 115.
Sacre de Louis XVI, II, 100.
St-AUGUSTIN. *Confessions*, II, 102.
— *Sentences*, II, 102.
SAINT-AULAIRE. *La Fauconnerie*, II, 129.
SAINT-GELAIS (O. de). *Le Séjour d'honneur*, II, 97.

SAINT-JEAN-CHRYSOSTÔME. *Homélies*, III, 18.
SAINT-LAMBERT. *Les Saisons*, II, 124.
SAINT-PIERRE (B. de). *Paul et Virginie*, II, 118, 121.
SAINT-SIMON. *Mémoires*, II, 115.
Saints-Évangiles, III, 151.
SALLUSTE. *La Conjuration de Catilina*, III, 46.
— *Œuvres*, I, 136; — II, 134.
SAND (George). *La Mare au Diable*, II, 46.
SARCEY. *Le Théâtre*, III, 77.
Sentiments de l'Académie sur le Cid, III, 27.
Simulacres de la Mort, III, 22, 45, 56.
Songe de Poliphile, II, 90, 111, 155.
SOUBIES. *Le Théâtre en France*, II, 26.
Spectaculorum in susceptione, II, 143.
SWIFT. *Voyages de Gulliver*, II, 142.

T

TACITE. *Œuvres*, II, 143.
TACONET (M.). *Par les Sentiers*, II, 44 et suiv.
TASSE (Le). *Jérusalem délivrée*, III, 45.
Théâtre des petits appartements, II, 109.
THEURIET (A.). *Les Œillets de Kerlaz*, II, 119.
— *Nos Oiseaux*, III, 59.
— *Sous Bois*, II, 135.
THIERRY (A.). *Récits des Temps mérovingiens*, III, 162.
THOINAN (E.). *Les Relieurs français*, II, 48 et suiv.; — III, 16, 112.
THOU (J.-A. de). *Histoires*, II, 114.
THUCYDIDE. *Œuvres*, III, 34.
Tirant le Blanc, II, 142.
TORTOREL ET PÉRISSIN, II, 129.
Traité de Peyne, III, 13.

U

UZANNE (O.). *L'Éventail*, II, 23.
— *La Française du Siècle*, III, 51.
UZANNE (O.). *Son Altesse la Femme*, III, 51.

V

VACHON (Marius). *Les Arts et les Industries du Papier*, III, 146.
VAUQUELIN LA FRESNAYE. *Poésies*, I, 135; — II, 98, 106, 131.
VICAIRE (G.). *Bibliographie gastronomique*, I, 79 et suiv.
— *Manuel des Livres du XIXe siècle*, II, 75 et suiv.; III, 10, 103 et suiv.
Vie d'Apollonius, III, 36.
Vie de Saint-Jérôme, II, 125.
VILLON. *Le grand Testament*, II, 97.
VILLON. *Œuvres*, II, 97, 123, 130, 140.
Vingt-trois Chansons, etc., II, 124.
Vision de l'Ame de Thurno, III, 12.
VIVANT-DENON. *Point de lendemain*, I, 50; — II, 23.
VOLTAIRE. *Candide*, I, 60.
— *La Henriade*, II, 135.
— *Œuvres*, II, 112; — III, 42.
— *La Pucelle*, II, 107, 135.
— *Romans*, II, 121.
— *Zadig*, III, 55.

Z

ZOLA (É.). *L'Assommoir*, I, 122, 128.
— *La Curée*, III, 78 et suiv.

W

WAGNER. *Poèmes*, III, 162.



TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AMATEURS, ARTISTES, ÉDITEURS, LIBRAIRES, RELIEURS, ETC., CITÉS DANS LES TROIS VOLUMES DE LA *Bibliophilie en 1891-92, en 1893, en 1894*

A

Adan (Émile), II, 151 ; — III, 70 et suiv., 162.
Alauzet et Tiquet, III, 146.
Alde, III, 141.
Alizié, I, 5, 95.
Allo, II, 148.
Amand, III, 51.
Anguerrand, II, 108.
Angevin (Le Petit), III, 155.
Anisson, III, 142.
Anne d'Autriche, II, 112; — III, 34.
Aumale (Mgr le duc d'), I, 77, 115 ; — III, 30, 33.
Aumont (Duc d'), II, 125; — III, 31, 35.
Avril (Paul), I, 50; — II, 22, 119 ; III, 58, 82, 131, 161.

B

Bacquoy, III, 158.
Badier (Florimond), I, 113 ; — II, 52; — III, 16.
Bailliev, I, 5.
Bancel (E.), I, 120, 134 ; — II, 143.
Barbin (Claude), II, 11, 15 ; — III, 142.
Barbou, III, 143.
Barry (Ctesse du), I, 135 ; — II, 105, 115, 142.
Basan, III, 158.
Bastard d'Estang (Cte de), III, 128.
Baude, III, 165.
Bayard (Ém.), II, 119; — III, 160.
Béhague (Cte O. de), I, 134; — II, 84, 104, 105, 116, 125, 128.

Belfort de La Rocque, III, 107.
Belin (Th.), I, 5, 13, 135; — II, 81, 122; — III, 19, 129, 158.
Bellenger (Cl.). II, 34; — III, 77, 164.
Béning, III, 129.
Benzon, II, 102; — III, 28.
Béraldi (H.). I, 23, 56 et suiv., 68, 74, 82 et suiv.; — II, 28, 61, 150, 156, 159, 163; — III, 33, 41, 50, 65, 108 et suiv., 151, 170.
Berger-Levrault, III, 150.
Berryer, III, 4.
Besnard, III, 161.
Beugnot (Cte), III, 169.
Beurdeley, III, 136.
Biencourt (Mis de), I, 138.
Binda, III, 46.
Bocher (Ém.), II, 60.
Boilvin, III, 164.
Boin-Taburet, III, 129.
Borghèse (Prince), I, 141 et suiv.
Bosquet (G.), III, 172.
Bossuet, III, 156.
Boucher, III, 157, 158.
Boudet, I, 60.
Bouland (Dr), III, 119 et suiv.
Bouland, I, 2.
Boulard, III, 68.
Bouret, II, 89, 116 et suiv.; — III, 53.
Bourgogne (Dsse de), III, 35.
Boussod et Valadon, III, 84.
Boutet de Monvel, III, 163.
Boyet, III, 16, 26, 169.
Boyveau-Laffecteur, III, 122.
Bozérian, I, 155; — III, 108.
Bracquemont, III, 164.
Bradel, I, 155; — III, 108.
Bretault, I, 147, 160; — III, 173, 174.
Brivois, II, 76; — III, 105.
Bure (De), III, 32.
Burty (Ph.), I, 121.

C

Calmann-Lévy, I, 8, 24, 67; — II, 38, 39; — III, 52, 151, 163.
Canape, I, 147.
Canevarius, III, 47, 168.
Capé, III, 170.
Carayon, III, 173, 174.
Cartier (Alfred), III, 36.
Chambolle-Duru, I, 149; — III, 50, 170.
Chamerot et Renouard, I, 66, 109; — II, 30, 34, 41; — III, 83, 95, 151.
Chamillart (Mme de), II, 85, 102; — III, 19.
Champollion, I, 65; — III, 74, 164.
Champ-Repus (De), II, 80, 94.
Champs, I, 147.
Chancel, I, 122.

Charavey, III, 135.
Charlet, III, 159.
Charreyre, III, 111.
Chauveau, III, 156.
Chauvet, II, 161 ; — III, 164.
Choffard, III, 58.
Claretie (Léo), III, 90.
Claudin (A.), I, 5, 76 ; — II, 81, 94 ; — III, 12, 29, 154.
Cochin, III, 157.
Codoré, III, 155.
Colbert, III, 30.
Collin (E.), I, 119 ; — III, 46.
Conquet (L.), I, 7, 42, 80, 118 ; — II, 20, 31, 35, 119, 126 ; — III, 63, 85, 92, 128, 151, 166.
Couderc (C.), III, 102.
Courboin, III, 161.
Cousin (Ch.), I, 116 et suiv. ; — II, 121 ; — III, 49, 55, 57.
Cousin (J.), III, 155.
Couturier (L.), III, 162.
Crispin de Pas, III, 155.
Curmer, III, 144, 152.
Cuzin, I, 85, 137, 150 ; — III, 170.
Cuzin (A.), I, 150.

D

Danel, II, 74 ; — III, 151.
Daumier, III, 159.
David (G.), III, 129.
David (J.-L.), II, 147.
David, relieur, I, 148 ; — III, 173, 174.
Dawant, III, 162.
Debillemont (Mme), III, 129.
Debucourt, II, 61, 137.
Delaune, II, 147.
Delbergue-Cormont, I, 80, 134 ; — II, 103, 106, 141.
Delalain, III, 143.
Delagrave, III, 150.
Délé, III, 77.
Delestre, I, 2, 131 ; — III, 6.
Delloye, III, 144.
Delort, II, 151 ; — III, 85, 162.
Delzolliès, III, 47.
Derome, I, 155 ; — III, 32, 112, 169.
Desbarreaux-Bernard, II, 99, 104, 123.
Descaves, III, 107.
Desessart, III, 144.
Desrais, II, 147.
Destailleur, I, 38, 112 et suiv. — II, 83, 143 et suiv. ; — III, 130.
Dibdin, I, 38 ; — II, 74.
Didot (Amb.-F.), I, 76, 131, 132 ; — II, 103, 104, 111, 114, 137, 140, 141, 142 ; — III, 13, 20, 47, 149.
Didot (maison), I, 8, 72 ; — III, 150.
Didot (Pierre), III, 143.

Dietz, I, 156.
Dillon, III, 162.
Dobrzycki, II, 161.
Doistau, III, 128.
Dolet, III, 141.
Donjibeaud, II, 161.
Doré (G.), III, 159.
Double (Bon), II, 138, — III, 28.
Draner, II, 119; — III, 58, 131, 160.
Dublin, III, 138.
Dubufe, I, 70; — II, 38.
Duchet, III, 134.
Duez, III, 163.
Dujardin, III, 111, 166.
Dumas (Alex.), II, 39.
Dumont, III, 128.
Duplessis-Bertaut, II, 147.
Durel, I, 6, 116, 122; — II, 81, 120, 150; — III, 49, 53, 56, 57.
Durrieu (Cte P.), I, 103; — III, 102, 128, 154.
Du Seuil, I, 155.
Duru, III, 170.
Durvand-Thivet, I, 148.

E

Eisen, I, 45; — III, 32, 157, 158.
Engel, III, 174.
Estienne, III, 141.
Eugène de Savoie, II, 112.

F

Ferroud, I, 7, 44, 45, 52, 60, 64; — II, 22; — III, 70, 81, 88, 151, 164.
Flameng, III, 162.
Fontaine (J.-Ém.), I, 7.
Forain, III, 60.
Foucher, III, 130.
Foulquier, I, 43; — III, 161.
Fouquet, III, 13.
Fragonard, II, 147.
Fraipont, II, 119; — III, 163.
France (A.), I, 44, 64; — II, 24; — III, 82.
Franchetti, II, 104, 106, 112, 141, 143.
François Ier, II, 130, 140; — III, 22, 46.
Fresne (Cte de), I, 12; — II, 80, 127 et suiv.
Fresnoy (Du), II, 114, 134, 143.
Friedrichs, III, 138.
Froment, III, 165.

G

GALLET (Mme), III, 129.
GALLIOT DU PRÉ, III, 118, 141.
GANAY (Mlle de), II, 90, 105, 106, 107, 110, 112, 131, 140, 143; — III, 12, 24, 67.
GARNERAY, I, 68.
GARNIER (J.), III, 160.
GARNIER HELDERWIER, III, 128.
GASCON (Le), I, 113, 155; — II, 53; — III, 16, 169.
GAUTHIER, II, 161.
GAVARNI, III, 159.
GAVET, III, 168.
GÉRARDIN, III, 77.
GÉRY-BICHARD, II, 43; — III, 164.
GIACOMELLI, I, 61; — II, 119, 136; — III, 123, 131, 161.
GILLET (Dr), III, 128.
GILLOT, I, 161; — II, 30.
GIRARDOT DE PRÉFOND, II, 112.
GOISSAUD, III, 128.
GONCOURT (De), I, 118; — II, 146.
GONSE, III, 56.
GOSFORD, II, 111, 114.
GOSSELIN, III, 144.
GOUJON (J.), III, 155.
GRAND-CARTERET, I, 71 et suiv.; — II, 55 et suiv.; — III, 138, 154.
GRANVILLE, III, 159.
GRASSET, III, 161, 171.
GRAVELOT, II, 107; — III, 158.
GREPPE, I, 7; — III, 129.
GRÉVIN, III, 150.
GROLIER, I, 136; — II, 104, 143; — III, 24, 46, 114, 118, 120, 168.
GRUEL, I, 148, 160; — II, 52, 138, 153; — III, 107, 167, 172.
GUÉRIN (Mme), III, 130.
GUEULETTE, I, 149.
GUILLAUME V (d'Orange), III, 17.
GUTTENBERG, III, 141.
GUY-PELLION, II, 123, 141.

H

HACHETTE, I, 8, 49; — III, 149, 150, 151, 162, 165.
HALL, III, 128.
HARDY-MENNIL, III, 4.
HEBBELINK, III, 24.
HÉDOUIN, II, 151; — III, 160.
HÉNAULT, III, 121.
HENRI II, I, 136; — II, 143.
HENRI III, III, 34, 46.
HENRI IV, II, 114; — III, 8, 26, 34.
HENRIETTE DE FRANCE, III, 19.
HENRIOT, II, 119; — III, 92.
HÉRÉDIA (De), I, 121.
HÉRISSEY, II, 44; — III, 80, 151.

HÉRON (D.), II, 81, 122 et suiv.
HETZEL, I, 69.
HOOGE (R. de), III, 157.
HOIN, III, 128.
HOYM (Cte d'), II, 90, 103, 106; — III, 16, 28.
HUYOT, I, 61; — II, 41; — III, 52, 164.

I

ISBERT (Mme), III, 129.

J

JANICOT (G.), III, 137.
JANIN (J.), I, 25, 36, 37; — II, 128.
JARRY, I, 109; — II, 106; — III, 12.
JAZET, II, 119; — III, 131, 161.
JEANNIOT, III, 80, 162.
JOSEPH, III, 173.
JOUAUST, I, 43; — II, 118, 151; — III, 72.

K

KERVER, III, 155.

L

LABITTE (Ad.), I, 119.
LABITTE (Alph.), I, 101 et suiv.; — III, 101 et suiv., 107, 127 et suiv., 154.
LACROIX (Paul), I, 19, 72, 76, 80; — II, 148; — III, 150.
LAGUILLERMIE, III, 164.
LAHURE, I, 57, 61; — II, 20, 37; — III, 77, 107, 146, 151.
LALAUZE (Ad.), I, 44, 53; — III, 88, 163, 164.
LAMOIGNON, II, 106.
LAMOTTE, II, 46; — III, 164.
LANDERSET (De), III, 129.
LANQUEST, III, 128.
LA ROCHE-LACARELLE (Bon de), I, 84, 129, 136; — II, 97, 98, 102, 103, 106, 112, 115, 133, 134, 143; — III, 12, 17, 35, 38, 45, 113.
LARROUMET, II, 43.
LAUNAY (De), III, 158.
LAUNETTE, I, 7; — II, 119.

Laurens (J. P.), III, 162.
Laurin, II, 140.
Léandre, II, 44; — III, 163.
Le Barbier, III, 157.
Lebeuf de Montgermont, I, 122; — II, 84, 96, 111.
Le Blant (J.), II, 39, 151; — III, 94, 162.
Leclerc, III, 48.
Leclerc et Cornuau, I, 6; — II, 149; — III, 47, 97, 129, 168.
Leloir (Louis), II, 151; — III, 160.
Leloir (Maurice), II, 40, 119; — III, 59, 69, 79, 85, 163.
Lemaire (Ed.), III, 130.
Lemaire (Mme M.), II, 119.
Lemale, III, 173.
Lemardeley, I, 147.
Lemerre, I, 146.
Le Mire, III, 158.
Lemoine, III, 138.
Le Monnier, III, 109.
Lemonnyer, I, 46.
Lemud, III, 159.
Léonnec, II, 119.
Lepère (A.), I, 56; — III, 77, 86, 124, 161.
Le Petit (J.), I, 19, 31, 76; — II, 2; — III, 28.
Le Prince, III, 158.
Le Rat, III, 72.
Lesné, III, 66, 109, 110.
Léveillé, II, 43.
Libri, III, 24.
Lignerolles (Cte de), III, 1 et suiv. 152.
Liout, III, 138.
Longepierre, II, 102.
Longueil, III, 158.
Lortic, III, 38 et suiv., 171
Lortic, libraire, III, 158, 171.
Lortic fils, relieur, I, 149; — III, 170.
Louis XIII, II, 112, 142; — III, 34.
Louis XVI, III, 18.
Lynch, III, 165.

M

Mabre-Cramoisy, III, 142.
Mac-Carthy, III, 112, 123.
Maglione, III, 43 et suiv.
Magnier, II, 174.
Magnin, III, 51.
Magron, III, 166.
Maintenon (Mme de), II, 103; — III, 20.
Maioli, II, 114; — III, 21, 46, 168.
Malherbe, III, 138.
Mame, II, 49; — III, 150, 151.
Mar (L.), III, 122.
Marie-Antoinette, I, 138; — II, 108, 116, 134, 137; — III, 18.
Marie-Thérèse d'Autriche, III, 35.

Marillier, II, 45, 57; — III, 157.
Marius-Michel, I, 148, 160; — II, 58; — III, 59, 125, 170.
Marquis, II, 141; — III, 45.
Martin, I, 7.
Massard, III, 158.
Mazarin, II, 106.
Meissonier, III, 159.
Mendel, I, 101; — III, 106, 165.
Ménestrier, III, 156.
Menling, III, 129.
Mercier, I, 86, 152, 158; — III, 170.
Merson (L.-O.), III, 75, 162.
Meunier, I, 159; — III, 59, 171.
Michallet, III, 142.
Millard, III, 161.
Monet, III, 158.
Monnier, III, 159.
Montaiglon (A. de), III, 13.
Montausier, II, 116.
Montespan (Mme de), II, 102.
Montpensier (Mlle de), II, 115.
Moreau (Ad.), I, 60; — III, 163.
Morgand, I, 7, 76, 112, 118; — II, 9, 53, 62, 69, 121, 138, 144; — III, 18.
Morin (Louis), II, 35; — III, 161, 174.
Mosbourg (Cte de), II, 80, 100 et suiv.
Moulignier, III, 77.
Mozart, II, 150.
Muller (L.), III, 80, 95.
Müller, I, 134 et suiv.; — II, 103, 107.
Myrbach, III, 161.

N

Née, III, 158.
Noel, III, 77.
Nodier (Ch.), I, 84, 135; — II, 97, 123; — III, 7, 63, 144.

O

Olombel (Ph.), III, 53 et suiv.
Ott, I, 146.
Oudard (F.), I, 50.

P

Padeloup, I, 155; — II, 111; — III, 19, 169.
Pagnant, I, 148.
Paillard, III, 77.
Paillet (Eug.), I, 23, 82; — II, 26, 99, 107, 135; — III, 13, 27, 44, 45.
Paillet (F.), III, 129.
Paris (Alfred), III, 165.

Paul, Huard et Guillemin, I, 6, 119, 121, 131; — II, 48; — III, 43.
Paulowski, I, 80.
Peiresc, III, 17, 168.
Perrotin, III, 144.
Petit (R.), I, 148.
Petit Bernard, III, 24.
Peyrotte, II, 147.
Philippe V, III, 12.
Philippe d'Orléans, III, 137.
Picard (Bernard), III, 157.
Pichon (Bon J.), II, 114, 131; — III, 13, 117.
Picot (E.), III, I.
Pierson, I, 147; — III, 173.
Pigelet (J.), II, 78.
Pigouchet, III, 118, 155.
Piogey, III, 134.
Piot (E.), III, 121.
Pixérécourt, II, 115; — III, 67, 121.
Plon, I, 8; — III, 166.
Pompadour (Mise de), I, 84; — II, 111, 115; — III, 157.
Porquet, I, 5, 121, 128; — II, 81, 100; — III, 6 et suiv.
Portalis (Bon), II, 60, 102, 142.
Potier, I, 81; — III, 18, 28.
Pougetoux, I, 147.
Pringault, III, 138.
Prouvé, III, 161.
Puisaye (Mme), III, 129, 130.

Q

Quantin, I, 8; — III, 146, 150, 151, 165.
Quentin-Bauchart (E.), I, 81; — II, 85, 103, 106, 110, 111; — III, 33, 36.

R

Rabeau (Mlle), III, 130.
Radziwil, III, 46.
Raffet, III, 159.
Rahir (E.), I, 112; — II, 53, 62.
Raparlier, I, 147, 159; — III, 61, 172.
Régamey (Félix), III 163.
Régamey (Fréd.), III, 130, 163.
Renduel, III, 144.
Renouard, II, 120.
Réveillac, I, 61.
Richelieu, III, 12, 27.
Rideau-Paulet (Mme), III, 130.
Riou, III, 165.

Ritter, III, 174.
Robaudi, II, 31 et suiv.; — III, 161, 174.
Robida, II, 19; — III, 163.
Rochebilliere, I, 76; — III, 29.
Rochegrosse, I, 64 et suiv.; — III, 75, 162.
Roger (du Nord), I, 23; — II, 112, 113.
Rondeau, I, 6, 76; — II, 55; — III, 158, 168.
Rops, III, 161.
Rotschild (Bon de), II, 60 et suiv.: — III, 16.
Rouquette, I, 6, 46, 49, 78; — II, 44, 78.
Rouveyre, I, 46.
Roxburghe, I, 39.
Ruban, I, 149, 151, 159; — III, 60, 170.
Ruble (Bon de), III, 13.
Rudaux, II, 44, 119; — III, 131, 163.
Rudnicki, II, 162.
Ruffe, III, 80, 165.

S

Saint-Aubin (Aug. de), II, 145.
Saint-Aubin (G. de), II, 145; — III, 130, 157, 158.
Saint-Guilhem (Mlle de), III, 130.
Sainte-Maure Montausier (Me de), II, 106.
Sapin, I, 5, 130.
Sauvage (Cte de), II, 85, 102; — III, 16, 41.
Savigny de Moncorps (Vte de), I, 96; — III, 169.
Scévole de Sainte-Marthe, III, 6.
Séguier, III, 16.
Seillière (Bon Ach.), II, 139 et suiv.; — III, 20.
Sergent, III, 162.
Silvestre de Sacy, II, 106, 110.
Simier, III, 106.
Société des Amis des Livres, II, 87, 118, 125; — III, 105.
Société des Bibliophiles contemporains, III, 54, 106.
Société des Bibliophiles français, III, 105.
Société des Collectionneurs d'ex-libris, III, 119 et suiv.
Société du Livre illustré, III, 75, 164.
Société des Miniaturistes, III, 127 et suiv.
Solar, III, 25, 28, 32, 47.
Somm, II, 20; — III, 131, 161.
Sophie de France, II, 115.
Spencer, I, 36 et suiv.
Sully, III, 6, 22.

T

Tandeau de Marsac, II, 135; — III, 30, 32.
Taylor (B^on), II, 148.
Techener, I, 1; — II, 104, 109, 131; — III, 46, 47.
Tellier (Le), II, 138.
Testard, II, 39; — III, 78, 94, 151, 162, 163.
Thévenin, III, 168.
Thibaron, II, 109; — III, 44, 170.
Thoinan, II, 48 et suiv., 138, 158; — III, 16, 112.
Thou (De), I, 115; — II, 83, 114.
Thouvenin, II, 97; — III, 65, 109.
Tinan (Le Barbier de), II, 138.
Tinayre, III, 77.
Tissot, III, 129.
Tony-Johannot, III, 159.
Torry (Geoffroy), III, 141, 155, 169.
Toudouze, III, 163.
Tournes (J. de), III, 141.
Tourneux, II, 36; — III, 10.
Trautz-Bauzonnet, I, 119, 136, 155; — II, 84, 93, 104; — III, 3, 22, 50, 109, 113, 170.
Tripier, III, 18.
Turner, II, 101, 107, 110, 112, 115, 138.

U

Uzanne (O.), II, 23; — III, 48 et suiv.
Uzès (D^esse d'), II, 86.

V

Vachon (Marius), III, 146.
Vallery-Radot, III, 68.
Van Blarenberghue, III, 128.
Varin, III, 88.
Vérard, III, 118, 141, 155.
Vernet (Horace), II, 147, 150.
Verrue (Ctesse de), I, 139.
Vidal, II, 28; — III, 163.
Vicaire (G.), I, 79; — II, 75; — III, 103, 107.
Vierge (D.), III, 161.
Vigna, II, 112.
Villeneuve (G. de), I, 32; — II, 86, 130; — III, 16, 26, 27, 30.
Vostre (Simon), III, 118, 141, 155.

W

Walkenaer (Bon de), I, 21.
Wey (Francis), III, 64.
Wiener, II, 162; — III, 125.
Willette, III, 161.
Wittmann, III, 111, 164.

Y

Yéméniz, I, 131; — II, 142; — III, 24.
York (Marg. d'), III, 12.

Z

Zier, III, 163.



ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE 15 MARS 1895

PAR

LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE

DE CHATEAUDUN